



HAL
open science

Vision prospective : rétrospective de la pratique contemporaine de l'architecte

Hugo Falaise

► **To cite this version:**

Hugo Falaise. Vision prospective : rétrospective de la pratique contemporaine de l'architecte. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02490919

HAL Id: dumas-02490919

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02490919>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

VISION PROSPECTIVE

VISION PROSPECTIVE

: rétrospective de la pratique contemporaine de
l'architecte

3

«Croise les jambes à gauche quand tu t'assois. Décide de porter tes cheveux longs, même après cinquante ans. Peins tes murs en noir. Abonne-toi à des revues scientifiques. Aime le jaune. Déteste le vert. Maquille-toi les yeux outrageusement. Remets-toi à fumer. Ne sois pas féministe. Cours avec des talons hauts. N'utilise pas de casque à vélo. Procure-toi une mangeoire pour les oiseaux dans ton jardin. Porte des bottes en été !»

Les histoires de Shushanna Bikini London

EDITO EDITO

Savoir

verbe transitif

*(du latin populaire *sapere : avoir du discernement)*

- v. **avoir appris quelque chose, et pouvoir le dire, le connaître, le répéter**
- v. être au courant de quelque chose, le tenir ou **le donner comme vrai, réel**
- v. être convaincu de quelque chose, avoir dans l'esprit la connaissance, **la certitude de quelque chose**

Littéraire. Connaître la valeur, l'importance de quelque chose : Je sais mes obligations envers vous.

- v. **avoir des connaissances sur quelque chose** ou quelqu'un
- v. avoir une **connaissance étendue d'une matière qui peut s'enseigner, se transmettre** : Savoir plusieurs langues étrangères. Savoir son métier.
- v. **avoir la capacité, après étude et apprentissage, de pratiquer, d'exercer une activité** : Savoir nager. Il ne sait pas jouer aux échecs.
- v. **avoir assez de talent, d'habileté, etc.**, pour faire telle chose : Une femme qui a su rester jeune.

En parlant de quelque chose, être capable de, pouvoir faire : Un livre qui a su nous convaincre.

4

Faire

verbe transitif

*(de latin *facere : creation, fabrication, naissance)*

- v. **constituer par son action, son travail, quelque chose de concret à partir d'éléments**, ou le tirer du néant ; fabriquer ; réaliser, créer : *On fait le pain avec de la farine. Faire un film.*
- v. **produire, créer, provoquer quelque chose**, en parlant de quelque chose : *Le bois fait de la fumée en brûlant.*
- v. **être à l'origine de quelque chose** : *L'union fait la force. Il fera votre bonheur.*
- v. **soumettre quelque chose à une action particulière** (apprêt, préparation culinaire, nettoyage, etc.) : *Faire les vitres (= nettoyer). Faire ses chaussures (= cirer).*

Savoir-faire

nom masculin invariable

n. **compétence acquise par l'expérience dans les problèmes pratiques,** dans l'exercice d'un métier.

n. **connaissance des moyens qui permettent l'accomplissement d'une tâche.**

n. est différent des autres savoirs comme la connaissance scientifique car **il peut être directement appliqué à une tâche.** Le savoir-faire en résolution de problèmes est différent de la connaissance sur la résolution des problèmes. Par exemple, dans certains systèmes législatifs, le savoir-faire est considéré comme propriété intellectuelle de la société, et peut être transféré quand la société est achetée.

Know-how

américain : de to know, savoir, et how, comment

n. terme anglais équivalent, assez régulièrement utilisé dans la littérature technique et économique.

n. ensemble des notions, des connaissances et de l'expérience concernant des opérations ou des procédés utiles à la réalisation d'un produit ou d'un service.

«(L)es frontières entre les disciplines sont infranchissables. Si dans l'enseignement ces frontières venaient à disparaître, alors l'architecte, ce dictateur bienveillant, disparaîtrait également. A défaut, les étudiants pourraient s'armer d'outils pratiques et de connaissances qui leur permettraient de servir une communauté.»

Tom Woolley

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Savoir faire et faire savoir. C'est la question du lien entre la possession d'un savoir-faire et la capacité à le faire savoir à autrui. C'est comprendre comment on acquière un bagage de connaissances et de quelle manière on est capable de l'appliquer. Savoir faire induit-il la capacité à faire savoir, et inversement. Toute l'ambivalence du *faire-savoir*. Lequel vient avant. Doit-on apprendre à faire pour savoir. Ou doit-on apprendre le savoir avant de pouvoir faire. Le sens a-t-il son importance. L'un peut-il seulement exister sans l'autre.

Deux temporalités. Deux mots collés l'un contre l'autre. Le Faire. Le Savoir. Comme s'il avait été trop difficile de les départager. **Savoir.** 1. C'est ce que nous tenons de vrai, de réel, de certain. 2. C'est ce qui nous permet de réaliser quelque chose ou d'exercer une pratique : l'habileté, le talent. 3. C'est la capacité à enseigner, à transmettre ce que l'on sait. **Faire.** 1. C'est constituer quelque chose de concret par

6

l'exercice de son travail et de son action. 2. C'est être à l'origine de quelque chose. 3. C'est produire, provoquer quelque chose.

Deux mots qui révèlent à leur manière un échange entre une connaissance et une pratique. Sont-ils à dissocier ? Illustration d'une fracture brutale. Cols bleus et cols blancs. Les premiers étant ceux que font et les deuxième ceux qui savent. Négation d'un dialogue entre parties. Dissociation ridicule car d'une nécessité réciproque évidente. Comment être savant sans savoir comment faire ? Et comment faire sans en avoir le savoir ? C'est être l'objet d'un tout. Articulation de la pratique de l'architecte. Où positionner le curseur. Comment le situer dans cet entrelacs de questionnements.

Deux architectes apparaissent. Il y a le *transmetteur*. Celui qui réinvesti son savoir en le transmettant. C'est l'architecte dans sa capacité à avoir une vision globale de son environnement. C'est celui qui va pouvoir apporter une vision différente comparativement à celle du praticien spécialisé. C'est le chef d'orchestre.

Il y a aussi le *transformiste*. Celui qui réinvesti son savoir en le transformant. C'est celui qui puise dans ses connaissances pour créer quelque chose de nouveau. Celui dont on parlera comme suivant un

processus créatif. Celui qui remanie le protocole à faire projet afin de l'exécuter dans une nouvelle pratique. C'est l'architecte-créateur. Un pas-de-côté auquel je souhaite particulièrement m'intéresser. Exercice de nombreux pratiquants de l'architecture qui aspirent à transformer leur pratique.

Je pointe du doigt.

Une école qui pèse son poids. Le lieu où on apprend à devenir architecte. Architecte mais pas que. Scénographe, décorateur, graphiste, styliste, illustrateur, ébéniste, acteur, cuisinier. Autant d'évasions possible. Autant d'univers que l'on effleure, touche, frôle. Comment ne pas soulever son rôle. Lui faire son procès. Ou comprendre simplement d'où cela vient. Comment ces pratiques s'infiltrent déjà secrètement sur les bancs de l'école. Question première. Implication déterminante des études d'architecture dans le choix et la capacité à pouvoir se réinventer.

Être ou ne pas être. L'architecture et ses limites. Ou plutôt ses no-limites. Une question se matérialise. *La pratique transversale : pas-de-côté ou continuité de l'architecture ?* Y répondre selon les codes. Réinvestissement de ce que l'on m'a appris et en détourner

7

l'application. *Recherche ; Analyse ; Création.* Ritournelle bien connue que je choisis de suivre avec attention.

Mise en place de la marche à suivre. J'amorce la discussion avec une vision prospective. Etablissement d'une rétrospective de la pratique contemporaine de l'architecte. Secondée d'une étude de la démarche transversale et de ces architectes qui ont bifurqués. Conclure sur un portrait vivant. Ugo ou l'expérimentation échelle 1.

VISION PROSPECTIVE

VISION PROSPECTIVE

RÉTROSPECTIVE DE LA PRATIQUE CONTEMPORAINE DE L'ARCHITECTE

Architecture

nom féminin

(du grec *archè : le commencement, le commandement, le principe; et de *tektonikos : le charpentier, le bâtisseur)

n. désigne une **discipline qui associe art et science de construire des bâtiments** terrestres ou navals et des structures.

n. caractère, ordonnance, style d'une construction : Monument d'une belle architecture.

n. **organisation des divers éléments** constitutifs d'un système, en **vue d'optimiser la conception de l'ensemble** pour un usage déterminé.

8

Architecte

nom masculin

(du grec *arkhitektôn : maître constructeur)

n. personne qui **conçoit le parti, la réalisation et la décoration de bâtiments** de tous ordres, et **en dirige l'exécution**.

n. promoteur, maître d'œuvre d'une réalisation importante : L'architecte d'un projet grandiose.

n. L'espace de l'architecture : «*Du fait de la nature même de l'œuvre architecturale qui est destinée à l'usage des hommes, l'architecte a vocation à construire. Dans la conception traditionnelle du métier, être architecte c'est bâtir. C'est nécessairement de traduire sa pensée en action : il manifeste son art à travers l'exécution du projet qui est intention et simple représentation de l'œuvre à réaliser*»¹

1 L'espace de l'architecture, page 39

«Spécialisation, diversification, fragmentation, éclatement sont aujourd'hui les vocables qui caractérisent la crise de l'architecture. Mais au-delà de ces phénomènes autours desquels tout le monde s'accorde à reconnaître les effets de déstabilisation d'une des plus anciennes activités du monde, c'est bien plus la question de la mise en perspective de l'«esprit» de ce métier qui est posée. Face aux exigences que génèrent nos sociétés de plus en plus complexes, les architectes semblent figés dans des attitudes et des conduites qui ont fait leurs preuves en d'autres temps et d'autres lieux. Pour réaffirmer le rôle social de l'architecte, il devient opportun que la démarche architecturale renoue avec un ancrage traditionnellement territorial. L'approche territoriale, aux ressources multiples, devrait restituer l'espace aux architectes, faire recouvrer au métier ses dimensions et générer un nouveau type d'architecte, un homme de culture et d'espace.»²

PARTIE 1 PARTIE I

L'ARCHITECTE FACE À LA RECONSIDÉRATION DE SON MÉTIER

D'après Emmanuel A. et André K. dans *L'espace de l'architecture*, nous partons du postulat que la profession de l'architecte se modifie. En effet, plus globalement nous assistons aujourd'hui à l'éclosion de nouvelles pratiques dans de nombreuses professions. La société est éprise de mutations par bien des aspects et cela modifie de fait l'environnement dans lequel nous évoluons. Évolution des espèces, nous nous adaptons à ce contexte nouveau, fort en propositions de pratiques hybridées.

Plus particulièrement, l'architecte, ce praticien de l'architecture. Au cœur des bouleversements actuels, ce technicien à la croisée des pratiques s'y perd quelque peu. C'est en associant à la fois ses connaissances dans les arts et les sciences qu'il a toujours su s'affirmer : grand bâtisseur, meilleur connaisseur dans son domaine, doté d'un savoir global.

Cependant aujourd'hui, la complexité des sociétés met à mal ces

10

vérités d'hier. La diversification des pratiques et les spécialisations du métier caractérisent aujourd'hui la profession. L'architecte poussé dans ses retranchements n'a d'autre choix que de porter un regard différent sur sa pratique. Une activité propre qu'il partage désormais avec de nouveaux acteurs, ces «*autres partenaires dont ils reconnaissent pourtant la nécessaire participation dans les ouvrages à construire*»¹.

Mais encore, Emmanuel A. et André K. pointent un intérêt tout particulier dans la définition qu'ils font de l'architecte, «*c'est nécessairement de traduire sa pensée en action*»². Cette capacité d'allier le *savoir* et le *faire*. Cette disposition naturelle applicable et dérivable sous bien des angles. Une propension permettant l'émergence de métiers hybridés. Les changements sont amorcés. Tout va très vite. Entre un récapitulatif des faits appartenant au domaine de l'architecture et une minutieuse exploration des évolutions du monde moderne, cette prospection rétrospective pose sans tabou la question de ces nouvelles pratiques.

Quelles sont-elles ? Comment ont-elles éclos et quels en sont les éléments déclencheurs ? Enfin, quelles conséquences ont-elles sur la

1 *L'espace de l'architecture*, page 7

2 *L'espace de l'architecture*, page 39

profession ? Les études de l'architecture et tout ce qu'elles englobent sont-elles ce qui impulse cet envie d'expression différente ? Qu'est-ce qui motive cette pratique transversale ? S'inspire-t-elle forcément d'une pratique initiale ? De quelle manière l'échange s'opère-t-il ? Peut-on en déduire un protocole systématique ? Un panel de questions aussi intrigant que large auquel je tente d'apporter une réponse.

11

1.1 UNE DÉFINITION ORIGINELLE DE L'ARCHITECTE

3 L'espace de l'architecture, page 40

Qui est l'architecte ?

Pourquoi dire que l'architecture est autonome ?

Comment se positionne l'architecte face aux autres professions avec lesquelles il communique ?

De quelle manière les dialogues ont-ils évolué au cours des siècles ?

Le but est de dresser le ou les portrait(s) de l'architecte contemporain. De comprendre qui est véritablement ce personnage. Cet individu à l'image aussi flatteuse que décriée. Cet homme qui semble n'avoir besoin de personne. Qui est-il et que fait-il ?

Emmanuel A. et André K. le caractérisent de «*grand coordinateur de la démarche architecturale et d'homme de synthèse qui, seul, préserve à l'art de bâtir son unité*»³. Des mots empreints d'une grande puissance pour définir notre homme. L'architecte se voit alors approprier la totale maîtrise de sa pratique. Plus encore, il est même hissé au rôle de leader. C'est bien dans la *coordination* des corps de l'architecture qu'il permet la réalisation de cette dernière. Il est celui

qui sait tout. Il est celui auquel on se réfère. Il est celui qui regroupe. Il est celui sans qui on ne peut construire. André H. nous donne sa propre définition de l'architecte : *«L'architecte est celui qui par sa culture, sa propre sensibilité, vraisemblablement par l'enseignement qu'il a pu suivre, a une ouverture d'esprit et un choix de connaissance plus grand que celui que l'on peut rencontrer dans d'autres formations, et encore, je ne pense pas que l'on puisse cultiver un monopole dans ce domaine là»*⁴. Il nous présente un homme qui maîtrise son projet de A à Z.

4 L'espace de l'architecture, page 59
5 L'espace de l'architecture, page 40
6 L'espace de l'architecture, page 40

L'architecte apparaît donc comme autonome. Il se pose comme seul détenteur du pouvoir de *préserver l'unité de l'art de bâtir*⁵. Cependant, c'est une affirmation qui est depuis quelque temps très largement remise en cause. Durant ces dernières années la figure libre et autonome de l'*«architecte-artiste»*⁶ perd de sa superbe. Suite à son institutionnalisation ce statut égare peu à peu son sens. L'architecte se voit ôté d'une certaine dimension de sa pratique. Celle de l'autonomie créatrice.

En effet, les années 1960 voient arriver avec elles des mutations qui bouleversent profondément les mondes de l'architecture. Porté par les

12

revendications de mai 1968 c'est l'enseignement qui se voit réorganisé. Désormais, il est séparé de l'école des Beaux-Arts. Rupture brutale avec l'*«architecte-artiste»*⁷. Et comme il aurait été triste de s'arrêter en si bon chemin ce sont les *«contraintes législatives, économiques et techniques»*⁸ qui se multiplient avec les années 1970. Une discipline nouvelle qui suffit à étouffer petit à petit la farouche figure de cet architecte créateur.

7 L'espace de l'architecture, page 40
8 Déclin(aison) d'un modèle traditionnel, page 8

1973 : décret sur l'ingénierie, reconnaît le partage du travail en organisant les rapports entre maître d'ouvrage, architecte et entrepreneur.

1977: Loi sur l'architecture, institutionnalise le fait de ne plus rendre obligatoire la réalisation pour l'architecte, prétextant une qualité architecturale respectée et atteinte dès la phase de conception.

L'art de bâtir. Cette action complexe, à la fois savante et artistique, n'apparaît plus de la même manière. L'idée du *«projet d'architecture»* (...) *sécroule rapidement devant l'évolution de la construction, la complexité des procédures et des techniques, de la structure des*

*opérations immobilières, de la législation et des transformations successives des politiques techniques de l'État*⁹. L'architecte est ainsi dépossédé de son projet arrivé le moment de la construction et de la confrontation au réel. Il doit laisser sa pensée créatrice entre les mains des *non-spécialistes* reprenant le projet à sa suite.

9 L'espace de l'architecture, page 45
10 L'espace de l'architecture, page 40

Cette institutionnalisation fait en effet fleurir avec elle «*la multiplicité des acteurs et des logiques qui concourent à la production de l'espace bâti*»¹⁰. L'architecte n'est plus seul mais doit maintenant partager ses plates bandes avec tout un groupe d'individus qu'il perçoit comme des *enquiquineurs*. La profession est donc contrainte. L'architecte perd de son prestige. Son aura n'est plus la même. Cela entache le contrôle qu'il a sur les choses. Il n'est plus ce fameux chef d'orchestre qui le caractérise si bien. Un coup dur.

Il est alors perdu et se pose la question de la reconquête de son pouvoir de main mise sur le projet. Doit-il se former à toutes les nouvelles pratiques qui sont venues agrémenter le monde du bâtiment? Cela revêt de l'impossibilité. Les casquettes sont trop nombreuses. Emmanuel A. et André K. émettent l'idée, non pas de maîtriser les champs de compétences des partenaires, mais de mettre

13

en avant les «*connaissances relatives à d'autres savoirs qui devraient lui permettre de mieux assurer sa fonction revendiquée de «chef d'orchestre»*»¹¹. En mobilisant le large spectre de ses connaissances, l'architecte serait alors en mesure de reconquérir son autonomie perdue.

11 L'espace de l'architecture, page 62
12 L'espace de l'architecture, page 10

Effectivement, les deux auteurs en parlent comme d'un personnage qui «*touche à un territoire en amont*»¹². Il est vrai que l'enseignement que l'on délivre à l'architecte l'amène instinctivement à prendre en considération son contexte. C'est l'environnement qui amène un projet. C'est son point d'ancrage. Il donne à percevoir le site au travers de l'objet. Contrairement à l'image commune du lotissement construit sans corrélation avec ce qui l'entoure, l'architecte ne s'en contente pas. Bien au contraire, le terrain constitue l'essence même du projet. L'architecte apprend à percevoir une globalité là où les spécialistes n'y conjointent qu'une pratique ciblée.

1.2 UNE ÉVOLUTION DES PRATIQUES ET ACTEURS

- CONFLITS EXTERNES

Que se passe-t-il aujourd'hui ?

Pourquoi parler d'éclatement ?

Qui sont les individus qui viennent s'interposer avec le travail de l'architecte ?

Nous en avons parlé plus haut, aujourd'hui, l'architecte fait face aux nouvelles pratiques connexes à l'architecture. Elles n'ont de cesse de structurer et de bousculer les schémas établis. La réalité quotidienne s'en voit métamorphosée malgré une volonté commune de maintenir l'identité traditionnelle de l'architecte. Les tensions apparaissent face aux nouvelles «*questions de rentabilité et les évolutions techniques (qui) obligent les architectes à développer leurs compétences et à faire appel aux bureaux d'études spécialisés, entraînant une forte division du travail et une montée de la concurrence*»¹³. L'architecte se retrouve alors plongé au sein d'un entrelacs de conflits émergents. Pire qu'un essaim de moucherons qui vous colle à la peau. Ils sont à la fois

14

«*internes*» et «*externes*»¹⁴ à la profession. C'est sur ces derniers que nous allons dans un premier temps nous pencher.

En 1973 dans *Les Architectes*, Raymonde M. «*insiste sur la dégradation du modèle libéral, la destruction de la profession et la dépossession des architectes*»¹⁵. Des mots violents qui relatent une réalité pas si lointaine. Le travail se diversifie. Les tâches se multiplient. Un cercle vicieux qui divise de plus en plus la main mise de l'architecte sur la pratique. C'est «*l'évolution d'un métier qui réduit leur marge d'initiative de fait de la division du travail*»¹⁶. Mais encore, la lourdeur bureaucratique et la démultiplication des intermédiaires ne permettent plus aux architectes l'attention jadis portée à leurs productions. Une *dépossession* cruelle qui entache lourdement l'image de la profession. Un esprit en contradiction qui perçoit «*le décalage entre la flatteuse image que les architectes avaient de leur profession et la sévère réalité de leur pratique*»¹⁷.

C'est ainsi que, dès les études, s'amorce le désenchantement. L'étudiant en architecture emmagasine une connaissance relativement globale. Mais ce savoir est rapidement mis à mal lors de l'arrivée d'une pratique réelle. Une fois un pied mis dans le monde du travail,

14
Déclin(aison)
d'un modèle
traditionnel,
page 8

15 L'espace de
l'architecture,
page 40

16 L'espace de
l'architecture,
page 40

17 L'espace de
l'architecture,
page 40

l'imaginaire construit par l'étudiant n'a de cesse de se faire piétiner. Des tâches simples et contraintes lui sont confiées, bien loin des rêveries orgasmiques cultivées sur les bancs de l'école. Le champ des compétences des architectes se retrouve étouffé, contraint par des tâches institutionnalisées qui ne permettent plus la création d'antan.

L'architecte se retrouve alors divisé entre «*des logiques artistiques et intellectuelles et des logiques technico-économiques*»¹⁸ nouvelles. Il se «*heurte (à) la tradition d'un métier fondé sur le couple conception-exécution mis en œuvre par un seul créateur personnalisé*»¹⁹. Un constat terrible pour ce maître des rudiments de l'art de bâtir. A ceux qui croient encore à un métier resté intacte, nous sommes forcés de constater que *l'approche classique de l'exercice architectural*²⁰ n'existe plus dans sa grande majorité. Car on «*considère la création de l'espace architectural comme un processus qui englobe conception et réalisation ; le praticien apparaît comme le personnage essentiel dans la gestion de ce lent et tâtonnant passage de l'espace du projet à l'espace de l'objet*»²¹. Notre praticien, jadis trait d'union entre conception et construction, semble aujourd'hui quelque peu dépassé par la pluralité qui n'a de cesse de se développer. Cela amène les architectes à «*désormais*

18
Déclin(aison)
d'un modèle
traditionnel,
page 8
19 L'espace de
l'architecture,
page 40
20 L'espace de
l'architecture,
page 42
21 L'espace de
l'architecture,
page 42

15

composer avec d'autres métiers : urbanistes, paysagistes, mais aussi designers, décorateurs d'intérieur»²².

Alors, cela sonne-t-il le glas de l'architecture ? Son partage avec de nouveaux praticiens ignorants du bagage sensible de l'architecte ne va-t-elle pas altérer de manière irréversible cet art premier ? L'architecte quant à lui, se retrouve-t-il dans ce fonctionnement ? En perdant l'acte de construire, ne délaisse-t-il pas ce qui fait justement de lui un *maître constructeur*²³?

22 L'espace de
l'architecture,
page 45
23 L'espace de
l'architecture,
page 39

Face à ce nouvel univers d'une grande complexité il n'est pas possible d'agir autrement que par tâtonnements. La multiplicité des pratiques pousse de plus en plus l'architecte vers une spécialisation de la sienne. L'hybridation apparaît parfois comme une solution face à de tels enjeux. Ils deviennent architecte-ingénieur, architecte-économiste, architecte-urbaniste, etc. Seule carte de sortie vers une place de qualité dans ce nouveau monde de la production de l'espace bâti. On tend à l'explosion d'une profession en une multitude de combinaisons. Cependant, la négation de la disparition de la conception traditionnelle du métier soulève de nouvelles interrogations. Il s'agit aujourd'hui de faire face à une profession qui

doit elle-même faire face à une multitude de stimuli avec lesquels elle doit composer.

16

1.3 UN POSITIONNEMENT DE L'ARCHITECTE DANS SON GROUPE - CONFLITS INTERNES

Qui est l'architecte d'aujourd'hui ?

Quelles formes prennent les conflits intrasèque à la profession ?

Pourquoi l'architecte refuse-t-il le changement ?

24 Blog
Socioarchi,
Synthèse : le
conditionnement
et son impact sur
le comportement
des individus,
2014

Au delà des changements externes à la profession, posons nous maintenant la question de ses transformations internes. Il est important de ne pas négliger l'influence du groupe sur les individus. L'image que représente la corporation des architectes n'est sûrement pas étrangère à ces comportements. Un retour aux sources s'impose. Mise en lumière sur l'étudiant. Bien que relativement vierge au début de sa formation, ce dernier se retrouve alors très vite plongé dans les mondes de l'architecture. Un univers aux codes stricts et aux règles inflexibles. Entouré de ses futurs compères, c'est alors que débute le conditionnement.

C'est tout au long de ses études que l'étudiant «*construit et fabrique son monde sur l'idéologie*»²⁴. D'ailleurs, l'apprentissage n'est pas très

loin du conditionnement si l'on en croit l'article d'où est tiré cette phrase. Il n'en est qu'une version plus douce et nuancée. L'apprenti architecte est alors encouragé à repousser ses limites. Il ne doit pas se retrancher dans ce qu'il connaît déjà. Il doit inventer et innover. Il doit se porter méritant d'une véritable composition architecturale. Parallèlement, il lui faut un ennemi commun contre lequel lutter. Le promoteur. Hissé en ennemi public numéro un. L'exemple type. À-ne-jamais-reproduire sous peine de *bannissement*. L'étudiant est incité à trouver un univers propre. Il est poussé à découvrir sa véritable identité. Cependant, il est facilement perceptible qu'arrivé au terme de ses études, ce même étudiant a adopté le même jargon que ses camarades. Le dialogue tant verbal que formel est devenu instinctif et étrangement similaire. Le jeune architecte s'est lui-même conditionné. C'est dorénavant selon un personnage bien établi qu'il évolue. Une représentation exprimée sous plusieurs aspects par l'ouvrage *L'espace de l'architecture* au travers des «*classes dominantes*», de «*l'enseignement aux Beaux-Arts*», de «*l'institutionnalisation du bon goût*»²⁵ ou quand Thomas B. caractérise les architectes de «*Maîtres Anciens*». L'évocation d'un groupe fort de ses valeurs. Des qualités que

17

vous devrez respecter s'il vous importe d'arborez le titre d'architecte

Cette caractérisation calquée sur un modèle traditionnel de la profession pose question. L'image ne doit-elle pas évoluer en même temps que son époque ? «*Ils doivent chaque fois que des changements sociaux s'imposent, s'ajuster aux nouvelles exigences sociales tout en acceptant une redéfinition de leurs objets. L'esprit, ou l'esprit d'un corps n'est jamais définitivement constitué dans la mesure où il est le résultat sans cesse renouvelé de la capitalisation des luttes antérieures*»²⁶.

Emmanuel A. et André K. mettent en avant les caractères inévitables et naturels d'une mutation de la profession. «Cela devait arriver» pourrait-on dire. Il est vrai que si l'on considère qu'elle n'a de cesse de s'adapter aux changements socio-historiques alors le groupe est intrinsèquement lié à la société. Autrement dit, si la société change, la profession s'adapte. Et cela, en règle générale, sans grande confusion.

Éléments étonnants car au cours des dernières décennies on ressent le caractère imposé de ces changements. L'éclatement ou la diversification du métier n'ont jamais été aussi présents. Pour autant, il en va de même de la résistance face à cette impulsion *naturelle*. «*L'ARCHITECTURE ET LES ARCHITECTES. Résistance d'un esprit*

menacé». Avec le titre de ce chapitre, *L'espace de l'architecture*²⁷ met en lumière une profession divisée entre l'acceptation et la résistance. Un entre-deux peureux. Des «*tensions autour de la définition du domaine de l'architecture et du «personnage» de l'architecte*»²⁸ apparaissent et se mettent en travers d'une reconstruction intelligente du groupe. Il est nécessaire d'accepter les changements opérés dans nos sociétés, de les digérer pour enfin en tirer une force. Or la difficulté apparaît dans l'acte de nier. Le groupe que constituent les architectes persiste à donner à voir le personnage traditionnel alors qu'il ne fonctionne plus ou mal au sein de nos nouvelles sociétés. «*Au-delà de ces phénomènes, l'esprit des architectes demeure*»²⁹. Un esprit certes, mais à réinventer.

28 *L'espace de l'architecture*, page 9

29 *L'espace de l'architecture*, page 9

Il faut garder en tête que la place de l'architecte est constamment remise en question dans cette nouvelle société où de nombreuses mutations se sont opérées. Le rapport avec ses partenaires se transforme face à la diversification des acteurs se spécialisant dans la production d'espace. Alors si l'architecte désire exécuter sa pratique à la manière de ses ancêtres, il va lui falloir prendre son mal en patience car apprendre les connaissances relatives aux nouvelles

18

pratiques annexes à l'architecture relève d'une tâche in-envisageable. Il lui faudra se tourner vers le compromis.

Le constat d'aujourd'hui est que l'architecte actuel est au cœur d'une forte crise identitaire, qu'il tâtonne pour se redéfinir. Il n'a plus la main mise sur l'entiereté de sa pratique. Une dernière qu'il tente désespérément de récupérer, non sans difficulté. L'architecte souhaite sans aucun doute renouer avec le couple conception-exécution. Mais la marche à suivre est on ne peut plus floue. Certaines bifurcations entrevoient cependant la lumière. Apparition d'un renouveau. Les barrières entre les professions tendent à s'effacer et cela permet un balancement vers le pas-de-côté plus évident. Ne peut-on pas imaginer une pratique du métier revisitée au travers de la spécialisation ou par la proposition d'hybridation ?

1.4 UNE SOLUTION : DIVERSIFIER SA PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE

*L'architecte doit-il imaginer son métier comme une tâche bien précise ?
Où commence, où se termine la pratique de l'architecture ?
Ce raccourci est-il contraint ou choisi ?*

Artiste

nom

*(du latin médiéval *artista ; du latin classique *ars, artis, art)*

*n. **personne qui exerce professionnellement un des beaux-arts** ou, à un niveau supérieur à celui de l'artisanat, un des arts appliqués.*

*n. personne **dont le mode de vie s'écarte délibérément de celui de la bourgeoisie** ; non-conformiste, marginal.*

*n. personne **qui a le sens de la beauté et est capable de créer une œuvre d'art** : Une sensibilité d'artiste.*

n. personne qui interprète des œuvres théâtrales, cinématographiques, musicales ou chorégraphiques : Artiste dramatique.

*n. personne **qui fait quelque chose avec beaucoup d'habileté, selon les règles de l'art** : Travail d'artiste.*

19

Nous l'avons vu, la pratique contemporaine de l'architecte tend à se spécialiser. Une pluralité qui amène notre homme à diversifier ses rencontres. À être mis en relation avec de nouvelles pratiques. Et si, cette confrontation, dans un premier temps imposée, n'était pas ce qui lui permettrait de réinventer son métier. Et si, ces pratiques connexes n'étaient pas ce qui encouragerait l'architecte à se questionner. Parfois, le simple fait d'avoir l'objet devant les yeux suffit à se rendre compte de ce qu'il nous procure.

La scénographie, l'ébénisterie, le graphisme, la cuisine, la mode. Autant d'univers connexes aujourd'hui à l'architecture. Des pratiques d'une échelle souvent plus réduite qui permettent une exécution intégrale. L'aspect constructif préservé. Comme un retour en arrière, notre contemporain ne serait-il pas sur le point de renouer avec l'architecte-artiste au statut libre qu'il lui envie tant. Nous serions face à un architecte qui renoue avec le couple conception-construction. Emmanuel A. et André K. évoquent la «*conscience d'une «architecture en miette» (qui) serait compensée par l'image qu'on voudrait persistante de l'architecte traditionnel, artiste créateur à la marge d'initiative importante*»³⁰. Cela explique pourquoi la pratique de l'architecte tend

à se confondre avec celle du praticien. Comme un étrange raccourci. Un détour qui permet à l'architecte de retrouver cette proximité avec le projet architectural. Un chemin de traverse qui lui permet de renouer avec son autonomie perdue. Vers une application et une conception plus contemporaine du métier.

Il ne faut pas perdre de vue que l'architecte se positionne comme détenteur d'une connaissance globale. Il maîtrise son domaine, celui de l'espace. Il en est le meilleur connaisseur, le mieux placé pour en parler. C'est grâce à l'apprentissage d'une perception globale qu'il devient capable d'exercer dans de nombreuses pratiques connexes. Et cela avec sûrement davantage de facilité que la plus part de ses partenaires. Une habilité qui prend le contre-pied de l'incapacité à soutenir le rôle traditionnel de chef d'orchestre. À avoir été amené à apprendre de chaque métier afin de les coordonner, il a tout intérêt à en tirer partie. Il doit en tirer profit pour adapter sa pratique.

L'architecte doit-il alors imaginer son travail de manière orientée par un ou plusieurs choix particulier(s). Les portes de sorties sont si nombreuses. Il pourrait alors être rebaptisé *architecte-créateur*. Son atout est alors de savoir puiser puis ré-injecter un savoir au sein d'une

20

adaptation personnalisée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCÈS LIBRE

PARTIE 2 PARTIE 2

LES PRATIQUES TRANSVERSALES

La pratique transversale, véritable réponse à un société en mutation ou anecdotique accident de parcours ?

Pratique

nom féminin

*(du bas latin *practice, du grec *praktiké)*

n. application, exécution, mise en action des règles, des principes d'une science, d'une technique, d'un art, etc., par opposition à la théorie :

Connaître la pratique de la navigation.

n. exercice d'un métier, en particulier médical : Condamné pour pratique illégale de la médecine.

n. connaissance acquise par l'expérience, par l'action concrète : Avoir la pratique de la mer.

n. façon d'agir, conduite habituelle à un groupe : L'auto-stop est une pratique courante.

21

Transversal

adjectif

*(du latin médiéval *transversalis, du latin classique *transversus)*

n. qui est disposé en travers de quelque chose, perpendiculairement à sa largeur ou à sa hauteur.

n. se dit d'une voie qui coupe à angle droit une autre voie plus importante.

n. Se dit d'une ligne ferroviaire qui ne rayonne pas autour de Paris.

n. figuré. qui recoupe plusieurs disciplines ou secteurs.

2.1 L'ARCHITECTE : UN CRÉATEUR D'ESPACE

31 L'espace de l'architecture, page 51

«Comprendre l'architecture aujourd'hui, c'est aussi considérer le métier d'architecte comme faisant partie d'un univers qui est de plus en plus investi par d'autres acteurs de la production du cadre bâti. Dans cette optique, l'univers architectural peut-être considéré comme un sous-espace de la production de l'espace tout court. Il s'agit, non seulement des espaces habitables, mais aussi tout ce qui implique «l'être social» dans ses représentations, ses usages et ses pratiques quotidiennes. En tant que sous-espace, le champ de l'exercice architectural s'inscrit de ce fait même à l'intersection ou au croisement d'une multitude d'activités qui puisent leur légitimité dans des domaines tels que l'urbanisme, le paysage, la géographie, l'art, la technologie, le droit, l'économie, etc.»³¹

Aujourd'hui, se définir comme architecte n'a plus exactement le même sens ni la même portée qu'il y a centaine d'années. Contrairement à d'autres professions, l'architecte n'a que très rarement eu à redéfinir son image tant sa légitimité lui était

22

naturellement acquise. Le métier d'architecte est alors précisément identifiable par tout le monde. De nos jours, la diversification et l'apparition de nouveaux acteurs brouillent les pistes aux yeux du grand public. *Que fait donc exactement un architecte ?* se posent-ils tous la question. Une position délicate pour une corporation dotée d'une telle estime. Emmanuel A. et André K. soulèvent le fait que *«l'architecte doit à chaque fois que cela est nécessaire se définir, ou mieux encore redéfinir sa position»³².*

32 L'espace de l'architecture, page 52

33 L'espace de l'architecture, page 52

34 L'espace de l'architecture, page 54

Chaque architecte se doit, s'il veut subsister, de décliner une identité précise qui permettra l'information de sa pratique. Sinon *«le métier d'architecte perd de sa lisibilité»³³.* Cela tend à expliquer le renouveau de nombreux praticiens qui se laissent aller au travers de pratiques voisines. On assiste à l'émergence de pratiques hybridées, fruit d'une nécessité d'identification de leurs créateurs. *«Les sentiments d'un métier éclaté autour duquel la division du travail (...) fonctionne comme une fatalité pour certains, et comme une nécessité pour d'autres»³⁴.* Il est alors intéressant d'observer cette forme de résistance qui s'oppose à un laisser-aller des architectes. Toute l'ambivalence d'une profession divisée qui ne sait pas encore vers

quelle direction elle se dirige. D'un côté nous avons les architectes qui s'accrochent à un fonctionnement traditionnel du métier, refusant toute ascendance de la part de toutes autres professions. De l'autre, les praticiens en appétit de nouvelles manières de produire, ravis d'apprendre sans peur de transformer leur image. *«C'est un autre aspect de 'l'éclatement' d'une activité qui trouve cette fois-ci les ressources pour s'épanouir dans d'autres secteurs qui participent de l'aménagement de l'espace en général grâce à cette formation 'à l'architecture et à l'espace de ceux qui sortent de ces écoles'»³⁵.*

Car l'enseignement transmis par les écoles d'architecture demeure de plus en plus loin de la réalité du métier. En effet, la complexification de la pratique, ajoutée au rétrécissement de la durée d'enseignement depuis le passage au modèle universitaire, ne permet plus la connaissance des savoirs-faire dans leur globalité. Finalement, l'étudiant apprend surtout à *faire projet*. Il apprend à devenir un spécialiste dans la conceptualisation de l'espace. Cet enseignement forme alors des praticiens pourvus d'un bagage relativement large et capables d'exercer dans de nombreux domaines. Non relatif uniquement à l'architecture il permet au contraire à l'étudiant

23

diplômé, d'imaginer sa propre hybridation. Il est créateur d'espace en tant que tel et non plus seulement de l'espace construit. *«Tantôt à un métier 'unique', tantôt à une profession 'multiple' (...) de l'architecte constructeur classique à l'architecte de formation exerçant des fonctions 'ailleurs'»³⁶.* Du design à la mode en passant par l'urbanisme et la sociologie c'est à lui d'orienter sa pratique en fonction de sa sensibilité. L'éventail des possibles n'a jamais été aussi grand. Libre à lui de réinventer son métier.

2.2 L'ARCHITECTE ET LE DESIGNER

Comment se positionnent-ils l'un par rapport à l'autre ?

Quel rapport entretiennent-ils ?

Comment se positionne-t-il vis-à-vis de celui qui est connu pour conceptualiser ?

Design

nom masculin

*(anglais design, projet, du français *dessein)*

*n. discipline visant à une **harmonisation de l'environnement humain**, depuis la conception des objets usuels jusqu'à l'urbanisme.*

*n. **ensemble d'objets créés** selon l'optique de cette discipline : Vendre du design.*

Le designer. Concepteur d'esthétisme. Harmoniste de fonctionnalité. Norman P. dans *Qu'est-ce qu'un designer* cherche à définir le travail de ce dernier personnage. Un individu *«dont le travail permet de donner forme aux aménagements de la vie*

24

*quotidienne et de les coordonner»³⁷. Définition retenue qui tisse des liens très proches avec la pratique de l'architecte. Réflexion sur les manières d'habiter. Conception de ce qui est *destiné à l'usage des hommes*³⁸. Mise en relation de lumière, couleur, forme. Autant d'aspect qui pour le moment n'écartent pas ces deux praticiens.*

Le processus de création est appliqué de la même manière car s'applique *«au produit issu d'un «plan conçu mentalement», non seulement sous la forme d'une série de dessin ou d'instructions mais également en tant que résultat final d'un processus de fabrication»³⁹*. La mise en œuvre relève presque d'une similarité excessive.

Il continue en caractérisant le travail du designer comme prenant corps dans *«tous les domaines garantissant à la fois un délai et la possibilité d'une mûre réflexion entre la conception d'une action, l'élaboration des moyens nécessaires à sa réalisation et l'évaluation de ses effets»⁴⁰*. Une fois encore la notion de conception-réalisation saute aux yeux, présente elle aussi chez l'architecte. Un même processus de création. L'interrelation entre délai, réflexion, conception, moyens, réalisation et enfin effets. Cela fait resurgir l'aspect commun d'un échange entre un imaginaire et une réalité. D'une

37 Qu'est-ce qu'un designer, page 11

38 L'espace de l'architecture, page 39

39 Qu'est-ce qu'un designer, page 11

40 Qu'est-ce qu'un designer, page 11

prise en considération de contraintes. D'un enracinement dans un environnement véritable. *C'est nécessairement de traduire sa pensée en action*»⁴¹.

41 L'espace de l'architecture, page 39

Seule la notion d'échelle semble distinguer les-dîtes définitions. Le designer semble être l'architecte du petit élément, de celui qui prends corps dans la vie quotidienne. Le créateur de produits exécutés en série ou de manière unique. Le designer imagine le machin, le truc, le joujou quand l'architecte créer le bâtiment, l'immeuble, la maison. L'échelle différente, certes. Mais ne parle-on pas d'un objet dans les deux cas ? Et dans le cas d'une micro architecture et d'une œuvre de design immersif. La frontière est-elle toujours si facilement perceptible ? Le constat est assez déroutant car les barrières entre ces deux pratiques deviennent floues et difficiles à cerner. L'une servant l'autre de manière vitale.

Une dernière similitude. Celle de l'interaction entre notion esthétique et savoir scientifique. D'une même manière, *«plus la liberté est grande sur le plan esthétique et sensoriel, plus ces possibilités présentent des similitudes avec celles qu'offre la pratique des 'beaux-arts'. A l'inverse, plus cette latitude diminue, plus le design se rapproche*

25

des sciences et de domaines dans lesquels le 'parti pris' esthétique est véritablement marginal»⁴². Des préoccupations qui semblent être au cœur même de la pratique de ces professions.

42 Qu'est-ce qu'un designer, page 12

43 Qu'est-ce qu'un designer, page 11

Norman P. affirme que l'on *«considère souvent que la situation des architectes est plus simple, du fait qu'ils se sont vu attribuer historiquement un ensemble de responsabilités bien définies*»⁴³. Seulement, cela s'appuie sur la vision traditionnelle de l'architecte. Or nous l'avons vu, les schémas établis se bousculent et poussent notre homme vers de nouveaux horizons. Bien qu'il soit encore possible d'établir un fonctionnement *historique* pour certains de nos architectes, la grande majorité reste à redéfinir.

L'architecte n'est-il donc pas un designer ? Deux mots différents pour caractériser deux professions parlant de l'espace au travers de leurs prismes respectifs. Des prismes singuliers mais qui ne manquent pas de s'interpénétrer puisque l'architecte ne crée pas en occultant l'intériorité de son bâtiment quand le designer n'imagine rien sans prendre en compte l'environnement dans lequel évolue son produit.

2.3 L'ARCHITECTE ET L'ARTISAN

Comment se positionnent-ils l'un par rapport à l'autre ?

Quel rapport entretiennent-ils ?

Comment se positionne-t-il vis-à-vis de celui qui est connu pour façonner de ses mains ?

Artisan

nom

*(de l'italien *artigiano : qui exerce un métier)*

*n. **travailleur indépendant**, qui justifie d'une qualification professionnelle et d'une immatriculation au répertoire des métiers pour l'exercice, à son propre compte, d'une **activité manuelle**.*

*n. **personne qui pratique un métier manuel selon des normes traditionnelles**.*

Technique

*n. **ensemble de procédés et de moyens pratiques** propres à une activité : La technique de l'aquarelle.*

*n. **savoir-faire, habileté de quelqu'un dans la pratique d'une activité** :*

26

Musicien qui a une très bonne technique.

*n. **manière de faire** pour obtenir un résultat : Dérouter son interlocuteur par des questions, c'est sa technique.*

*n. **ensemble de procédés** reposant sur des connaissances scientifiques et destinés à la production : La technique des centrales nucléaires.*

n. ensemble des applications de la science dans le domaine de la production : L'évolution de la science et de la technique.

44 Qu'est-ce qu'un designer, page 76

«L'artisan porte un col bleu et un col blanc. L'artisan se sentira donc un peu seul au milieu de tous ces ouvriers, bien qu'il partage sur certains points une grande part de leur culture. Il sera tout aussi mal à l'aise en compagnie d'homme d'affaire et des cols blancs que sont les designer (et plus particulièrement les architectes). Bien qu'il soit lui-même souvent amené à enseigner, il n'éprouvera que peu de sympathie envers les universitaires et les théoriciens du design, probablement parce qu'il estimera que leur point de vue est fondé sur un désagréable mélange de privilège économique et d'ignorance pratique.»⁴⁴

Une fois encore, Norman P. nous dresse le paysage complexe qui se déploie entre les différentes professions. Cette confrontation brutale entre enseignement et pratique. Entre savoir et faire. Des «*contradictions internes liées intrinsèquement aux classes sociales*»⁴⁵. Issues de la Révolution Industrielle, chacune possède son savoir, mais sans proposition de dialogue. La mise en image de la friction entre col blanc et col bleu est saisissante. Véritable négation de partage. Seul un être se détache de ce modèle. À cheval entre qualité d'enseignement et connaissance pratique : l'Artisan. L'architecte quant à lui est strictement assigné à la catégorie des cols blancs. Savant maître de ses connaissances. Grand théoricien. Décrit comme bien loin d'une exécution quelconque. C'est un penseur. Et non un créateur.

Pendant, la réalité d'hier est-elle toujours celle d'aujourd'hui? Ce n'est que récemment que Norman P. modifie cette vision traditionnelle du travail de l'architecte, «*aujourd'hui comme un moment historique dans la réévaluation de ce mode de travail*»⁴⁶. Emmanuel A. et André K. défendent cette dernière théorie. Pour eux, l'acte architectural se réalise réellement par son exécution dans

27

le réel. Car «*même si le propre de l'architecte réside dans la primauté de l'imagination et dans sa capacité de vision (...) sa démarche conceptuelle est destinée à être exécutée puis soumise à l'épreuve du réel par la prise de possession de l'édifice par ses utilisateurs*»⁴⁷. De nouveau cette notion d'utilité, de vrai, de réel. L'architecture, au-delà d'être fantasmée, est avant tout destinée à prendre place dans notre réalité. À servir des besoins avérés. Une pratique qui se rapproche donc de celle de l'artisan. Sans pour autant intégrer sans détour le caractère purement manuel qui caractérise ce dernier, une perche est tendue.

L'architecte se retrouve à la croisée des chemins entre la pensée conceptuelle et la réalisation concrète. «*Il a été formé dans cette culture d'artiste créateur qui est stimulé puis trouve à s'exprimer dans la maîtrise des contraintes et des exigences imposées par la commande, collective ou individuelle, l'enveloppe budgétaire, la destination du bâtiment*»⁴⁸. Il représente le trait d'union qui doit s'exercer pour lier ces deux temps. Il s'exprime dans un champs peut être plus large que celui de l'artisan. Mais finalement les temps ont changé et leur pratique respective ne semble pas être si éloignée. De ce fait, ne pouvons nous pas considérer l'architecte comme un technicien

45 Qu'est-ce qu'un designer, page 76

46 Qu'est-ce qu'un designer, page 76

47 L'espace de l'architecture, page 39

48 L'espace de l'architecture, page 40

pluridisciplinaire ? Il est le personnage au balancement de deux mondes. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui le pousse à développer son côté manuel ces dernières années ? Appuyé d'une capacité à changer de casquette avec une certaine facilité ?

Si nous allons plus loin, ne pouvons-nous pas y voir l'élément déclencheur de ce qui pousse certains architectes à faire un pas-de-côté ? Une appétence pour les pratiques voisines de l'architecture nourries au long des études et qui se poursuit dans la pratique du métier.

28

2.4 SAVOIR ET FAIRE : UNE VISION TRÈS FRANÇAISE

Pourquoi ce reniement des métiers manuels ?

Le poids de l'image n'est-elle pas la première barrière à abattre afin de permettre un libre épanouissement ?

Le désir de prendre un dernier détour. Celui qui prend à parti les considérations culturelles et questionne leurs impacts sur notre chère profession. Mettant aujourd'hui à mal les statistiques, je souhaite m'intéresser à ces jeunes que rien ne destinait à entamer un *déclassement social*. Ils sont diplômés des grandes écoles et pourtant ont finalement choisi de travailler de leurs mains. Un retour aux sources dur à comprendre pour certains quand d'autres y perçoivent une lucidité rassurante. Pourquoi une telle dichotomie autour de la question de la valorisation des pratiques ? Pourquoi le *faire* réside-t-il toujours dans le panier des mal-considérés ? Cela n'est-t-il pas un obstacle au renouvellement identitaire de la profession des architectes qu'il serait temps de mettre au placard ? Parallèlement, le retour en force des pratiques manuelles ne joue-t-il pas un rôle dans l'ouverture

des professions ? Un jeu de forces donc on ne connaît pas encore le dénouement.

Sasha, 31 ans, anciennement dans la politique et aujourd'hui devenu ébéniste, nous raconte : «*je n'ai jamais compris cette dichotomie artificielle, très française, entre métiers manuels et métiers intellectuels*»⁴⁹. Il est vrai qu'en France les barrières sont de taille. Le *savoir* et le *faire* sont la plus part du temps séparés l'un de l'autre. Aussi, dans l'imaginaire collectif les professions relevant du *savoir* persistent à être mises dans le haut de la pile, placées comme but à atteindre. Quand nous délaissions les pratiques mobilisant le *faire*. Une triste et inconséquente dévalorisation car pourtant inhérente et absolument indispensable à la réalisation d'un projet. Il continue, «*cela fait sens de maîtriser le processus de A à Z, à l'inverse d'un ouvrier hyper spécialisé travaillant sur une chaîne de production*»⁵⁰. Une remarque qui fait sens. Un épanouissement personnel aujourd'hui dur à retrouver dans les métiers de notre époque. C'est la connaissance d'un processus et l'appréhension d'un savoir-faire. Un savoir technique, le savoir des mains. Un savoir qui a de loin sa place au palmarès des métiers à valoriser.

29

Qui plus est, pour Sasha, ce retour en force de l'artisanat en France apparaît comme une réponse aux maux de notre société, «*l'artisanat d'art apporte des réponses concrètes aux défis du siècle : lutte contre la mondialisation, la standardisation et l'utilisation d'une main-d'œuvre intensive, et pour la relocalisation de l'économie*»⁵¹. Une manière de travailler qui semble manifestement en accord avec la réalité d'aujourd'hui. Par ailleurs, ce sont des jeunes «*en quête d'autonomie et de sens*» selon Nadine Bayle, journaliste au Monde. Une volonté de main mise sur les choses se matérialise de plus en plus et semble prendre nonchalamment la forme du savoir-faire. Plus largement encore, le magazine Milk soulève que «*aujourd'hui, de nombreux talents entrevoient le design comme un large terrain d'expérimentation*»⁵². Les barrières tombent peu à peu et dévoilent des métiers nouvellement façonnés. Nombreuses sont les professions à la croisée des chemins. L'architecture en fait définitivement partie. Mais nous ne sommes plus au temps d'une simple valorisation intellectuelle. Les professions se réinventent et s'entre-croisent de plus en plus. N'est-il pas venu le temps de mettre à terre les barrières qui siègent entre les deux amants.

49 Le Monde, Quitter la fonction publique, devenir ébéniste : itinéraire d'un trentenaire, 2019
50 Le Monde, Quitter la fonction publique, devenir ébéniste : itinéraire d'un trentenaire, 2019

51 Le Monde, Quitter la fonction publique, devenir ébéniste : itinéraire d'un trentenaire, 2019
52 Milk magazine, N°21, page 49

Le projet, élément à la croisées des transepts. L'architecture et ses pratiques s'y illustrent tout à fait. Pour Emmanuel A. et André K., «*conception et réalisation sont deux moments indissociables en architecture qui ne sauraient être autonomes sous peine d'abandonner l'idée d'œuvre architecturale à travers laquelle s'exprime le caractère artistique de l'architecture*»⁵³. L'un ne semble pas venir sans l'autre et pourtant nous nous efforçons d'en séparer les protagonistes. Activités aux deux temporalités. L'architecture mais pas que. Un tour d'horizon effectué et les pratique artistiques au similaire processus de création ne se comptent plus sur les doigts d'une main. La mode, la céramique, le graphisme, la photographie et bien d'autres. Tous exécutants. Tous préalablement passés par un travail de la pensée. «*C'est traduire sa pensée en action*»⁵⁴. C'est faire état des va-et-vient dont font preuve certains praticiens. Même manière de créer. Seule la technique les différencie.

53 L'espace de l'architecture, page 39
54 L'espace de l'architecture, page 39

30

CONCLUSION

CONCLUSION

J'ouvre le débat. Et si le monde de l'architecture était-il une fois de plus en train de changer ? Le malaise gonfle, enfle. Chez les praticiens comme les étudiants. Notre société actuelle est de nouveau au cœur de nombreux bouleversements. Économiques, sociaux, culturels et politiques. L'architecture des années 1970 a laissé des traces. Grands espoirs. Souvenirs peu glorieux. Nécessaire par de nombreux aspects mais aujourd'hui arrivée à un point de mutation.

Le retour à une échelle plus humaine se fait sentir. Volonté croissante d'une production moins industrielle, plus réfléchie. Un retour à l'artisanat. Une considération grandissante pour le *fait main*. Architecte et contemporains s'y retrouvent plongés la tête la première.

J'imagine alors la mutation du métier et son rapprochement avec des pratiques voisines comme une réponse logique au malaise qui

parcourt la profession. Un futur proche ne nous offrirait-il pas un retour vers le passé ? Déjà opéré chez de nombreux praticiens et amorcé pour un nombre d'étudiants de plus en plus élevé, cette recherche de pratique transversale inhérente au métier apparaît de plus en plus évidente.

Mais qui est l'architecte ? Complexe personnage. Illustre praticien. Chimère urbaine. L'architecte et sa vision des choses. Sa perception intrigante des autres domaines de la création. Ce petit quelque chose, fragment imperceptible, qui fait la différence. La globalité qu'il perçoit quand certains ne voient pas plus que ce qui leur est donné à voir. C'est sur cela que mon doigt se pointe. De quelle essence parle-t-on ?

C'est réfléchir à son parcours. Ce qui l'incite à entrer en école d'architecture. Quelles idées a-t-il en tête ? Comment en ressort-il ? S'écarter du courant dominant, se créer une identité. Comment s'affinent ses pensées ? De quelle manière arrive-il à penser différemment ? Comment s'établit-il comme spécialiste dans son domaine ? Qu'est-ce qui le pousse à faire un pas-de-côté ? Autant de question en suspend.

31

Une école. Génitrice de créateurs. Un enseignement. Provocateur d'envies, agitateur de curiosités. Susciter le désir de modifier les éléments, de sentir ce que l'on a entre les mains. Permettre l'impulsion qui en fera autre chose. Inventer devient notre maître mot. Alors pourquoi se limiter ?

Apprendre à travailler l'ensemble. Mettre en relation les éléments. Créer un tout. Il discute les liens. Il porte une attention particulière au contexte. L'architecte sait lire le non-dit. Il s'établit comme chef d'orchestre. Il est celui qui jongle entre les professions. Il est celui qui uni les compétences éparses. Cependant aujourd'hui apporte son lot de complexification. La société contemporaine a fait naître de nouvelles professions aux croisements de métiers plus anciens. L'architecte à la croisée des chemins. Souhaite-il maintenir son grade ou préfère-t-il faire évoluer sa pratique ?

Solution première. Elle impose l'apprentissage des pratiques émergentes afin d'être en capacité de les mettre en relation. C'est étendre son savoir. Questionnement d'une telle démarche. Jusqu'à quand peut-on croire en sa capacité à tout absorber ? Faire attention de ne pas se perdre. A vouloir tout contrôler ne risque-t-il pas de

reléguer l'essentiel au second plan ?

Solution seconde. L'architecte se pose comme un individu aux savoirs et aux compétences négociables. Il propose des aptitudes qui peuvent être recyclées, utilisées d'une toute autre manière. Un savoir malléable. Une possibilité de réinventer son métier. Oublions les prérequis, rien n'est fixe, bien au contraire. Comme l'écho à un champs d'actions infini.

Mais cela dépend surtout de notre manière d'appréhender les choses. L'architecture, spécialiste de l'espace par excellence ou simple sous-espace de la pratique de l'Espace ? C'est questionner la mission qui lui est réellement donnée. L'architecte, prophète ou soldat ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

Potter Norman, **Qu'est ce qu'un designer : objets. lieux. messages.**, 1969, Préface de Tony Côme, postface de Robin Kinross, traduit de l'anglais par Gilles Rouffineau et Damien Suboticki, Paris, Editions B42, 2018, 199 p. (Design)

Amougou Emmanuel, Kocher André, **L'espace de l'architecture**, Edition L'Harmattan, Paris, 1999, 139 p. (Architecture)

Montilbert Christian de , **L'impossible autonomie de l'architecte : sociologie de la production architecturale**, Edition Presses Universitaires, Strasbourg, 1995, 223 p. (Architecture)

Prinz Jean-Claude, Gerval Olivier, **Matières et matériaux : architecture design et mode**, Editions Eyrolles, Paris, 2012, 223 p. (Architecture)

Udale Jenny, **Textile et mode**, Editions Pyramids, Paris, 2009, 175

34

p. (Mode)

MÉMOIRES

Baillet Eugénie, **L'architecte-artisan : gentrification d'une profession ou retour aux sources du métier ?**, Mémoire, Architecture, Nantes : École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, 2017, 139 p.

Girard Mélanie, **Habit(at), espace du corps dans la textile**, Mémoire, Architecture, Nantes : École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, 2018, 171 p.

Richard Sarah, **Architecture et design : Quelles sont les limites du métier d'architecte?**, Mémoire, Architecture, Nantes : Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2015, 97 p.

Ollivier Marlène, **Déclin(aison) d'un modèle traditionnel, pratique(s) architecturale(s) des jeunes diplômés**, Rapport de recherche, Architecture, Nantes : École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, 2018, 90 p.

SITES INTERNET

Larousse (en ligne), **Dictionnaire le petit Larousse**, 2019, Disponible sur <https://www.larousse.fr/portail/> (consulté tout au long de la rédaction)

Samoyault Christophe, **L'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, les écoles d'architecture : Genèse et évolution de l'enseignement et des lieux d'enseignement**, La grande masse des Beaux-Arts, 2015, https://www.grandemasse.org/?c=actu&p=ENSBA-ENSA_genese_evolution_enseignement_et_lieux_enseignement

Iribarnegaray Léa, **Quitter la fonction publique, devenir ébéniste : itinéraire d'un trentenaire**, Le Monde, 2019, https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/02/25/quitter-la-fonction-publique-devenir-ebeniste-itineraire-d-un-trentenaire_5428087_4401467.html

Iribarnegaray Léa, **En Lorraine, les formations en artisanat d'art attirent de nouveaux profils**, Le Monde, 2019, https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/02/24/en-lorraine-les-formations-en-artisanat-d-art-attirent-de-nouveaux-profils_5427588_4401467.html

Bayle Nadine, **En France, l'artisanat reprend la main**, Le Monde,

35

2017, https://www.lemonde.fr/economie/article/2017/01/15/en-france-l-artisanat-reprend-la-main_5063053_3234.html

Miller Marine, **Le hipster pâtissier est aujourd'hui plus valorisé que le cadre sup' de la Défense**, Le Monde, 2017, https://www.lemonde.fr/campus/article/2017/07/17/le-hipster-patissier-est-aujourd-hui-plus-valorise-que-le-cadre-sup-de-la-defense_5161299_4401467.html

Vitruve, **Des qualités de l'architecte selon Vitruve**, Encyclopédie de l'Agora : pour un monde durable, 2012, http://agora.qc.ca/documents/architecte--des_qualites_de_larchitecte_selon_vitruve_par_vitruve

ARTICLES DE REVUE

Fecih Adel, **Langage primitif**, Milk magazine, 2018, trimestriel, N°22, p.50-55

Randon du Landre Marie, **Décor minéral**, Milk magazine, 2018, trimestriel, N°22, p.104-113

Fecih Adel, **Sculpture 3.0.**, Milk magazine, 2017, trimestriel, N°21, p.48-53

Fecih Adel, **Images expérimentales.**, Milk magazine, 2017, trimestriel, N°21, p.74-79

Abrieu Laurine, **LRNCE.**, Milk magazine, 2017, trimestriel, N°20, p.58-61

Abrieu Laurine, **Guy Bareff.**, Milk magazine, 2018, trimestriel, N°24, p.56-61

Fecih Adel, **Royal Garance.**, Milk magazine, 2018, trimestriel, N°24, p.62-65

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

DÉMARCHE TRANSVERALE

Rencontre avec ces architectes qui ont bifurqué

Interviews Charlotte Say / Marilou Bach / Alexandra
Hingant / Lucien Gurbert



N°2

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« L'architecte doit-il restreindre son champ d'intervention à ce qui serait du strict ressort de l'autonomie disciplinaire ? ou, qu'on le veuille ou non, à l'intervention et à l'élucidation de sa propre modernité pour fertiliser d'autres domaines, d'autres champs de la société ? Cela conduit à des remises en causes non seulement esthétiques mais aussi politiques. Cette redéfinition du territoire de notre action est en même temps celle de nos instruments de pensée. »

Paul Chemetov1

DÉMARCHE TRANSVERALE

Rencontre avec ces architectes qui ont bifurqué

La crise économique n'est pas sans écho à la crise identitaire qui parcourt la profession. Poussés en dehors de leurs retranchements, les architectes sont amenés à imaginer de nouvelles stratégies. De nouvelles règles s'établissent pour sortir son épingle du jeu. Certains se spécialisent dans la construction, plus technique -comme l'urbanisme, la maîtrise d'œuvre, l'ingénierie, les bureaux de contrôle, la promotion, etc- quand d'autres se tournent vers des pratiques plus artistiques -la scénographie, la mode, le design, le graphisme, la cuisine, etc-.

Si on en croit le travail de recherche de Marlène O., le raisonnement est simple et se structure en trois hypothèses principales. La première est «*que les jeunes diplômés seraient en train de dévier des modes d'insertion traditionnels des générations antérieures*». Il serait alors de plus en plus courant qu'ils adoptent «*d'autres formes de stratégies, voire même parfois une non-stratégie, en vue de l'insertion professionnelle*». La seconde est que «*les jeunes diplômés s'éloigneraient du modèle traditionnel de l'architecte concepteur qui exerce en son nom*». Cela prend forme par «*une diversification de leurs pratiques*» et aussi par «*le développement d'une multipositionnalité professionnelle*», le but étant la nécessité économique ou la recherche d'épanouissement personnel. La troisième, enfin, est que «*les jeunes diplômés développeraient des pratiques alternatives péri-professionnelles, questionnant ainsi la pratique de*

l'architecture ainsi que la posture de l'architecte dans l'acte de construire».

On peut observer que les jeunes architectes amorcent presque dès à présent une dynamique de reconversion. Le dénie du travail «*spécialisé, séparé en phases distinctes, hiérarchisé*» des grandes agences, où ils se retrouvent amputés «*du caractère fondamental de leur métier : la création*», est clairement exprimé. Mais aussi, Oliver C. considère «*que la faculté des architectes à s'adapter en permanence aux évolutions extérieures (sociétales et politico-économiques) est la caractéristique la plus fondamentale du métier*». Les autres métiers de l'architecture se retrouvent alors souvent au second plan. Caractère naturel, donc, impulsé par certains architectes «*unanimes pour dire que le noyau de leur compétence professionnelle est la capacité à « faire projet »*». Cela ajouté à l'étude qui relève «*qu'un mouvement important se développe auprès des jeunes diplômés, qui souhaitent faire de l'architecture pour eux, en réinventant les codes*», nous permet de croire à un mouvement significatif et curieux qui semble s'inscrire dans un temps et une histoire.

Pour nous faire une idée plus précise, nous allons donc aller à la rencontre de ces apprentis architectes. Les regards sont nouveaux et les démarches foisonnent de ressources. Au croisement de leur vie, ils ont, chacun à leur manière, décidé d'amorcer une histoire différente.

Le choix. L'impulsion. La volonté. L'envie. Le besoin. Le coup de tête. Le caprice. Réponses toutes aussi valables les une que les autres. Pourquoi amorcer de tels changements ? Quel en sont les stimuli ? Parlons nous du systématisme, du profil type ou bien de la confrontation à l'empirisme de l'aléatoire ?

L'individu.

Apprendre. Nourrir. Être. Comprendre. Mêler. Élever. Façonner. Comment une pratique peut-elle en induire une autre ? Par quels moyens l'architecture influence-t-elle les décisions ? Quelle définition donnons-nous à l'architecte ?

La pratique.

Bouleversement. Changement. Altération. Basculement. Métamorphose. Révolution. Tenter d'appréhender d'où proviennent ces divergences. Questionner les impacts de la profession. Remettre en cause la disparité entre enseignement et réalité. Interroger la continuité de la démarche.

Le milieu.

Réalisation d'un portrait vivant.

CHARLOTTE SAY.

« Je pense que si on fait vraiment quelque chose par passion, logiquement, ça fonctionne. »



Costume en silicone blanc, imitation mue de serpent
PFE 2018

L'entretien s'est déroulé le 30 Avril 2019. Charlotte à 23 ans et est sur le point d'achever son diplôme d'architecture à l'école de Nantes. Avec pour souhait de devenir graphiste, elle aspire à poursuivre son apprentissage auprès d'écoles spécialisées.

Un parcours libertin

Nous sommes en 2014 quand Charlotte présente le concours d'entrée à l'école d'architecture de Nantes. Son envie initiale est celle de travailler dans le cinéma, mais ses parents voient cela autrement, *«au moment de faire le choix de mes études j'avais très envie de travailler dans le cinéma mais mes parents m'ont fait peur. Ma seconde envie était l'architecture et je me suis dit que c'était peut-être moins risqué»*. Ses parents voient dans le milieu

de l'architecture une stabilité accrue à celui du cinéma et c'est ainsi que son choix se fixe. Son plus grand souhait est d'exercer dans le domaine de la création, *«j'avais envie de quelque chose dans la création, l'espace m'intéressait et j'aimais beaucoup les musées ou les grands bâtiments»*. L'architecture est donc un compromis dans lequel elle trouve partiellement son compte.

Dés son arrivée sur les bancs de l'école, elle entame le double cursus architecte-ingénieur. Papa lui intime de penser aux bons postes qu'elle sera à même de décrocher une fois son diplôme en poche. Mais c'est sans grande conviction qu'elle s'y lance. Ce sont *«des mathématiques, qui ne me dérangent pas plus que ça, mais qui ne m'apporteraient pas non plus énormément*

“ -Au Bauhaus- ils ne formataient pas des architectes, ils faisaient des créateurs, dans tous les domaines. Et d'ailleurs il en est ressorti des grands noms de cette école, donc c'est que ça a été utile cette formation d'ouverture. On sait aujourd'hui que ça a déjà fonctionné. ”



Projet d'illustration, Récit illustré d'une rencontre architecturale 2017

de satisfaction». Une année plus tard, une demande est formulée aux étudiants du bi-cursus : celle du remplacement des cours d'arts plastique par ceux des mécaniques de fluides. Le sang ne fait qu'un tour, il n'en est pas question. Charlotte abandonne définitivement.

S'en suit une licence placée sous le joug de l'expérimentation. Charlotte prend un malin plaisir à orienter chaque projet au travers d'une communication créative et expressive. *«Je ne sais pas réellement si ce sont des matières spéciales qui m'ont fait découvrir que j'avais envie d'être graphiste. C'est plutôt dans tous les projets. La partie où on mettait en communication le projet on va dire, c'est ce processus là qui m'a plu»*. Elle enchaîne avec un master. C'est au travers de ce souhait de diversifier ses compétences que les envies muent en sources de stratégies, *«dans les choix d'option au master l'idée était de me dire par exemple, Design process ça va être utile*

parce que c'est autre chose que l'architecture et ça peut montrer aux futures écoles que je ne fais pas que de l'architecture».

Elle voit en l'école le moyen d'étendre sa pratique. Un terrain fertile à de nouvelles découvertes. Mais elle reste tranchée sur la provenance de ces nouveaux acquis, *«je ne l'ai pas pris de l'architecture, je l'ai pris de l'enseignement»*.

Une réalité fantasmée du métier

Pour Charlotte, être architecte *«est un métier où l'on travaille beaucoup sur l'ordinateur et qui se résume à des tâches longues et répétitives si le travail veut être bien fait. La partie création ne se résume plus à grand chose par rapport au temps global passé sur le projet. C'est pour beaucoup un travail d'exécution, de précision, de mesure sur les plans, d'annotation ... C'est un peu rébarbatif et c'est dommage»*. Sur le moment, c'est un constat un peu dur à avaler, une

Costume en silicone blanc, inspiration carapace de scarabée PFE 2018



observation qui lui laisse un goût amère dans la bouche. Une déception par rapport à l'idée qu'elle s'était faite du métier d'architecte.

Un enseignement appropriable

Aujourd'hui, la dynamique est toute autre. Pour elle, *«ce n'était pas que je ne voulais pas faire de l'architecture, c'est qu'il y avait quelque chose que je préférais»*. Elle perçoit un décalage entre les études et la réalité du métier, *«parce que à l'école on fait tout de même énormément de la création de projet, et très peu de travail sur les plans»*. Un aspect qui réjouit cependant sa pratique : l'école est devenue pour elle son lieu d'expérimentation personnelle. Un médium au travers duquel elle profite pour tester le graphisme, *«on va dire que ça m'a donné des outils pour pouvoir progresser dans mes propres aspirations. Par exemple rien que par l'informatique, ce sont des logiciels que tout le monde utilise, photoshop, indesign ... même autocad, maintenant autocad je m'en sers pour faire de l'illustration même si ce n'est pas du tout le logiciel qui est prévu pour. Mais on peut dire que l'enseignement a quand même été très formateur, qu'il m'a été utile»*. Une grande liberté de l'enseignement. C'est ce qui, pour Charlotte, lui permet d'avoir toujours autant de plaisir à exercer

que du temps où elle voulait devenir architecte, *«les professeurs nous laissent complètement libre sur les rendu de projet»*. Chaque expérience se transforme en une nouvelle manière d'expérimenter l'univers du papier. De l'urbanisme raconté sous la forme d'une BD. Un bâtiment visité au travers d'un dessin animé. Un mémoire réalisé dans une édition faite main. Autant de manières qu'a Charlotte de se représenter l'architecture, *«tout ce qui va être imprimé va être finalement une forme de graphisme»*.

Un perfectionnement du soi

Pour elle, l'enseignement a un impact certain sur son travail. Son parcours lui a permis de développer une forte identité. *«ça va être très radical, simple mais très*

Projet
d'illustration,
Affiche
sérigraphie
Enfant Terrible
2018



puissant, avec un vrai parti pris. C'est cette marque de fabrique que je tente d'induire dans le graphisme».

Si ses études d'architecture ne lui ont pas donné l'envie de devenir architecte, elles mobilisent cependant certains avantages. Selon Charlotte, elles lui ont permise d'éviter un certain formatage, «j'imagine que ça va me donner un avantage plus tard, parce que ça ne m'a pas formaté de la même manière que si j'avais été dans une école de graphisme.» Cela lui permet aujourd'hui d'«avoir une autre approche.» Loin de regretter son choix, elle y voit même le moyen de réinvestir son bagage de compétences accumulés durant ses cinq années d'étude, «il y a un lien dans la méthode de construction et dans le processus de création».

Au-delà du caractère plastique c'est une position que l'école lui a transmise, «ça nous a donné un sens critique. Le fait de toucher à des univers variés nous donne différents points de vue, d'où la possibilité de se former une opinion et un esprit critique. Ça a formé notre caractère. Il est plus affirmé après une école d'architecture parce qu'on a pu expérimenté beaucoup d'univers auxquels on a pu se référer et être critique». Cela passe par la construction d'une personnalité forte, d'une identité affirmée, d'un sens critique aiguisé et d'une capacité à défendre ses idées.

Une vision du futur

Charlotte souhaite aujourd'hui poursuivre sa quête et proposer son dossier auprès des écoles de graphisme. Même si ses études lui ont apporté un bagage important, elle

considère être arrivée au terme de son entreprise autodidacte, «c'est juste deux ans d'étude donc ce n'est pas énorme. Et je pense que ce que je vais apprendre en deux ans d'étude c'est peut-être ce que j'aurais appris en dix ans d'autodidacte, je ne sais pas ... c'est mon espérance, je n'ai pas encore vérifié mais j'imagine cela comme ça». Les paris sont donc ouverts.

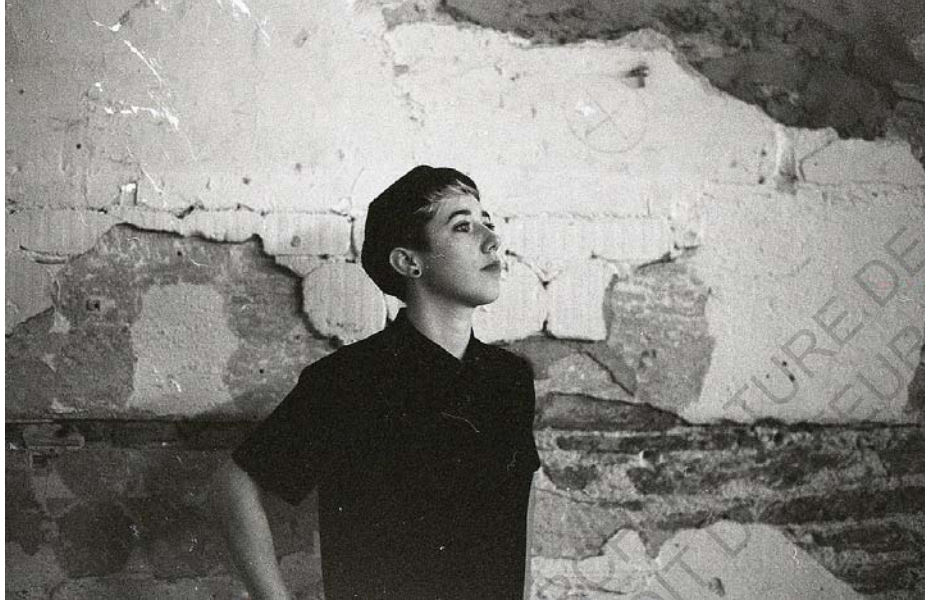
Si elle n'a pas peur de faire face au même décalage qu'en architecture entre l'enseignement et la pratique c'est qu'elle évoque une affaire d'échelle, «on peut plus facilement maîtriser et on peut faire des tests. C'est à dire qu'en architecture on peut faire des maquettes, mais ce ne sera jamais la véritable échelle. Alors qu'en graphisme on va avoir quelque chose de beaucoup plus palpable et maîtrisable». Une plus grande prise en main des éléments, «entre un livre et un immeuble ce n'est pas la même échelle».

De la même façon, c'est dans la manière d'exercer qu'une autonomie se concrétise. Lorsque je lui demande d'imaginer sa pratique future c'est au cœur du freelance qu'elle se projette. Seule, mais pas que. C'est entourée qu'elle souhaite exercer, «j'imagine quelque chose de transversal. Je trouve ça particulièrement intéressant de pouvoir mixer les commandes, ça permet une diversité dans le travail et le quotidien. Aussi, je pense que l'on apprend un peu de tout, dans tous les domaines. C'est à dire que le graphisme va apporter quelque chose à l'architecture, le design va apporter quelque chose au stylisme, ou je n'en sais rien, mais tout se mélange, et tout devient plus riche». Une envie

de pluridisciplinarité qui semble laisser des traces dans le besoin de recouper les professions.

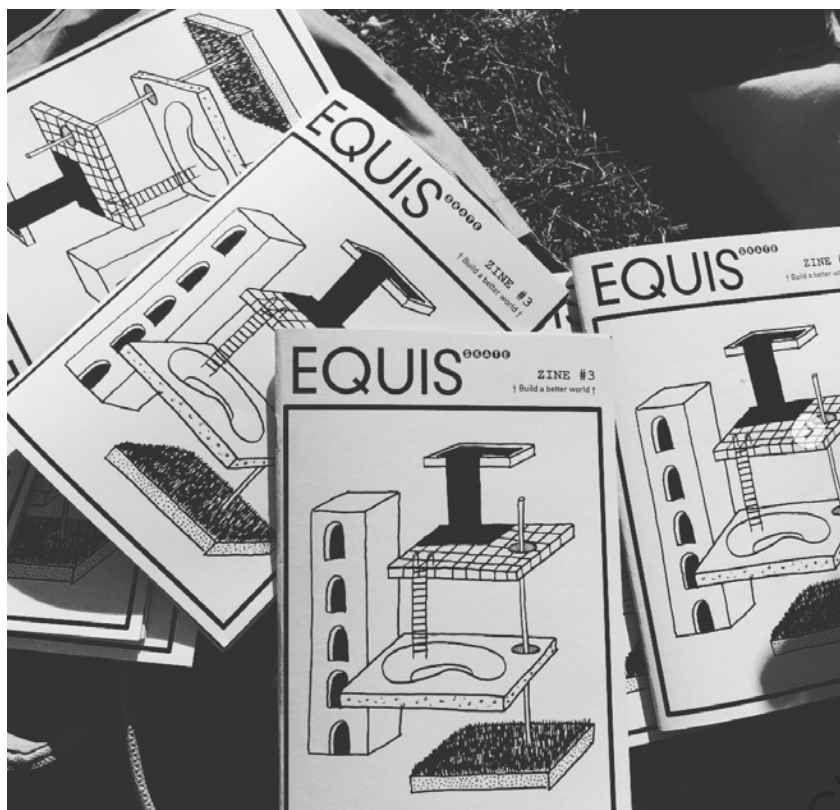
Ce petit quelque chose en plus

Pour Charlotte, elle est loin d'être un ovni au sein de la profession. Autour d'elle, ses amis semblent graviter dans cette même sphère de revalorisation, «ils font des pas-de-côté parce qu'on a vu autre chose je pense, qui aurait suscité plus d'intérêt.» Quand je la questionne sur la temporalité d'un tel engouement, elle ne voit pas les choses de manière intrinsèque à notre génération, «ça s'est déjà fait, on va pas dire que c'est nouveau et propre à notre génération mais (...) peut-être que notre génération se questionne le fait d'être simplement architecte». Un comportement directement lié, selon elle, à l'enseignement dispensé durant les études d'architecture, «je pense que les études nous font naturellement aller vers des univers variés et nous pousse vers cette envie d'autre chose que simplement l'architecture avec ses frontières, de l'architecture au sens classique, construire des maisons». C'est dans cette nouvelle génération d'architecte que Charlotte se retrouve. Un architecte au remaniement de ses compétences. Un architecte à la croisée de plusieurs disciplines. C'est un «généraliste parce que (...) à la fois c'est faire du graphisme, c'est faire du design si on fait des détails, de la scénographie en fonction du programme. Bref tout. C'est plus traiter de tout».



MARILOU BACH.

« Depuis que je suis toute petite, j'aime trop les artistes quoi, je pense que je voulais être une artiste ! »



Fanzine
Equis sortie
en plusieurs
exemplaires,
sur demande,
prix libre. On
y retrouve
les différents
profils
interrogés par
Marilou.

L'entretien s'est déroulé le 2 Mai 2019. Marilou à 28 ans. Anciennement diplômée d'un BTS peinture du bâtiment, elle s'est tournée depuis 2014 vers l'architecture à l'école de Nantes. Aujourd'hui, elle fait le choix de prendre de la distance par rapport à ses études pour vivre de sa passion pour le tatouage.

Une première approche du bâtiment

Depuis toute petite, Marilou fait des legos, construit des maquettes, aime dessiner. Un goût pour la conception qu'elle pense tenir de son père. Architecte de formation, il lui donne très jeune l'envie de faire de même. Seulement, les années du collège voient avec elles s'évanouir ce rêve infantile. Marilou ne sait pas dans quelle direction se diriger et ce n'est qu'au détour d'un stand de présentation lors d'un forum qu'elle a une révélation, «en faisant le tour de la peinture dans le bâtiment, on m'a montré un peu ce qu'ils faisaient (...). Et

ça m'a trop emballé ! Donc voilà, je suis arrivée à Morcenx dans les Landes». Un goût prononcé pour le travail manuel se manifeste à nouveau, «ce que j'aimais bien c'était le côté manuel». Elle enchaîne alors avec un BTS, continuité logique à sa formation. Mais là, c'est la douche froide, le savoir-faire manuel est complètement éclipsé au profit de la dimension administrative, «en arrivant dans ces études c'était ce qui me manquait, c'était la création. Là, il y avait zéro création, on suivait juste des commandes, on apprenait à bien gérer ses chantiers. Je ne voyais plus d'intérêt là-dedans». Ne s'y retrouvant pas, elle stoppe net.

Durant les deux années qui suivirent, le doute s'installe. Marilou ne souhaite pas se précipiter et préfère mettre l'accent sur les rencontres. Des confrontations qu'elle met à profit pour peser le pour et le contre. Des discussions fortuites qui lui permettent de construire son projet de demain, «j'ai rencontré quand même beaucoup de gens qui étaient aux beaux-arts, dans le graphisme, la vidéo, beaucoup d'artiste. Du coup ça m'a trop chauffée». Les choix se multiplient, les idées fusent, les voyages s'enchaînent. Deux années passent et Marilou souhaite retenter l'expérience, «j'avais trois choix dans ma tête. C'était soit les Beaux-arts, soit le graphisme ou soit l'architecture». Le graphisme trop onéreux, les Beaux-Arts trop farfelus selon sa mère, la conduit à resserrer l'étau. Ce sera l'architecture, «j'avais vu qu'en architecture on faisait plein de truc donc je me suis dit qu'il fallait tester».

Une arrivée en grande pompe

Marilou se complait totalement dans l'enseignement de l'école, «il y avait un mélange de beaucoup de choses et le côté manuel et le côté créatif sont les deux aspects qui m'ont vraiment plu». Préférant les matières de mise en œuvre et d'expérimentation aux cours magistraux, elle voit ses espérances comblées, «je n'avais pas trop d'idée de ce qu'était l'architecture en arrivant. Mais j'ai été agréablement surprise que ça mène à tant



de choses, on peut toucher à tout». Électron libre, elle apprécie aussi grandement les libertés dans le travail. Une désinvolture et une indépendance qui lui permettent de se construire en tant que personne, «*je trouvais qu'on nous laissait quand même assez de liberté dans les projets. Je pense que c'est un gros point fort qui m'a permise de davantage m'affirmer dans mes choix, dans ma personnalité*».

Le master opère cependant une opération de désenchantement, «*ça commençait à devenir un peu trop sérieux*». Marilou ressent à nouveau un sentiment de retour en arrière, «*comme quand je sortais de mon BTS*». Elle éprouve un besoin de

liberté. Elle a le sentiment de se retrouver cloisonnée, reléguée au second plan derrière les écrans. La désillusion est totale, «*au début je voyais plus ça comme un jeu, j'ai besoin de jouer. Du coup je trouvais ça trop sérieux, il y avait trop de normes. Tu ne peux pas faire tout ce que tu veux*».

Une prise de recul nécessaire

Elle s'envole un semestre pour Madrid. L'occasion pour Marilou de remettre ses idées en place, «*je pense que c'est à partir de mon Erasmus à Madrid que tout a commencé à cogiter dans ma tête*». Elle met son temps aux profits de ballades urbaines.

T-shirt dessiné par Marilou et imprimé auprès d'un collectif belge.

Féru de skate, elle prend un malin plaisir à arpenter les méandres de la ville, «j'observais la ville et il y avait des espaces et des formes qui me plaisaient vraiment. J'avais envie de les dessiner et même de les skater, même si je n'avais pas le niveau. Juste prendre des photos, en grand angle, en macro, il y a des espèces d'assemblages dans la ville que j'aime trop».

Une passion retrouvée qu'elle retranscrit noir sur blanc. Croquis et dessins s'enchaînent. Lui vient alors une idée, «je pense que c'est au travers de tous ces moments passés à Madrid que m'est venue l'idée du fanzine.»

Entre retranscription et fantasma, Marilou raconte la ville, «à partir de ces espaces que j'ai voulu mettre en avant ma vision, un peu de l'architecture urbaine, prendre des photos, les montrer, faire des dessins pour montrer ma vision de la ville». Une intime manière de voir les choses au coeur de laquelle dessins et photographies se réunissent au travers d'un projet éditorial.

C'est donc avec inspiration que Marilou rentre en France pour entreprendre un stage en architecture. Elle cible un collectif, «ils font plus de la micro architecture, ils travaillent avec de

nombreuses personnes différentes, des petites actions dans la rues, je trouve ça cool. C'est entre l'architecture et l'installation et même presque l'œuvre d'art parfois».

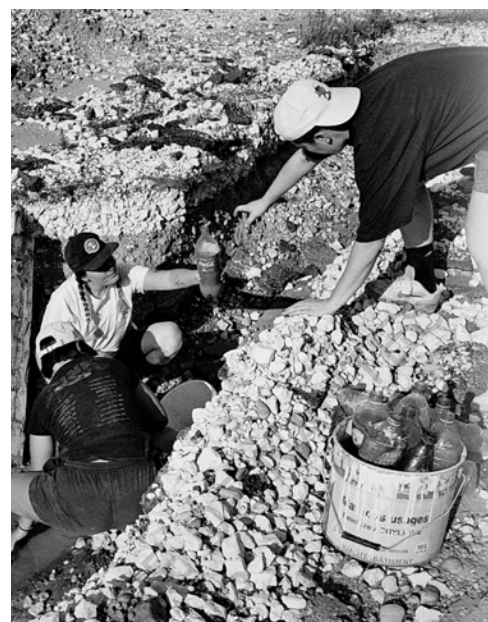
Cependant, elle n'y trouve pas son compte, «trop de routine. Tous les matins tu te lèves, (...) faire la même route tous les matins ça me saoulait un peu. Et me poser tous les matins à la même place ça ça me saoule, j'avais besoin de voir des choses nouvelles tous les jours». Le collectif Parenthèse s'avère être un stage éclairant. Sans pour autant la réconcilier avec le métier d'architecte, il a le mérite de concrétiser les choses.

Une arrivée inattendue

Rentrée à Nantes, les idées tournent en boucle mais se focalisent toujours sur une seule et unique chose : le tatouage, «c'était pendant les cours de droit que je faisais mes dessins. Parfois je les envoyais et on me disait : «tu devrais vraiment faire des tatouages». On me l'avait déjà dit plusieurs fois donc cette idée me trottait un peu dans la tête». Son retour sur les bancs de l'école ne sera que passage éclair. Elle décide de laisser l'architecture derrière elle et de tenter l'expérience, «il y a zéro stratégie par

Croquis tiré du fanzine pour servir comme proposition de tatouage.





contre. C'est des trucs qui viennent. Je ne ferme pas la porte. Mais pour l'instant j'ai envie de bouger».

Marilou ressent plus que jamais un besoin de liberté. Épique réunion du dessin et de rencontres, le tatouage allie les passions profondes, «*je peux dessiner ce que je veux, au final les gens ils prennent ou ils ne prennent pas et ça me permet de bouger partout, de rencontrer du monde*». Elle se sent maîtresse du processus. Un processus qu'elle ne souhaite pas figé, «*rencontrer ces gens là, ça ouvre d'autres portes sur d'autres projets qui ne sont pas forcément que du tatouage mais des collages, ou j'en sais rien, de toute façon je commence juste ma vadrouille mais j'aime trop ça*».

Un refus d'identification

Le tatouage comme porte de sortie, une porte qui s'ouvre sur de nouvelles perspectives. Marilou imagine les combinaisons infinies, «*il n'y a pas*

une chose, il y a plein de choses. C'est en ébullition là-haut. Tout le temps, en permanence. Mais je ne sais pas ce que je ferai plus tard. Je n'ai pas envie que l'on me colle l'étiquette de tatoueuse. J'ai envie de faire plein de truc, pas que du tatouage.

C'est pour ça aussi que je me suis dirigé vers le tatouage : pour rencontrer plein de gens et avoir des projets différents.»

Si bien que l'architecture n'a de cesse de surgir ça et là. Echo d'une ancienne pratique. L'architecture et les rencontres, «*c'est un peu deux choses différentes que je voulais réunir en une édition et voilà ça marche pas trop mal*». Elle ne regrette pas son choix, l'enseignement lui ayant transmis un bon nombre d'atouts, «*à travailler en groupe, à penser autrement et ça m'a formé. (...) j'ai aujourd'hui une autre vision des choses je pense*».

Une vision du futur

Pour le moment, Marilou interroge une

poursuite de sa pratique à Paris. Un salon regroupant plusieurs tatoueurs, «*on va voir comment ça marche le tatouage d'ici là mais ce serait pour ouvrir en Janvier*». Mais bien que le tatouage semble s'installer durablement, elle «*espère qu'il y aura plein d'expériences différentes, aussi des constructions. Mes priorités c'est de tester un maximum de choses possibles. (...) j'ai envie d'expérimenter*». Le cap est donc mis sur l'expérimentation. En soif de savoir, Marilou illustre ce praticien n'ayant jamais assez à faire de ses mains. Ce besoin démesuré de tenter, de questionner, de pratiquer. Autant d'expériences qui en font une «*spécialiste en rien. On va plutôt dire généraliste parce que je ne me considère pas du tout spécialiste. Je vais sûrement faire plein de chose différentes dans ma vie mais je ne serais spécialiste en rien du tout*».

Marilou en pleine séance de tatouage.



Pratique transversale : pas-de-côté ou continuité de l'architecture ?

“ J'ai toujours envie de faire plein de trucs et j'ai envie du coup de trouver du temps et d'être indépendante ça me permet de faire un peu ce que je veux, quand je veux. ”

ALEXANDRA HINGANT.

« Une échelle super humaine. C'était vraiment le client, c'est à l'échelle de l'homme, à hauteur d'œil, c'est des choses qu'on peut toucher. »

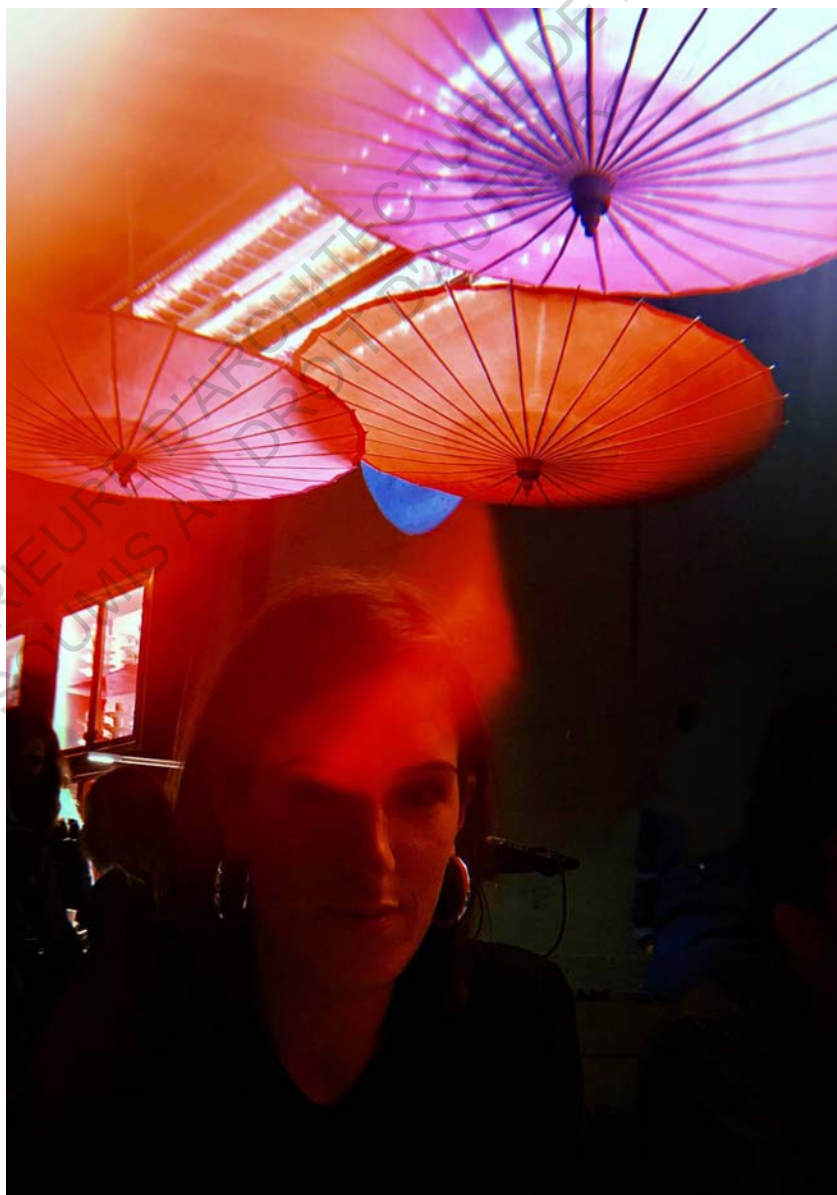
Alexandra lors de son voyage à Tokyo avec BureauBétak

L'entretien s'est déroulé le 1er Mai 2019. Alexandra à 25 ans et un parcours jalonné d'expériences professionnelles. Diplômée en architecture à l'école de Nantes depuis janvier dernier, elle exerce aujourd'hui à Paris au sein des bureaux Philippe Starck.

Une intuition très forte

Alexandra possède une définition très personnelle de son penchant à devenir architecte, «c'est à la fois des intérêts pour le dessin, pour la création, c'est un intérêt pour quand on lit une revue, pour une photo en particulier, l'illustration d'un meuble, une couleur, une matière, c'est une visite qui génère un intérêt pour une façade». Des appétences multiples qui lui permettent, arrivé le jour J, de choisir une orientation intuitive, «je dirai juste que c'est super intuitif».

L'architecture, une réponse parmi tant d'autres. Ce choix illustre en effet un caractère raisonné et contraint, «j'avais plein de rêves, mais qui, avec la réalité nous interrogent, du fait que nos parents nous disent il faut choisir un bon métier, telle branche c'est bouchée ... En gros, j'ai pris mes intuitions à moi, mes envies à moi, mes rêves à moi et les connaissances d'une réalité». Un savant compromis qui lui fait cependant reléguer au second plan le caractère purement créatif, «encore aujourd'hui j'aurais adoré faire des vêtements, faire des bijoux, j'avais besoin de ça depuis toute petite ... Je faisais de la peinture, j'avais besoin de faire. Simplement



Pratique transversale : pas-de-côté ou continuité de l'architecture ?

A gauche, Alexandra lors d'un défilé de mode Dior à la Fashion Week

A droite, un projet de design-mode lorsqu'elle était encore à l'école d'architecture de Nantes



Pratique transversale : pas-de-côté ou continuité de l'architecture ?

(...) je me disais assez tôt que faire des bijoux ou faire des vêtements c'est pas un vrai métier, c'est pas un truc sûr. Donc je ne me l'autorisais pas du tout. Les études d'architecture et leur image bien polie. Une allégorie bien collante.

Un dur retour de médaille

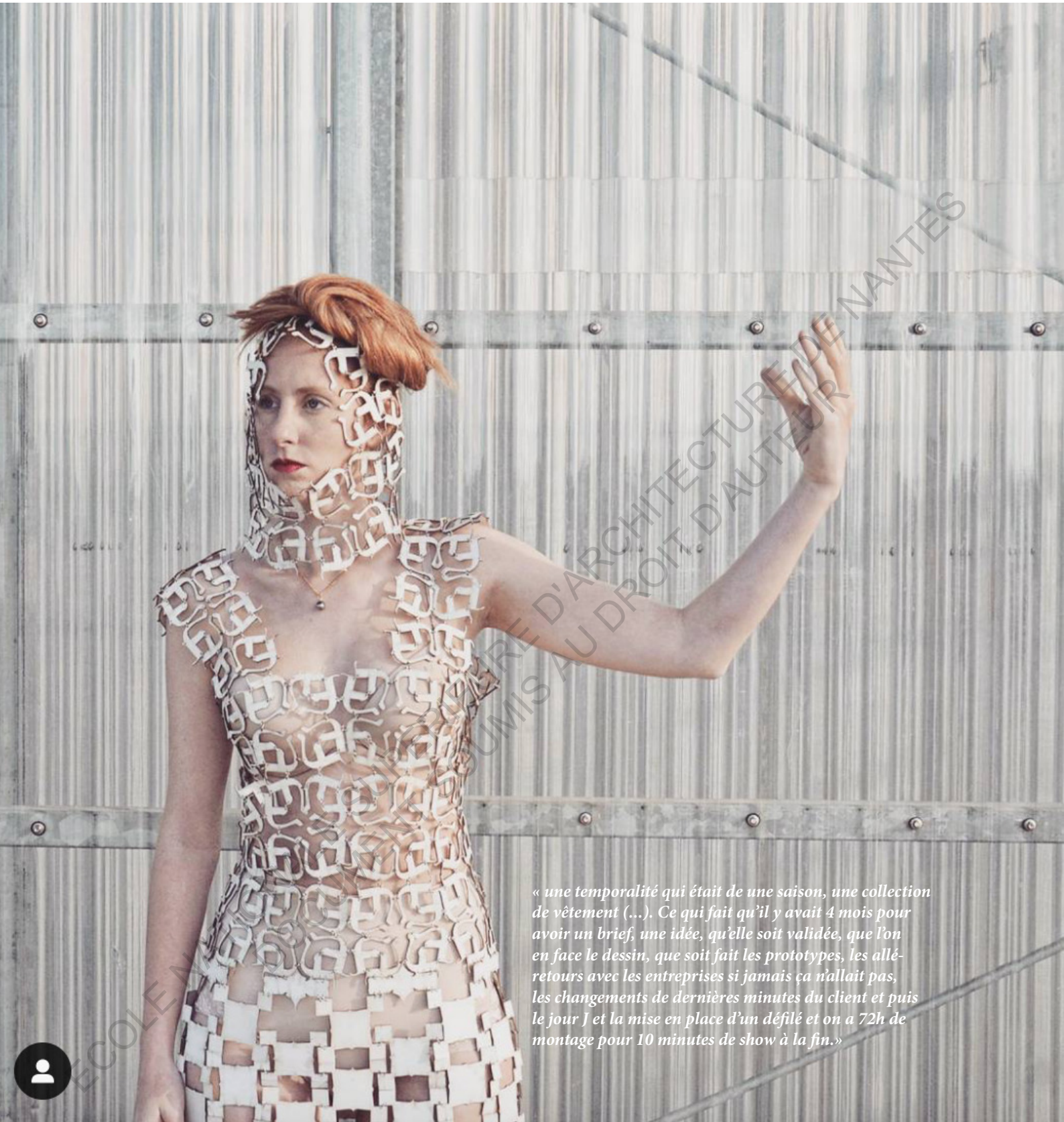
Déception prévisible. Ennui prémonitoire. Alexandra ne se retrouve pas dans cette pratique de l'architecture, *«ce qui m'a frustré au début, c'est que le «faire» n'était pas comme on peut l'imaginer avant de rentrer dans les études. En tous cas dans le sens faire avec ses mains, fabriquer à une échelle qui est la notre. (...) une production plus intellectuelle que manuelle.»* Dès le début de la licence, les questionnements n'ont de cesse de bousculer Alexandra. C'est un temps de

déconstruction. Les raisons s'enchaînent. Une échelle dans laquelle elle ne se retrouve pas *«des trop grandes échelles où je ne voyais plus où était mon rôle».* Une position qui ne lui ressemble pas, *«il y avait un peu un complexe de dieu, de dire que nous on est capable de dessiner des bouts de villes, c'est absurde».* Un discours qu'elle ne soutient pas, *«ce côté moralisateur, bien pensant. (...) un peu qui donne la leçon à comment on doit penser, comment on doit utiliser ce qu'ils dessinent, comment on doit faire».* Un impression de ne pas être à sa place se matérialise peu à peu, *«tout ça, ça me dérangeait énormément. Je trouvais ça souvent très hypocrite d'ailleurs, beaucoup de comportements hypocrites qui m'ont beaucoup beaucoup gêné».* Cependant, force d'initiative, elle refuse

la frustration et redouble de propositions pour réorienter sa pratique. *«c'est ça qui fait que ensuite j'ai donné un peu une autre tournure à ma carrière, parce que j'ai besoin de ça».*

Une construction incontournable

Alexandra se retrouve dans un long et progressif processus de re construction. Découverte brutale du non-alignement de ses espoirs avec la réalité, *«il y a le temps de l'interrogation et il y a le temps du constat. Le temps de mettre des mots sur tout ça et le temps de formuler une proposition, de l'assumer aussi ».* Trois années donc, où Alexandra apprend à construire son opinion et à connaître ses envies. Elle esquisse une réponse par la recherche d'un stage qui aiguiserait ses idées, *«qui me confortait dans la nouvelle*



« une temporalité qui était de une saison, une collection de vêtement (...). Ce qui fait qu'il y avait 4 mois pour avoir un brief, une idée, qu'elle soit validée, que l'on en face le dessin, que soit fait les prototypes, les allé-retours avec les entreprises si jamais ça n'allait pas, les changements de dernières minutes du client et puis le jour J et la mise en place d'un défilé et on a 72h de montage pour 10 minutes de show à la fin. »



conception». Un véritable besoin de réponses se concrétise. Elle fait face à un Erasmus dont elle ne veut pas, *«je me posais beaucoup de questions et je me disais qu'il n'était pas question non plus de partir dans une autre ville juste pour partir. Et c'est là que je me suis demandée, attends Alex qu'est-ce que t'as vraiment envie ?»*. Le job plutôt que la ville. Être emmenée ailleurs. Un souhait qu'elle va minutieusement mettre en place.

Une illustre maison

Qu'est-ce que le luxe en architecture ? C'est la question qu'elle décide de se poser. Après avoir essayé bon nombre de réflexions stéréotypées, elle en fait le sujet de son mémoire, «dés que je formulais un goût pour la qualité de mon matériau, la qualité d'une finition, un bâtiment particulier (...), j'avais toujours cet espèce de petit doigt autour de moi, (...), de gens qui disaient, «ah mais toi ce que tu aimes c'est le luxe», mais c'était très très péjoratif». Afin d'étayer son argumentaire, elle décroche un stage chez Louis Vuitton et se dirige naturellement vers l'univers de la mode. Un monde où elle se retrouve plongée au cœur de son questionnement, «au pôle architecture, pour quand même rester dans ce que je faisais. Mais je voulais aller dans le secteur de la mode et je trouvais que c'était une bonne opportunité.»

Dessin des façades de boutiques, choix des matériaux intérieurs, design intérieur, développement de mobilier. Autant de tâches nouvelles auxquelles Alexandra se trouve confrontée. Un développement qu'elle apprécie d'exercer en partenariat avec les autres pôles internes. Un brassage où les professions diverses s'interconnectent.

Elle se découvre une capacité d'adaptation pour des missions pour lesquelles elle avait le sentiment de répondre pour la première fois, *«je suis arrivée là en ayant jamais fait ce que je faisais»*. Seulement, elle se rencontre rapidement de l'impact de l'enseignement sur son habileté, *«toute la formation que l'on reçoit en école d'architecture nous prépare clairement à être prêt à une échelle plus petite. C'est à dire que dans la façon de réfléchir c'est un peu la même chose. Le principe créatif, la façon de dessiner, c'est juste d'autres cadres, qui sont des échelles plus petites, qui sont des usages différents. Mais (...) toute la démarche de réflexion, de création, tout le processus, pour moi c'est un peu la même chose»*.

Une créativité lancinante

Alexandra ressent cependant toujours le poids de la distance qui la sépare encore de ce processus créatif, *«c'est pas très créatif puisque que c'est une architecture*

A droite, un projet de design morpho lorsqu'elle était encore à l'école d'architecture de Nantes



commerciale». Une expérience qui affine les directions à prendre mais qui n'a de cesse de remuer ses interrogations, «ça poursuivait d'affiner mes envies. À la fin de ce stage j'étais hyper contente de l'avoir fait, mais c'était pas ça que je voulais non plus. On s'approchait un peu de l'échelle qui m'intéressait. C'est à dire que là on était vraiment à une échelle super humaine, c'était vraiment le client, c'est à l'échelle de l'homme, à hauteur d'œil, c'était des choses qu'on pouvait toucher ... mais par contre c'était pas du tout assez créatif pour moi.» La machine est lancée, elle se refuse à rentrer à Nantes. Alexandra souhaite aller plus loin dans la compréhension de ce qu'elle a envie de faire. Avec l'intime conviction d'être en bonne voie pour trouver des réponses, elle n'hésite pas à aller voir ailleurs, «voir encore une autre échelle, encore une autre dynamique dans un autre cadre et qui se rapprochait encore un peu plus de la mode».

Un profil atypique

L'image qu'elle renvoie. Le portrait qui se dessine. Alexandra se retrouve face à l'appréciation de son parcours sur le marché du travail, «mon profil était un peu atypique. C'est à dire que la nana qui a fait une école d'architecture, qui ensuite fait un stage chez Vuitton, qui est quand même pas très créatif et dans le milieu c'est connu». Déterminée et entreprenante, c'est avec beaucoup d'envie que Alexandra démarche l'univers de la scénographie mode et événementiel. Elle prend BureauBétac pour cible. Son acharnement finit par payer : elle décroche sa place, «je pense aussi qu'être architecte (...) c'est un véritable avantage car on a une réflexion qui est solide (...) si tu transpose, je ne sais pas, par exemple au design de bijoux ... je reviens là-dessus parce que moi ça me parle ... toute la démarche, la façon de réfléchir, à la fin elle est la même. C'est à dire que c'est des résistances de matériaux, c'est du détail, c'est une poésie». Car pour Alexandra, son exercice se fait dans la continuité de l'enseignement dispensé à l'école, «j'ai appris une manière de travailler (...) je la garde pour moi et je la transpose à autre



chose et ça fonctionne très très bien».

Un carton plein

La pratique ne lui fait pas défaut, «là j'ai totalement su que c'était à cette échelle là que je voulais exercer et plus ou moins de cette façon là dans le sens où là c'était super super super créatif». L'engouement est total. Alexandra retrouve dans cet univers glamour la place qu'elle recherchait. Une échelle perceptible, une créativité débordante, une passion fantastique auquel s'ajoute un véritable dialogue entre professions, «c'est hyper riche en rencontre. Tous les corps de métier, on est formé à tout, il faut être super adaptable». Seulement, ce paysage qui semble parfait masque un point noir, «c'est une profession qui ne va pas au bout des choses. Parce que il n'y a pas le temps, j'étais un peu frustrée». L'expérience est incroyable mais l'aspect pérenne de la construction manque à Alexandra, «je voulais quand même revenir un peu à l'architecture ou en tout cas à de l'architecture d'intérieur, un truc un peu pérenne».

C'est avec cette expérience qu'elle rentre à Nantes pour terminer la dernière année avant l'obtention de son diplôme d'architecte. Un an est passé et malgré une proposition de reprise de BureauBétac, c'est une nouvelle corde qu'elle souhaite ajouter à son arc. De retour à Paris, elle passe un entretien chez Philippe Starck, «je ne fais que des meubles mais c'est une autre expérience, qui est aussi géniale. Et là j'apprends beaucoup beaucoup en terme de détail constructif, à l'échelle du design en tout cas».

Un rapprochement du faire

Une pratique en adéquation avec ce qu'elle désire aujourd'hui. Une activité encore éloignée de la dimension faire avec ses mains. Seulement pour le moment elle ne l'envisage pas dans l'ordre des choses malgré une passion persistante, «je sais qu'il va falloir que je trouve dans les mois qui viennent quelque chose à moi en dehors de mon travail dans lequel déjà la place du faire est quand même assez importante, parce que là c'est pas moi qui fait». Mise de côté et pourtant essentielle, cette passion

à du mal à trouver sa place. Dur paradoxe qu'Alexandra essaye de régler, «*de l'ordre de la couture ou du bijoux ou de quelque chose mais je sais qu'il me faut quelque chose à moi à faire à côté pour que je me sente complètement autonome. Et puis je trouve qu'en plus ça nourrit totalement la façon dont je travaille*». Alexandra n'est donc pas inquiète. Du haut de ses 25 ans, elle poursuit son expertise et son expérience et tente d'asseoir une stabilité économique. Elle prend le temps d'installer les choses, «*dans le contexte qui est le mien je ne me vois pas demain essayé de vivre de mon rêve à faire des bijoux. Je sais que ce n'est pas raisonné encore*».

Une croyance sans faille

Aujourd'hui, Alexandra croit plus que jamais en sa formation, «*une fois que tu as les deux pieds dans les boîtes, tu te rends compte à ce moment là que*

n'importe qui d'un peu compétent avec un joli book qui postulerait, ils le prendraient. Sauf qu'on ne s'autorise pas à le faire». Elle reste persuadée que l'architecte dispose de bien d'autres places que celles communément proposées. Le sentiment de repartir de zéro à chaque nouvelle expérience s'est toujours très vite effacé. Pour Alexandra, savoir entendre que les études d'architecture nous apprennent à nous comporter de façon rationnelle et efficace face à un projet, pour elle, c'est déjà beaucoup, «*ce qu'ils adorent dans les boîtes c'est que dès lors qu'il y a de la construction ils sont hyper rassurés d'avoir des architectes, même si c'est juste dans leur tête, ça les rassure énormément donc il faut en jouer. En général ça plaît beaucoup, moi ça a toujours beaucoup plus*».

LUCIEN GURBERT.

« Dépasser les normes et les manières standards de faire c'est une direction qui me plaît. »

L'entretien s'est déroulé le 23 mai. Lucien à 25 ans et il est diplômé depuis 2017. Après deux années en tant qu'architecte, il décide aujourd'hui d'imaginer sa pratique autour du dessin. Depuis longtemps passionné d'illustration, c'est avec beaucoup d'envie qu'il déploie un univers bien à lui.

Une passion précoce

Petit déjà, Lucien ne quitte pas ses crayons. Dessiner est un quotidien dont il ne se lasse pas. Fêru de lecture aussi, il dévore les livres de sa bibliothèque. Des univers multiples qu'il décrira par la suite comme autant de sources d'inspiration. Ce n'est que plus tard que les jeux vidéo viennent agrémenter son univers, «*les jeux vidéo, sans être le centre de ce que je fais en dessin, c'est un peu par là que j'ai commencé au début. C'est né d'un plaisir.*». Des expériences sensibles qui deviennent peu à peu les pierres angulaires de son imaginaire. C'est ainsi que très tôt, se matérialise un rêve, «*mon rêve de gosse c'est d'être auteur de bandes-dessinées. Depuis toujours. Depuis que j'ai commencé*



à lire, c'est quelque chose de beaucoup plus ancien». Plus ancien encore, que le souhait de devenir architecte.

Un enseignement à la source

Pour un temps, le rêve de devenir auteur reste au placard et pour une raison encore sombre, Lucien fait le choix d'entrer en école d'architecture. Car malgré un goût certain pour l'art premier, ce fameux métier ne lui évoque pas grand chose, «*je ne me suis jamais dit, comme certains de mes amis, que le métier d'architecte c'était ce que je rêvais de faire.*». Et très vite, il ne s'y projette pas vraiment, «*je me doutais que le métier ça n'allait pas être trop mon truc.*». Si le métier ne le fascine pas, c'est dans l'enseignement de l'école que Lucien prend son pied, «*tous les cours j'adorais, mais cette espèce de porte de sortie pour le métier d'architecte m'a toujours fait penser que ce n'était pas pour moi. Mais, du fait des cours, j'ai quand même continué.*». Il profite de la pluridisciplinarité de l'école pour se nourrir de différentes pratiques. C'est au détour d'une rencontre avec Eric Chauvier, un écrivain anthropologue qui

«Triptyque du Repos» (fragments) : Images conçues dans la continuité d'un travail de recherche sur l'aménagement défensif et sécuritaire de l'espace urbain à l'ENSA Nantes, encres sur papier, 2018

l'encadre durant son master que Lucien prend conscience de ses penchants, «ça a été la révélation. C'est lui qui m'a donné envie d'écrire, je ne suis pas écrivain mais c'est lui qui m'a donné le goût de l'écriture. C'est génial de rencontrer quelqu'un qui te fait découvrir de nouveaux moyens d'expression et qui t'ouvre à d'autres choses». Un appétit qui ne cesse de grandir face à une projection de plus en plus difficile au travers du métier d'architecte.

Une vision du métier

Au fil des années d'étude et des expériences professionnelles, Lucien se forge un avis tranché de la pratique, «j'ai travaillé dans deux agences, trois si tu comptes le stage, et je me rends compte que c'est quand même beaucoup de rapports de force». Un rapport dans lequel il ne se retrouve pas et au sein duquel il se projette encore moins, «au niveau de ma personnalité, j'ai senti une sorte d'incompatibilité. C'est un ensemble». Plus encore, il fait face à une profession qui ne va pas au bout de ses idées, trop souvent touchée par une forme de normalisation globale. Des déceptions qui lui laissent un goût amer, persuadé d'un horizon meilleur pour l'architecture, «il y a peu de plaisir, peu de générosité. Et en lisant des bandes dessinées je retrouve cette générosité. Il y a vraiment le soin du détail, il y a le travail qui est mené pour exprimer une idée et en architecture je trouve que la générosité elle n'est pas là». Une explication concrète qui, pour Lucien, justifie un projection de plus en plus nécessaire au cœur d'imaginaires dessinés.

Un besoin d'être sûr

Sa licence en poche, Lucien se retrouve à la croisée des chemins. Son avenir se partage entre un master d'architecture et des études en design graphique, «je savais que ça croisait de nombreuses disciplines. Je m'intéressais pas mal à l'époque à la typographie et à l'édition. L'idée avait commencé à germer, de faire de l'édition, des bouquins. Un lien avec la bande dessinée que j'avais au début». C'est au moment où ses amis s'envolent

pour des destinations erasmus qu'il fait le choix de se lancer pour une année en école de design graphique, «j'ai fait une césure, enfin je te dis une césure mais à l'époque je ne savais même pas si j'allais revenir en architecture». Cette envie de voir ailleurs trouve sa concrétisation dans cette expérience. Il se retrouve plongé dans un univers qui n'a pas cessé de le traverser par bien des égards, «j'y ai appris plein de techniques graphiques différentes, rien à voir avec l'architecture. J'y ai étudié l'histoire de la photographie, du graphisme, le volume, le dessin, la peinture, la couleur». Sa soif d'apprentissage est assouvie mais il y découvre aussi un milieu très individualiste. Une atmosphère tournée sur elle-même qui le conduit à remettre les pieds à l'école d'architecture de Nantes une

À gauche, quatrième de couverture du magazine de bandes dessinées BENTO, Nantes. Encres sur papier, 2017

À droite, illustration pour le magazine d'architecture PLI, Paris : «Les musées imaginaires», écrit par Lucie Palombi, 2018



année plus tard.

Un facette de l'architecte inattendue

De retour à l'école, Lucien se pose de nombreuses questions et relativise sa pratique de l'architecture à l'école, *«j'avais quand même beaucoup aimé tous ces travaux en groupe, je trouvais ça hyper enrichissant. On réfléchissait ensemble, notamment sur les projets d'urbanisme»*. Une branche de la pratique qu'il a jusqu'alors mis de côté, et qui, pour son plus grand plaisir, lui permet une grande liberté de pensée et de représentation, *«j'ai beaucoup aimé le côté où tu développes ta propre méthode. On allait à la rencontre des habitants, puis chaque groupe construisait sa propre méthode pour aller vers son projet d'urbanisme»*. C'est un terrain, des entretiens, des habitants. C'est connaître un territoire, comprendre ses besoins. C'est une posture qui répond à des usages. Pour Lucien, il y voit un terreau d'une grande richesse au travers duquel il lui est maintenant possible d'apporter son coup de crayon, *«le côté architecte anthropologue, j'ai adoré»*. En parallèle, il revient à Nantes avec un nouveau carnet d'adresses qui lui permet d'accéder au milieu associatif de l'édition.

Un premier pas qui lui plaît beaucoup, *«il y avait des livres individuels mais aussi des livres collectifs avec nombreuses histoires compilées en un seul bouquin. Ça m'a beaucoup plu et c'est une activité que j'ai maintenu en parallèle de mes études d'architecture jusqu'à la fin de mon diplôme»*. Ce sont des histoires qu'il se raconte, nourries des multiples rencontres de l'architecte anthropologue.

Une difficulté d'installation

Lucien décroche son diplôme en 2017, toujours partagé entre deux univers qu'il a du mal à connecter, *«je trouve qu'il n'y a pas d'espace de liberté, clairement. Pour te dire, j'ai été 6 mois chez un architecte en chef des monuments historiques. Je n'ai pas pu dessiner à la main, tout était fait sur autocad»*. Un travail manuel pourtant indispensable pour Lucien et que l'architecture d'agence ne semble plus vouloir conserver dans ses pratiques. Il imagine alors un système d'alternance, *«je vais bosser en archi pour mettre de l'argent de côté et pouvoir dessiner l'autre moitié de l'année»*. Mais le constat est sans appel. Cet entre-deux ne fonctionne pas, l'illustration est une pratique qu'il lui est nécessaire de nourrir en continu. Il décide de se

poser les bonnes questions et de mettre en place certains cadres, *«j'ai fondé mon statut d'artiste auteur en décembre, et mon envie profonde maintenant c'est de ne faire que ça. J'ai envie d'être auteur, de faire mes propres bouquins, de pratiquer le dessin»*. Un choix empreint d'espoir et qui n'est pas non plus dénué d'appréhension concernant l'avenir. Lucien a bien conscience de l'instabilité du métier quand il me raconte le parcours des illustrateurs de son association, *«ils aimeraient être en autarcie mais n'y arrivent pas et du coup ils enchaînent les petits boulots à côté. Au final c'est un peu triste»*. Un aspect précaire auquel s'ajoute une difficulté de reconnaissance, *«pendant 10 ans, Antoine Corbineau a fait des dessins qui ne l'intéressaient pas du tout et une fois qu'il a commencé à faire ces fameuses cartes de villes il a commencé à prendre la côte, il a fait des unes pour Libération, Le Monde et là il part en flèche. Cela marche énormément au travers de la renommée»*. Des prises de conscience qui n'empêchent pas Lucien de tenter le coup. Chaque parcours est différent.

Un besoin d'authenticité

Une décision indispensable face à un besoin certain d'intégrer le dessin à sa pratique, *«l'idée du dessin à la main c'est quelque chose que je n'ai jamais quitté. Même pendant mes études. C'est d'ailleurs ce qui m'a permis de tenir le stress à l'école. (...) Si je ne dessine pas, je ne me sens pas bien, c'est quelque chose que je fais tout le temps. Je ne sais pas exactement ce que c'est pour moi mais c'est hyper important»*. Bien loin des écrans, Lucien n'imagine plus créer sans ses mains, *«c'est ça que j'aime dans le dessin, c'est que tu passes ta vie à peaufiner une technique. Tu te dis qu'à la fin de ta vie tu la maîtriseras parfaitement. Tu seras un maître en la matière»*. C'est devenir un spécialiste et retrouver la liberté et le contrôle d'une pratique.

Un bagage irremplaçable

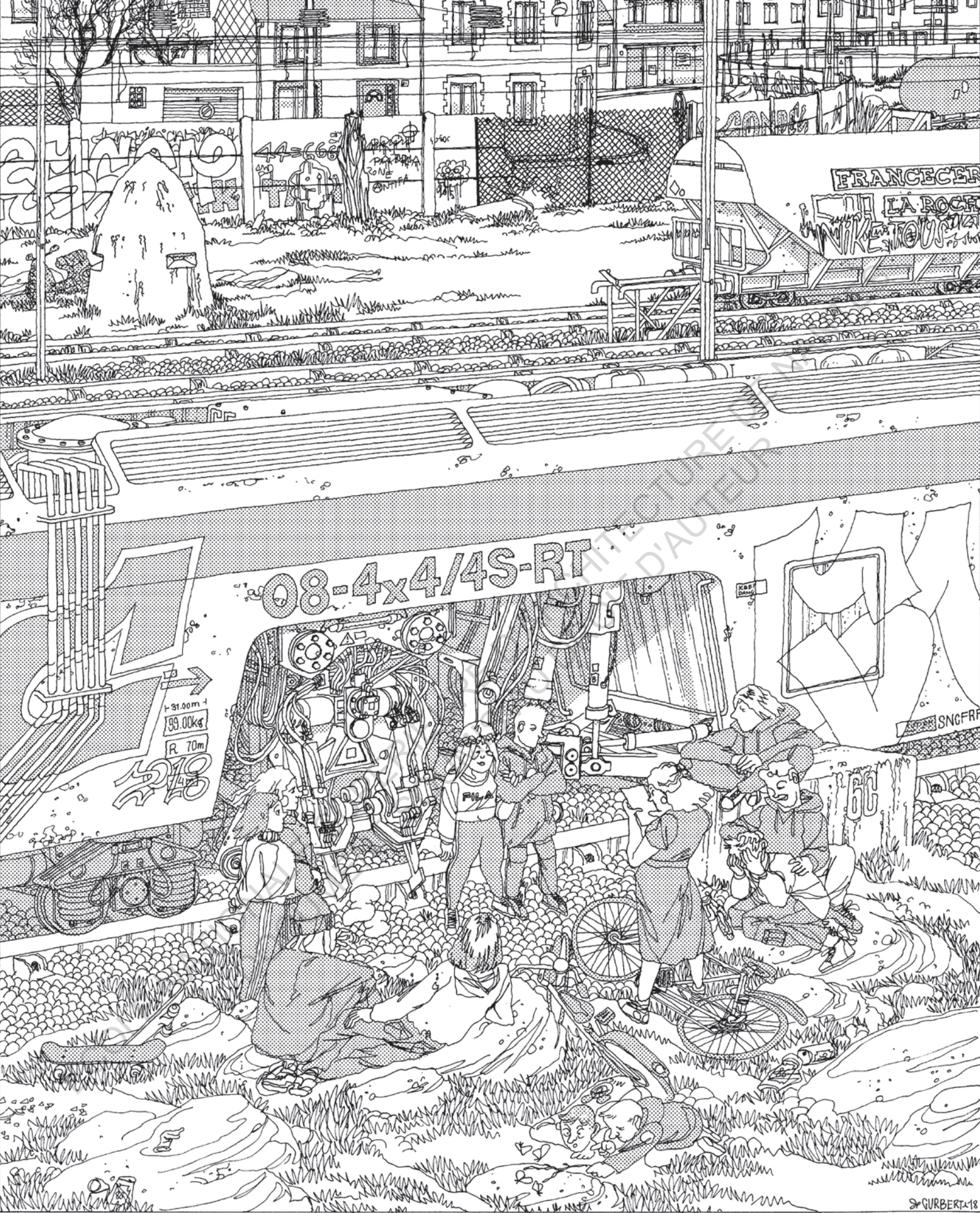
Bien que s'écartant peu à peu de l'architecture, Lucien n'en renie cependant pas l'enseignement. C'est avec





beaucoup d'engouement qu'il raconte les nombreuses compétences qu'il lui a apporté. C'est la communication qu'il met tout d'abord en avant, «*le fait de communiquer ses idées, ça c'est l'élément le plus fort. Le fait d'être capable de clairement dire ce que tu fais. Cela paraît simple dit comme ça mais quand tu vois des personnes galérer, aussi bête que de savoir exprimer ce que tu as en toi, avec des mots, c'est finalement une qualité super importante, que j'estime primordial dans mon travail*». Un pouvoir d'expression et de synthèse, donc, qui pour lui représente la clé de la réussite d'un projet, auquel il croise l'ouverture d'esprit, «*on s'intéressait à plein d'autres domaines, la mode, la cuisine. Et je me reconnaissais beaucoup là-dedans*». Une pluridisciplinarité qui le nourri beaucoup et qu'il pense en continuité de sa pratique du dessin, «*je ne regrette pas du tout d'avoir fait ça. D'ailleurs, je préfère avoir fait ça plutôt que d'avoir fait une école de bande dessinée*». Pour Lucien, l'architecture connecte les univers et permet d'éviter un certain conditionnement à une bonne manière de faire, «*ce que j'aime c'est les auteurs qui viennent d'un milieu complètement différent de l'art. Ils ont leur propre histoire à raconter*». C'est d'ailleurs un automatisme qu'il imagine bénéfique aussi dans l'autre sens, «*cette idée d'aller voir vers autre chose, dans ta pratique de l'architecture ce sera toujours bénéfique. Plus tu t'intéresses à d'autres univers, plus ta production architecturale sera intéressante*». Des apprentissages qui élèvent les pratiques sans distinction de genre.

«Triptyque du Repos» (fragments) : Images conçues dans la continuité d'un travail de recherche sur l'aménagement défensif et sécuritaire de l'espace urbain à l'ENSA Nantes, encres sur papier, 2018



08-4x4/4S-RT

→ 91.00m
99.00kg
R. 70m
RAB

FRANCECER
LA ROCHE
NIKE TOUS

SNGFR

GURBERT 18



Portrait vivant

Retour d'expérience de quatre architectes
aux pratiques transversales.

Pourquoi ont-ils changé de direction ?

L'état se ressert autour de nos quatre architectes-créateurs. Qui sont-ils réellement ? Résultat d'un hasard aléatoire ou aboutissement d'une logique imparable ? Y a-t-il seulement une réponse ? C'est au travers d'une analyse croisée que je vais tenter d'éclaircir mes idées.

Marilou, Lucien, Alexandra, Charlotte. Quatre histoires différentes et pourtant traversées d'étranges similitudes. Ce sont d'ailleurs sur ces dernières que je souhaite me pencher. Des ressemblances pour le moins troublantes qui me permettent de tirer le fils rouge de mon développement.

Pour commencer, pointons du doigt la bête noire. Celui qui semble être le nerf de la guerre : l'architecte et son métier. Les quatre interview résonnent en cœur et décrivent à leur manière une incompréhension du travail de l'architecte. Pour Charlotte, des tâches *longues et répétitives* relèguent la création au second plan. Pour Lucien, c'est un rapport de force exagéré, qui *ne vas pas au bout de ses idées* et qui manque de générosité. Pour Alexandra, l'échelle n'est pas la bonne, la position est moralisatrice et le discours tout à fait *hypocrite*. Enfin, pour Marilou, c'est un travail pour l'essentiel numérique qui ne permet qu'une liberté très contrainte.

La désillusion est un mal qui touche chacun de nos apprentis architectes. Car se sont des idées pleines la tête qu'ils sont entrés en école d'architecture. Ce sont des conceptions d'étude bien dessinées, *«un mélange de beaucoup de choses»*, *«le côté manuel et le côté créatif»*, *«quelque chose dans la création»*, la plus part du temps tourné vers l'aspect créatif. Une déconstruction progressive qui s'amorce chez presque chacun de nos apprentis une fois le poteau rose découvert.

Pourtant, étrangeté manifeste, aucun n'évoque un tant soit peu le regret face au choix de ces études. Pourquoi

donc continuer une formation qui ne correspond pas au métier que l'on souhaite exercer ? Les réponses sont claires : *«du fait des cours, j'ai quand même continué»*, *«j'ai appris à connaître mes envies»*, *«j'ai toujours pris des options où il y avait des parties plus créatives»*. Souvent perdu, par moment saisi d'illumination, les parcours d'école sont semés d'interrogation. Mais l'école constitue alors un véritable champ d'expérimentation. Un mémoire devient un projet d'édition, un voyage devient le prétexte pour écrire, une simple présentation devient le déploiement d'un univers qui permet à chaque étudiant de découvrir ses affinités. L'étrange sentiment que les études poussent d'elles-mêmes les étudiants vers des sorties singulières. En effet, un point ressort, celui d'une forte ouverture d'esprit : *«on s'intéressait à plein d'autres domaines»*, *«à travailler en groupe, à penser autrement»*, *«ça permet d'avoir plein de visions différentes»*. Ne pas être comme les autres et développer une appréhension de l'inconnu. L'enseignement semble mettre à profit la capacité à se réinventer. Et n'est-ce pas le propre d'une pratique transversale ? Saisir au passage un courant à la traversée d'un autre ?

Plus loin que le fait de ne pas regretter, nos quatre apprentis racontent même préférer cette situation : *«je préfère avoir fait ça plutôt que d'avoir fait une école de bande dessinée»*, *«ils ont leur propre histoire à raconter»*, *«ça m'a plutôt donné des points positifs pour avoir une autre approche»*, *«le fait de voir plein de choses différentes ça nous donne différents points de vu, d'où la possibilité de se former sa propre opinion et critique»*. Serions-nous face à des études qui encouragent un chemin différent de celui pour lequel elles se destinent ? Curieuse observation qui trouve sa réponse dans le non-formatage. C'est développer une adaptabilité redoutable

doublée d'une puissante créativité. Aussi, la prise de distance avec la maîtrise de l'objet, amorcée par la pratique contemporaine de l'architecture, est un sujet qui ne cesse de revenir tout au long du discours de nos apprentis : *«dans lequel déjà la place du faire est quand même assez importante»*, *«pour que je me sente complètement autonome»*, *«On peut plus facilement maîtriser et puis on peut faire des tests»*, *«être indépendante ça me permet de faire un peu ce que je veux, quand je veux»*, *«on va avoir quelque chose de beaucoup plus palpable et maîtrisable»*. L'envie de revenir à une main mise sur le processus de création est fortement perceptible. Un désir qui nécessite un rapprochement de l'objet, et donc impose indéniablement un retour à une échelle plus petite.

Alors je pose les questions. La formation est-elle la raison au développement de nouvelles pratiques ? La réalité du métier est-il la source de telle bifurcation ? Le resserrement autour de la pratique en agence est-elle trop mise en avant ? Les pratiques de l'architecture sont-elles assez mises en lumière ? Pouvons-nous considérer que nos apprentis sont des architectes ? Quelles limites devons nous établir à l'acte de construire ?

ENTRETIEN

Alexandra Hingand, 25 ans.**01.05.2019**

(...)

Alexandra : Alors je t'écoute, et tu veux bien un peu m'expliquer d'abord ce que tu ...

Hugo : *Yes d'accord pas de souci je comptais remettre les choses dans leur contexte, pour t'aiguiller un peu plus sur ce que j'ai un peu envie d'entendre et tout ça. Donc du coup c'est en rapport avec mon mémoire même si de base j'avais quand même envie de te rencontrer parce que ton parcours m'intéresse et pourrait m'orienter, enfin m'aider pour l'orientation après. Mais donc du coup pour mon mémoire je m'oriente sur les pratiques marginales de l'architecte designer. Tout ça pour dire que je m'intéresse aux archi qui font un peu un pas-de-côté ...*

A : Ouais.

H : ... *Et d'après ce que Mathilde m'avait raconté sur toi, c'est que tu t'étais orienté vers la mode et notamment avec ton stage.*

A : Ouais ouais ouais.

H : *Pour commencer je vais te demander ce qui t'as donné envie de devenir architecte ?*

A : Alors ça c'est une question que j'ai eu beaucoup de fois et à laquelle il est toujours aussi dur de répondre. Parce qu'en fait c'est un peu l'intuition tu vois, c'est vraiment très intuitif donc c'est super difficile à décrire. C'est à la fois des intérêts pour le dessin, pour la création, c'est un intérêt pour quand on lit une revue, pour une photo en particulier, qui illustre un meuble, une couleur, une matière, c'est une visite qui génère un intérêt pour une façade, ça, plus ça, plus ça, qui font que arrivé à l'âge on nous demande de choisir de faire un métier, une formation, je me suis déjà intuitivement orienté là-dedans. Mais je dirais juste que c'est super intuitif quoi. C'est vraiment, je me suis écoutée

en cherchant le truc qui pourrait le plus collé à ce que j'aimais, aussi à mi-chemin de ce que je voulais moi. Parce que j'avoue que j'avais plein de rêves, mais qui, avec la réalité, du fait que on a nos parents qui nous disent il faut choisir un bon métier, telle branche c'est bouchée. En gros j'ai pris mes intuitions à moi, mes envies à moi, mes rêves à moi, les connaissances d'une réalité et ça a donné que voilà arrivé au jour J il faut choisir.

H : *Architecte comme le bon compromis ?*

A : Ouais c'est ça.

H : *Et ça tu as décidé du coup à partir de quand ? Tu visualises ?*

A : C'est arrivé assez tôt en fait, je dirais que c'était formulé assez tôt. Genre à l'école primaire mais c'était un peu un rêve tu vois. Je savais pas du tout ce que c'était vraiment le métier, et puis petit à petit ça s'est aussi dessiné. Du coup, de plus en plus je me suis affirmée et j'ai pu décider à la fin du collège de dire que c'est ça que je veux faire.

H : *Ok donc quelque chose qui s'est manifesté relativement tôt, tes parents ils sont pas forcément intervenu ? Ton milieu, ton éducation tu penses que ça ... Fin tu me disais que t'avais aussi beaucoup de rêves et que finalement l'architecture s'est concrétisée. Mais est-ce qu'il y avait aussi d'autres métiers qui te parlaient à l'époque ?*

A : Plein plein plein. Mais encore aujourd'hui j'aurais adoré faire des vêtements, faire des bijoux, j'avais besoin de ça depuis toute petite, je faisais de la peinture, j'avais besoin de faire. Simple si on parle de mon environnement c'est que pour moi je me disais assez tôt que faire des bijoux ou faire des vêtements c'est pas un vrai métier c'est pas un truc sur. Donc je me l'autorisais pas du tout. Et donc je suis plus allé vers l'architecture mais oui les rêves il sont là encore aujourd'hui.

H : *Parce que justement ce que je trouve drôle c'est que tu me parle du mot faire, qui avait l'air d'être super important à l'époque et pourtant quand on va vers l'archi il n'y a pas forcément le faire, enfin faire ce n'est pas non plus la partie la plus importante.*

A : Non tout à fait. Et c'est ça qui fait que ensuite moi j'ai donné un peu une autre tournure à ma carrière parce que j'ai besoin de ça. Mais je suis d'accord avec toi, c'est ce qui m'a frustré au début, c'est que faire n'était pas comme on peut l'imaginer avant de rentrer dans les études. En tous cas dans le sens faire avec ses mains, fabriquer à une échelle qui est la notre. Après faire un Photoshop c'est faire tu vois. Mais je comprends ce que tu veux dire, tu parles d'une production plus intellectuelle que manuelle.

H : *Voilà c'est deux dimensions différentes.*

A : Je comprends et je suis d'accord, moi c'est ce qui m'a frustré assez tôt dans la licence. Ce qui fait qu'ensuite j'ai essayé de trouver des trucs pour ramener ça dans ma pratique.

H : *Ca justement j'aimerais bien que tu m'en parles, de ce qui a pu construire ton parcours à l'école, comment tout ça s'est passé, un petit peu globalement ton évolution. Est ce qu'il y a eu des choses qui ont marqué ton parcours ?*

A : Oui alors. En fait c'est trois ans mais j'ai l'impression que ça a duré 8 ans. En fait j'ai rien fait entre mon lycée et l'école d'architecture donc je suis parti du lycée avec un comportement de première de la classe, bonne note, mon envie d'être architecte depuis super longtemps qui n'avait pas changé. Donc j'étais très très sur de moi et puis surtout pas du tout prête à recevoir des doutes dans ce que je voulais faire.

Et il y a du avoir la déconstruction de ça et ça a été très très bien. Parce que quand on le vit c'est un peu particulier mais c'est une très bonne chose. Et donc la licence ça a été ça pour moi, dans le sens où pendant

trois ans je me suis rendu compte qu'en fait la conception du métier d'architecte que je m'étais faite ou la non-conception que je me fait, parce que du coup en fait je savais pas trop vers où j'allais, ça me plaisait pas.

Pour plusieurs raisons. C'était très très intellectualisé, d'une certaine façon qui en plus moi me convenait pas. C'est à dire à des échelles qui me convenaient pas, des trop grandes échelles où je voyais plus où étais mon rôle à moi, ou quelle allait être mon influence là-dedans. L'échelle de l'urbanisme, je ne m'y retrouvais pas du tout. Je trouve, et c'est mon avis, d'autres gens vont me dire que pas du tout, mais je trouvais qu'il y avait un peu un complexe de dieu, de dire que nous on est capable de dessiner des bouts de villes, c'est absurde. L'échelle me dépassait complètement.

Et après j'étais mal à l'aise avec plusieurs comportements que j'avais pas imaginé être ceux des architectes ou des étudiants en architecture. C'est à dire un peu ce côté moralisateur, bien pensant. C'est très bien d'être bien pensant, c'est pas péjoratif mais un peu qui donne la leçon à comment on doit penser, comment on doit utiliser ce qu'ils dessinent, comment on doit faire. Tout ça ça me dérangeait énormément. Je trouvais ça souvent très hypocrite d'ailleurs, beaucoup de comportements hypocrites qui m'ont beaucoup beaucoup gêné.

Et en fait, c'est trois ans qui se sont déroulés un peu comme ça. C'était du moment où tu constates le truc qui te déplaît, le moment où tu mets un nom dessus et le moment où vraiment ça devient complètement ... je pouvais plus du tout le supporter.

H : *Il y a eu un moment déclic ?*

A : Je dirais pas que c'est un déclic, que je me suis réveillé un matin et voila c'était évident. Pas du tout, c'est une construction. Il y a le temps de l'interrogation et il y a le temps du constat. Le temps de mettre des mots sur tout ça et il y a le temps de formuler une proposition, de l'assumer aussi parce que

dire à des gens, ce que vous faites je trouve ça hypocrite c'est un peu particulier, surtout quand t'es étudiant. Donc il fallait le temps de tout ça. C'était la construction pendant ces trois ans, et puis même après puisque le master aussi a poursuivi là-dedans.

H : *Ok. Pas de déclic mais parfois il pourrait y avoir un stage ou un erasmus, une expérience particulière ...*

A : Alors oui c'est venue ensuite. Oui oui oui. Alors ça je dirais plutôt que c'est venu comme secondaire. C'est que ça m'a conforté. C'est à dire que en gros il y a eu ces trois ans où je me suis construit une opinion et j'ai appris à connaître mes envies et ensuite en conséquence je me suis mise à chercher des stages ou à faire des choses qui me confortaient dans l'idée que j'avais. Qui me confortait dans la nouvelle conception.

H : *Et par exemple qu'est-ce que tu mettais en place ?*

A : Ben par exemple, je me suis mise à chercher ... en fait c'était au moment où tout le monde parlait en erasmus. Et donc il y a cette étape en école d'architecture où arrive l'année où tout le monde part en erasmus. Et en fait c'était le moment où j'étais un peu paumée mais il fallait partir donc je commençais, un peu comme un petit mouton à me demander, bon moi où est-ce que j'ai envie de partir, j'avais pas du tout réfléchi, c'était pas un besoin. Et donc comme un petit mouton je me suis mise à lancer dans le processus comme tout le monde. Voila, à faire ma liste, à un peu faire la guerre avec les copains, savoir toi tu veux aller où, à zut on veut aller au même endroit, est-ce que j'ai un meilleur dossier ... et j'ai fait une demande pour Montréal, qui n'a pas abouti, j'étais seconde et le premier mec a eu la destination. Ce qui fait que ça me menait à ne pas partir parce que il était pas question pour moi ... en même temps je me posais beaucoup de questions et je me disais il était pas question non plus de partir dans une autre

ville juste pour partir. Et c'est là que je me suis demandée, attends Alex qu'est-ce que t'as vraiment envie ?

H : *Donc du coup tu n'as eu besoin d'une prise de recul, presque territorial, parce que finalement ça peut même faire du bien de s'écarter de l'école ?*

A : Si, mais c'était ça. Alors du coup voila quand je me suis posée toutes ces questions j'ai pas voulu ... en fait j'ai un principe au fond de moi qui est que je vais pas choisir une ville pour la ville, je choisirais toujours la ville ou le lieu pour le job. Mais du coup la c'était pas le job, on était pas encore là, mais pour c'était un peu ça.

En plus je me suis posée cette question tu vois et je veux pas partir pour partir. Et donc je me suis posée toutes ces questions là et je me suis dit, non c'est pas comme ça que ça marche et là je me suis mise à chercher plutôt un stage. Donc le job plutôt que la ville. Et alors un stage qui pourrait me conforter dans toutes les questions que je me posais et qui pourrait m'emmener ailleurs.

Donc dans un premier plan pas physiquement mais intellectuellement et j'ai trouvé un stage chez Louis Vuitton. Au pôle architecture, pour quand même rester dans ce que je faisais. Mais je voulais aller dans la mode et je trouvais que c'était une bonne opportunité. Et donc j'ai postulée et ça a fonctionné. Donc j'ai fais ce stage, au même moment où tout mes copains étaient parti à l'étranger, moi je suis parti six mois à Paris faire un stage chez LV.

H : *Et donc si tu peux m'en parler un peu plus de ce stage ?*

A : Ouais carrément. En fait ce stage il était assez intéressant parce qu'il est intervenu au même moment où il fallait positionner un peu les premières envies pour le mémoire. Et donc je me suis dit que j'allais justement faire mon mémoire sur ... en fait même pour replacer l'histoire, le mémoire ça a commencé avant mes recherches de stages et ça a été

long.

H : *Tu l'as commencé dès le licence ton mémoire?*

A : En gros, j'ai fait mon stage un an après le début du mémoire. Mais tu sais le mémoire c'est un peu long, en soit les six premiers mois ... enfin non c'était six mois après le début de mon mémoire, et tu sais les premiers mois c'est là où tu recherches ton sujet, ta problématique.

Et donc j'ai décidé de faire mon mémoire dans, qu'est-ce que le luxe en architecture parce que justement j'étais très agacée de d'espèce d'hypocrisie que j'avais constaté en fin de licence. Qui était que dès que je formulais un goût pour la qualité de mon matériau, la qualité d'une finition, un bâtiment particulier ou j'en sais rien, j'avais toujours cet espèce de petit doigt autour de moi, je savais pas trop d'où ça venait ou de qui ça venait ... mais si en fait je savais très bien, de gens qui disaient, ah mais toi ce que t'aimes c'est le luxe, super luxueux, mais c'était très très péjoratif tu vois. Et ça venait souvent de gens qui exerçaient dans, j'en sais rien, le logement d'urgence, fin voilà tu vois ce genre de bâtiment.

Mais par contre j'étais hyper hyper énérvée d'entendre ça de ces gens là, qui faisaient souvent du bénévolat, et de me dire, mais mec qu'est ce qu'il y a de plus luxueux, dans un monde où on a besoin de gagner de l'argent, que de d'avoir le luxe d'exercer un métier qui te rémunères pas ? C'est quand même le comble du luxe. Et ça m'agaçait d'avoir ces gens qui tenaient ce discours, tu participes à ce type d'architecture, c'est luxueux, alors qu'eux-même avaient une position ... enfin en fait je voyais plein d'aberrations comme ça. Et j'ai voulu écrire mon mémoire sur ça. Et au même moment, quelques mois plus tard, j'ai fait mon stage chez Louis Vuitton. Et c'était hyper intéressant parce que en plus j'étais au cœur d'une maison de luxe pour le coup à ... enfin on va pas se lancer dans le sujet du luxe parce que c'est hyper complexe et je me suis bien rendu compte à la fin, c'est qu'il n'y a pas définition. C'est

juste chacun à sa position et ce qu'il faut c'est être très lucide sur ce qui se passe et être fidèle à soit-même. Et ça suffit largement pour faire ce que l'on fait.

H : *Et quand tu me parles du pôle architecture ça correspond à quoi justement dans ce milieu là ? Parce que pour moi ça me paraît encore un peu vague ...*

A : Ouais je comprends. En fait du coup dans ce milieu là, l'architecture c'est que en gros tu dessines ... en fait ça dépend il y a différentes missions. Tu peux très bien être missionné ... en fait la maison peut très bien missionner un architecte extérieur pour faire l'ensemble du bâtiment, un peu à la Gehry tu vois. Pour faire l'ensemble du bâtiment et l'intérieur, tout, tout tout tout. Mais aussi parfois il y a le pôle architecture pour les plus petites boutiques. C'est tout en interne et alors là tu dessines les façades, tu fais les choix des matériaux intérieurs, tu fais le design intérieur et tu fais du développement de mobilier aussi ... est ce qu'il y a du mobilier pour, j'en sais rien, la petite maroquinerie. Ce genre de chose.

Et donc tu développes tout ça. Et alors c'est très intéressant, parce que tu développes tout ça en partenariat ou en tous cas en parallèle par exemple avec le pôle merchandising ou tu vois d'autres pôles internes. Parce que c'est intéressant tu vois, de savoir comment valoriser un produit que tel service à développer, de savoir comment tel service a constaté que si tu mettais tel produit à tel endroit du magasin ça ... fin tu vois c'est cette collaboration interne qui est hyper intéressante.

Mais du coup c'est très commerciale. Et à la fois c'est pas très créatif puisque vu que c'est une architecture commerciale, c'est à dire qui sert à la fin à une vente pour en faire des bénéfices, tu t'inscris quand même toujours dans un langage tu vois. Qui est défini par la maison. Et c'est pas créatif du tout, encore moins en tant que stagiaire, tu reproduis ce que la maison a développé.

En soit, ça poursuivait d'affiner mes envies

qui étaient que à la fin de ce stage j'étais hyper contente de l'avoir fait, mais juste c'était pas ça que je voulais non plus. On s'approchait un peu de l'échelle qui m'intéressait. C'est à dire que là on était vraiment à une échelle super humaine en fait, c'était vraiment le client, c'est à l'échelle de l'homme, à hauteur d'œil, c'est des choses qu'on peut toucher ... mais par contre c'était pas du tout assez créatif pour moi.

H : *Et tu me parles de design, de décoration ... Est-ce que tu trouve que l'on est formé aussi pour ça ? Toi tu t'es senti à l'aise directement ?*

A : Pas du tout. Pas du tout, pas du tout. Parce que c'est une échelle très très différente, c'est un niveau de détail très différent. Je crois pas que ce soit très loin de l'archi, ou qu'on essaye de l'éviter ou de pas l'aborder, pas du tout ... Le seul truc c'est que à chaque fois on a des studios de projet qui durent quatre mois. Et on part de l'analyse, ce qui est très bien, c'est hyper important mais du coup, quatre mois, jamais, et ce qui est normal jamais on a le temps de faire l'analyse urbaine sur lequel en plus souvent les intervenants on de l'intérêt donc on y passe beaucoup de temps. Ensuite l'échelle architecturale, ce qui implique de revenir à l'échelle urbaine parfois. Fin tu vois, au final on a jamais le temps d'arriver au bout du processus. Donc en fait, je suis arrivée là en ayant jamais fait ce que je faisais. Mais je crois pas que ce soit un problème. Parce que c'est dure, c'est clair, faut en avoir envie, parce qu'il faut apprendre sur le tas. Mais en fait je crois que l'on apprend tellement mieux sur le tas ou en tout cas aussi bien, que c'était pas un problème.

En quelques semaines ça vient très vite et je crois pas que ce soit un problème. C'est à dire qu'on arrive en école d'archi, on sait pas utiliser autocad et on l'apprend sur le tas, en galérant dans les studios de projet, je crois pas que ce soit les cours de Nathalie Welfer qui nous ai tous fait apprendre autocad, je crois vraiment pas. Je crois que là c'est le même principe tu

vois. Donc ça s'apprend, ça c'est pas un truc qui m'a trop traumatisé, c'est dure mais ça se passe bien.

H : *Ok, parce que pour mon mémoire il y a aussi une question. Est-ce qu'on est formé à être essentiellement un architecte d'agence, dans le sens le plus commun ou alors est ce que l'on pourrait pas parler de compétences que l'on pourrait aussi remanier ? Car il nous arrive de parler de design, de petite échelle en fonction des options choisies ...*

A : Oui tout à fait, je suis d'accord avec toi et en fait là où je te dis c'est pas aussi traumatisant et c'est un peu dure et on s'y fait, c'est que je pense que toute la formation que l'on reçoit en école d'archi nous prépare clairement à être prêt à une échelle plus petite. C'est à dire qu'en fait dans la façon de réfléchir c'est un peu la même chose. Après dans la pratique, dans les connaissances, parce qu'en fait c'est un peu une question de connaissance et de savoir.

Que ben oui sur tel élément je dessine au 200e, sur tel élément je dessine au 10e et ça demande une connaissance supplémentaire tu vois, par contre on sait le faire. Tu sais avoir la réflexion qui est celle de savoir si je met ça à tel endroit, sur mon élévation ça va se voir donc comment je calpine. En fait c'est la même réflexion un peu tu vois. Ca nous prépare bien sûr à ça.

H : *Oui tu apprends un processus que tu peux finalement adapter à d'autre domaine, d'autre échelle.*

A : Bien sûr. Même le principe créatif, la façon de dessiner, c'est juste d'autres cadres, qui sont des échelles plus petites, qui sont des usages différents. Mais la façon de ... toute la démarche de réflexion, de création, tout le processus, pour moi c'est un peu la même chose.

H : *Et donc justement tu me disais qu'il y avait le côté créatif qui te manquait du coup dans ce stage ?*

A : Oui, beaucoup. Beaucoup beaucoup et à partir de là j'ai cherché un autre stage parce que j'ai pris le goût en fait de cette expérience et je voulais pas du tout rentrer. J'avais fait ce stage chez Vuitton où j'avais commencé à me dire, non c'est pas ça que je veux faire et je veux aller plus loin dans le comprendre ce que j'avais envie de faire.

Et donc j'ai cherché un stage chez BureauBétac. Une boîte qui avait pas mal commencée à me faire l'oeil, je regardais un peu ce qui se faisait. Qui fait de la scénographie de défilé de mode, de la scénographie d'événementiel et j'avais absolument envie d'aller voir ce que c'était. De voir encore une autre échelle, encore une autre dynamique dans un autre cadre et qui se rapprochait encore un peu plus de la mode, qui était quelque chose qui moi me plaisait, même pas, je parle à l'imparfait, mais qui me plaît énormément.

Et donc quelque chose dont je voulais me rapprocher. Et de la même façon j'ai eu ce stage, après beaucoup beaucoup de harcèlement parce que c'était un peu atypique mon profil. C'est à dire que la nana qui a fait une école d'archi, qui ensuite fait un stage chez Vuitton, qui est quand même pas très créatif et dans le milieu c'est connu tu vois. Et BureauBétac il reçoit des tonnes de demandes de stage par jours voir même par heure.

H : *C'est vrai ?!*

A : Ouais ouais c'est très très demandé parce que c'est un peu glamour donc forcément tout le petit milieu qui connaît cette boîte à hyper envie d'y aller. Ca moi je le savais pas spécialement. Il y avait ce petit truc glamour qu'était rigolo mais moi ce que je voulais c'était l'expérience de la scénographie et de l'événementiel. Du coup je les ai harcelé, beaucoup beaucoup beaucoup, parce que je savais que vu que mon profil était un peu atypique. C'était soit ils regardaient et ça les intéressait soit ils regardaient même pas.

H : *Tu pense que ça t'as plutôt servi ou*

desservi le profil atypique que l'on a en tant qu'archi ayant cette envie d'autre chose ?

A : Hmm je pense que moi ça m'a servi. Je pense que ça m'a servi mais ce qui m'a servi aussi et encore plus c'était que j'étais super déterminée. Je l'ai ai tellement harcelé que soit il me donnait le taffe soit ils appelaient les flics. C'était vénère un peu.

H : *Non mais des fois c'est le culot qui marche aussi.*

A : Exactement.

H : *Et donc là ça a marché ?*

A : Ca a marché. Ca a marché et j'ai du commencer ce stage assez rapidement en fait il en avait besoin et là c'était une expérience par contre incroyable qui m'a ... alors évidemment que à l'issu là un an après je me suis fait des ... il y avait des choses que je retirerais mais par contre par rapport à Louis Vuitton, là j'ai totalement su que c'était à cette échelle là que je voulais exercer et plus ou moins de cette façon là dans le sens où là c'était super super super créatif.

Mais d'une façon en fait qui dépasse aussi toute les façon que j'ai pu jamais connaître puisque là on était sur une temporalité qui était de une saison, une collection de vêtement, donc 3 mois, 4 mois tu vois, maximum. Ce qui fait qu'il y avait 4 mois pour avoir un brief, une idée, qu'elle soit validée, que l'on en face le dessin, que soit fait les prototypes, les allé-retours avec les entreprises si jamais ça n'allait pas, les changements de dernières minutes du client et puis le jour J et la mise en place d'un défilé et on a 72h de montage pour 10 minutes de show à la fin. Fin en fait c'est un rythme qui est toujours malade, un rythme de feu, tout le temps. Et ce qui fait que c'est très créatif, c'est hyper riche en rencontre. Tous les corps de métier, on est formé à tout, il faut être super adaptable, il faut être super zen ...

en fait tout, c'est hyper riche et aussi il y a l'autre aspect qui est que ça va pas, c'est ma façon de dire, c'est une profession qui va pas au bout des choses. Parce que il n'y a pas le temps, c'est à dire que j'étais un peu frustrée.

H : *Et en même il y a tout le temps un moment où on nous dit ton projet tu pourras toujours le continuer ...*

A : Oui, c'est ça.

H : *... alors qu'en fait à un moment donné c'est bien aussi de mettre une fin*

A : Bien sûr. Mais là encore plus que jamais là c'était un stage où la production design était basée sur l'image. Ce qui fait que parfois si jamais c'était mal finie, un peu pas solide, un peu mal fait, en fait à la fin ce qu'on disait c'était bon on s'en fiche ça se verra pas sur la photo Instagram tu vois. Et du coup dans ce contexte c'était un peu frustrant.

H : *Oui je peux comprendre en effet.*

A : Donc c'était juste ça qui pouvait être un peu frustrant mais sinon l'expérience c'était pour moi incroyable.

H : *Oui ça à l'air juste fou ! Et là du coup tu avais quel, fin la dénomination de ton stage c'était quoi, t'avais quel poste en fait ?*

A : Alors en fait moi j'ai eu beaucoup de chance dans le sens où BureauBétak, comme je te l'ai dit qui a toujours des projets qui durent 3, 4 mois maximum et moi je suis arrivée juste au moment où ils venaient d'obtenir un projet qui allait durer un an. C'était une exposition de haute joaillerie pour Chaumet à Tokyo, suivit d'un dîner à l'ambassade de France, ils étaient missionnés pour les deux événements donc à la fois une scénographie pour une exposition qui doit durer un an et de l'autre côté une fête de une heure, voilà, et il fallait faire les deux mais pour eux en fait c'était la première fois depuis plusieurs années qu'ils avaient

un projet qui durait un an. Et moi je suis arrivé pile à ce moment là. C'est à dire que mon stage durait 4 mois mais je me suis tellement donné et tellement détaché sur le projet, il avait tellement besoin de quelqu'un surtout, qu'ils m'ont ensuite passé en CDD en tant que designer pour le reste de la mission. Donc en fait j'ai été stagiaire 4 mois, donc j'étais complètement assistante designer de ma manager qui était la designer principale sur ce projet et en fait elle avait besoin de moi et j'ai su prendre ma place parce que j'étais super intéressée et que j'avais envie donc assez rapidement ils m'ont passé en designer tout court, en CDD.

H : *Et ça du coup tu l'as fait de ... parce que là t'étais encore master ?*

A : Alors j'ai commencé ce stage en septembre 2017. J'ai fini mon stage, mon statut de stagiaire en janvier 2017 et ensuite j'ai été en CDD de janvier à juillet 2018.

H : *C'est une sacrée confiance, ça a du être hyper formateur. Parce que là t'étais toujours assistante ou tu as évolué ?*

A : Oui, dans le sens où j'étais pas seule du tout sur le projet. J'étais avec Catherine, la manager principale mais je les ai aidés sur un niveau qui était autre que celui de gratouiller du plan et surtout pendant cette même mission, ils m'ont confié d'autres projets qui étaient juste pour moi en fait. Alors c'était des toutes petites choses, faut pas s'enflammer. C'était un petit showroom, des petites choses comme ça mais du coup j'étais toute seule dessus. Et ça c'était chouette.

H : *Oui parce que ça te laisse quand même une certaine autonomie et c'est pas donné à tout le monde, même dans des petites agences en archi.*

A : C'est ça, c'est à dire que des si petits projets que c'était pas non plus créatif parce que de toute façon le budget était trop peu important et voilà ... fin c'est des

tous petits budgets mais les petits défilés, les petits showroom, les jacquemus et compagnie c'est des tous petits budgets, si tu veux l'idée c'est de trouver surtout un très beau lieu, ça c'est la production qui s'en charge et ensuite c'est de trouver des belles chaises et de trouver un beau Runway et puis voilà c'est fini. Donc voilà c'est pas très créatif par contre on apprend beaucoup en terme de production, en terme de coordination et d'événement, fin de métiers parallèles mais qui sont super intéressants en fait quand on est intéressé par le milieu.

H : *Ouais là je comprends totalement ce que tu dis, je partage. Et au niveau des horaires c'était comment ? Et du salaire ?*

A : A ben là c'était un peu hardcore. Mais après moi aussi j'avais envie de ça, fin j'étais prête tu vois donc ils y avaient des gens qui arrivaient à faire des horaires un petit peu moins dense mais moi j'arrivais à 8h au bureau et je repartais à ... ouais je faisais un dix heure, je faisais 8h - 8h. Et ça c'était une journée normale. Après il y a plein de fois où parce qu'un événement arrivait le week-end, il y a plein de fois où je restais jusqu'à minuit. Mais voilà, il fallait faire avancer le projet.

H : *Et toi ça ne t'as pas dérangé de devoir t'investir à ce stade là ?*

A : Non non, parce que en plus moi j'étais en train de découvrir mon intérêt, de m'épanouir dans mon job. Je sentais que j'étais en train d'attirer la confiance de mon boss donc je sentais qu'il y avait de nouveaux projets qui arrivaient et l'installation ce faisait à Tokyo et moi mon but c'était d'aller à Tokyo tu vois. Je me donnais, pour réussir, à partir. Et c'est arrivé, fin tu vois du coup j'avais vraiment l'impression de faire avancer les choses. C'était génial.

H : *Ok parce que du coup t'es parti à Tokyo ?*

A : Du coup je suis parti à Tokyo, suivre

le montage, non c'était génial. Donc en fait, c'était effectivement, je dis pas que si j'avais du faire ça à trente ans avec un mec et trois enfants, j'exagère tu vois, ça m'aurait fait pareil mais là j'étais à un stade de ma vie où aucun problème. Aucun problème de venir à 8h et de partir à 8h et aucun problème de travailler les week-end d'autant plus qu'ils étaient très réglo en plus. Ils me donnaient des jours facilement, sur ça ils sont pas chiantes. Si tu donne, en retour t'es récompensé.

H : *Ok ! Et c'est toujours la même boîte où tu bosses là maintenant ?*

A : Non, non, pas du tout. Alors j'ai adoré l'expérience mais je me suis dit que quand même ça me manquait un peu la construction un peu plus pérenne, plus que 10 minutes de show où ça fait trois jours qu'on construit tout et 10 min après on fout tout à la poubelle c'est un peu particulier tu vois. Du coup je voulais quand même revenir un peu à l'architecture ou en tout cas de l'architecture d'intérieur, un truc un peu plus pérenne. Pour moi, déjà ne pas perdre ma formation et puis je pense que s'enfermer trop longtemps dans un couloir un peu particulier.

H : *Parce que c'était très ciblé pour toi ?*

A : Ben je me disais, attention au début de ma carrière ne pas trop faire ça. Du coup là, je travaille chez Philippe Starck depuis 1 mois. Et du coup chez Philippe Starck on fait des hôtels plutôt de luxe, quelques maisons individuelles et là moi je viens d'arriver donc je ne fait que des meubles mais voilà c'est une autre expérience qui est aussi géniale. Et là j'apprends beaucoup beaucoup en terme de détail constructif pour le coup, à l'échelle du design en tout cas.

H : *Ouais c'est une échelle différente.*

A : Ouais ben là je suis complètement en train d'apprendre l'échelle du design de meuble. Et très très dure parce que

c'est encore tout autre chose mais je suis trop contente parce que j'apprends énormément aussi.

H : *Ouais c'est une nouvelle corde à ton arc finalement.*

A : Oui je dessine des choses à échelle 1, ce que je n'aurais jamais pensé faire dans ma vie et je dessine des détails à échelle 1 et ça rentre dans un A4 donc autant te dire comme j'en suis à un de zoom monstrueux.

H : *A mais ça c'est trop génial tu viens justement toucher l'objet au plus proche et j'imagine que tu le vois cet objet créer ?*

A : C'est ça, maintenant quand là je dessine c'est plus comme avant où je dessine un trait et on a compris que ça définissait un angle, non maintenant l'angle faut savoir s'il est bien assemblé de telle façon, qu'est-ce que tu vois, le tiroir si tu le tire est ce que t'en vois la tranche, t'en vois les bords, fin tu vois ...

H : *Oui, mais là justement à niveau du mot faire, là t'es encore davantage dans le côté conception et la réalisation est-ce que c'est quelque chose que tu envisage ? Comment tu te pose par rapport à ça ?*

A : Alors, moi j'aimerais ... du coup j'ai été diplômé il y a pas très longtemps et il y a tout le temps où tu cherches un travail, quelque chose qui te plaît. Alors c'est encore un peu en train de se mettre en place mais effectivement dans ce côté faire je sais qu'il va falloir que je trouve dans les mois qui viennent quelque chose à moi en dehors de mon travail dans lequel déjà la place du faire est quand même assez importante, parce que là c'est pas moi qui fait, j'ai l'impression de faire mais c'est pas à moi, c'est pas moi qui fait et du coup je sais qu'il va falloir que je trouve dans les mois à venir quelque chose à faire ... qui va être de l'ordre de la couture ou du bijoux ou de quelque chose mais je sais qu'il me faut quelque chose à moi à faire à côté pour que je me sente complètement

autonome et puis je trouve qu'en plus ça nourrit totalement la façon dont je travaille. C'est juste que là pour l'instant j'en suis à un stade, une étape de ma vie où il y a des choses à mettre en place. Parce que aussi faire ça te demande du matériel, de l'espace, de bon voisins si jamais tu fais du bruit tu vois. Ça demande un peu de mise en place que je n'ai pas encore donc j'attends que ça vienne.

H : *Oui et puis ça met du temps de toute façon aussi. Pour amorcer les chose il faut pouvoir l'aménager le temps, c'est clair.*

A : Mais oui en tout cas, dans ma façon de voir ma vie, c'est absolument nécessaire si bien que j'ai toujours le rêve à un moment donné de j'en sais rien, de tout arrêter et de me mettre à faire des bijoux, à plein temps.

H : *Oui c'est ce dont tu me parlais depuis le début, quand tu me parlais de tes rêves, c'était déjà inscrit pour trouver l'équilibre.*

A : Ouais ouais complètement, moi c'est complètement un truc qui reste rangé trié dans un coin de ma tête mais c'est pas du tout un truc sur lequel je tire une croix.

H : *Et du coup tu le verrais pas en parallèle de ton boulot, tu le verrais pas intégré ou alors c'est juste que pour l'instant tu n'as pas encore trouvé ? Tu l'envisage ou tu l'envisage pas du tout ?*

A : Si si si complètement, en fait je l'imagine de toutes les façons possibles, pourquoi pas l'intégrer, pourquoi pas à part. En fait c'est juste que je laisse un peu les choses venir comme elles viennent et qu'il faut qu'au début je m'installe un peu financièrement aussi, fin tu vois c'est aussi des rêves qui se confrontent à une réalité un peu économique et spatiale et temporelle mais je l'imagine de toute les façons qu'il est possible de l'imaginer et je vais laissé un peu les choses venir comme elles viennent parce que le fait que quand on fait avancer les choses naturellement même professionnellement

il y a des opportunités qui s'ouvrent. Ne serait-ce que quand je travaillais chez BureauBétac du coup j'ai développé cette scénographie pour Chaumet qui fait de la haute joaillerie et donc j'ai été super souvent en contact avec les joailliers, les conservateurs. J'ai vu des bijoux, j'ai manipulée de la joaillerie dans l'installation mais en fait les gens de chez Chaumet avec qui il y avait un bon contact ils souhaitaient me les montrer parce que j'y portais un intérêt. Fin tu vois en gros quand tu montre au gens que t'es intéressé et que ça t'intéresse, les choses se passent. Du coup je suis pas très inquiète, je laisse se passer tout en moi continuant à m'insérer un peu dans une stabilité économique quoi. Parce que à 25 ans dans le contexte qui est le mien je me vois pas là demain essayé de vivre de mon rêve à faire des bijoux. Je sais que c'est pas raisonné encore.

H : *Non oui chaque chose en son temps et puis tu as déjà amorcé pas mal de chose qui ... fin voilà les choses sont un peu installées mine de rien. Fin j'en vois dans jeunes diplômés mais je trouve que t'as quand même réussi à mettre pas mal de corde à ton arc qui te permette aujourd'hui.*

A : Oui ben j'essaye, j'essaye. Encore une fois j'ai rien fait de très particulier pour que ça se passe tu vois, c'est juste dès lors que t'as envie les choses viennent en fait et j'essaye de me destresser beaucoup par rapport à ça parce que dès que t'as envie et que t'es patient et tu t'intéresse au savoir-faire des gens et tu leur pose des questions et tu valorise leur métier, et ben en fait ba ça passe et ça te reviens parce que t'as valorisé le métier de quelqu'un il a encore plus envie de t'apprendre parce que toi t'as une connaissance mais qui n'est pas la sienne. Et en fait toutes les choses se passent de manière hyper fluide dès lors que t'es intéressé. En fait la seule chose qu'il faut, je trouve dans ce métier, et de tous temps et de toutes les façons, c'est juste trouver le truc qui te donne envie et tirer un peu les cordes de là, et si ça fonctionne pas lutter, faut prendre

un chemin parallèle et aller plus loin. Et en fait tout se déroule de manière hyper fluide.

H : *Ok non mais ça me conforte vachement et ça rassure aussi.*

A : Ouais je comprends.

H : *Parce que je me rends compte aussi de plus en plus que même des fois il y a des choses qui vont surgir. Parce que je suis plutôt du genre, fin j'étais du genre à vouloir tout contrôler, à installer les choses, à prévoir des plan B, des plan C, à en perdre la tête. Sauf que des fois je me rends compte que finalement ça va être au détour d'une discussion avec quelqu'un qui n'avait aucun rapport avec ce que je faisais qui va finalement m'apporter en fait tout ce que j'attendais. Et c'est pour ça que ce que tu me dis je trouve ça hyper vrai.*

A : Non mais t'inquiète faut pas ... après c'est important d'avoir un plan A, un plan B, un plan C mais par contre il ne faut pas s'en rendre malade du tout, si les choses ne se passent pas comme t'avais voulu qu'elles se passent, parce que c'est imprévisible, tu peux pas savoir. Donc il faut, c'est ce que je te disais, le bon compromis entre tes rêves et puis une réalité qui fait que les choses vont se passer de la façon dont ça va se passer et si c'est pas demain ce sera après-demain et si ça fini par jamais se passer c'est qu'il ne fallait pas que ça se passe, et que c'est ailleurs qu'il faut chercher tu vois.

H : *Ouais, ouais. Non mais c'est ...*

A : Je sais pas, je crois que les choses sont assez bien faites et faut surtout pas te rendre malade s'il y a des choses qui ne se passent pas comme t'as prévu, faut juste toi continuer ce qui fonctionne, ce qui te plaît, ce qui te rend bien.

H : *Ben après c'est vrai que moi du coup, les questionnements que moi aussi j'ai c'est au niveau de ... parce que là du coup t'as trouvé ton travail chez Starck, dans un truc de design, et je sais même pas comment t'as*

fait pour le trouver exactement ...

A : Alors c'est mon réseau chez BureauBétac en fait. Le truc c'est que, malheureusement, fin pas malheureusement parce que tu vois au début j'avais pas de réseau et tu vois j'ai réussi mais c'est super important que tous les gens que tu rencontre de vraiment rester en contact avec eux parce que en fait ce monde là est très très petit. Il est très très petit et en fait l'assistante personnelle d'Alexandre de Bétac était l'ancienne assistante personnelle de Philippe Starck et j'aurais jamais misé sur elle, sauf qu'en fait chez BureauBétac j'étais sympas avec tout le monde parce que c'était juste comme ça qu'il faut se comporter, mais c'est sincère tu vois, c'est juste que dès qu'il fallait rendre service je rendais service tout en sachant dire ba non je vais pas te faire ton café tu vois. Mais quand il fallait rendre service je rendais service et en fait cette nana là, parfois je lui est rendu service sans même penser qu'un jour ça pourrait me servir et là quand je suis revenu dire bonjour chez BureauBétac après mon diplôme elle m'a dit, attends chez Starck ils cherchent du monde et puis voilà ça s'est fait comme ça.

H : *Ok, donc finalement ce n'était pas si compliqué que ça de trouver, mais c'est qu'il faut juste installer les choses.*

A : Ouais ouais c'est ça et après, aussi ça m'a appris tout ça, une fois que t'as les deux pieds dedans, dans les boites, tu te rends compte en fait, à ce moment là il y aurait n'importe qui d'un peu compétent avec un joli book qui postulerait, ils le prendrait. Sauf qu'on ne s'autorise pas à le faire, comme on dit, ba non ils vont jamais l'ouvrir, ils vont jamais regarder, j'ai pas fait une école assez bien, je suis pas assez doué, je le mérite pas. Mais en fait on se trompe complètement, complètement.

H : *Parce que tu pense que l'architecte du coup a sa place, par exemple toi, tu te considère encore comme architecte ?*

A : Ouais complètement, et j'ai été embauché pour ça ! C'est à dire que, le mec qu'était chiant à l'entretien, qu'était le plus difficile m'a dit trois fois que lui ce qui l'intéressait dans mon profil c'était que j'étais architecte. Parce que je pense aussi qu'être architecte, en tout cas dans tout c'est un vrai avantage car on a une réflexion qui est solide, qui est certes pas applicable ... enfin non c'est pas ça que je veux dire mais si tu transpose, je sais pas, par exemple au design de bijoux, je reviens là-dessus parce que moi ça me parle mais par contre toute la démarche, la façon de réfléchir, à la fin elle est la même. C'est à dire que c'est des résistances de matériaux, c'est du détail, c'est une poésie, c'est à moi avis c'est ...

H : *Ouais, on nous apprend à faire projet finalement ...*

A : Oui ! Exactement, exactement. C'est ça qu'on nous apprend et je pense que ça, c'est valorisé partout.

H : *Oui, c'est ce que je suis en train de ... c'est les éléments, c'est un peu comment je vais répondre à tout ça. Qu'on nous apprend aussi beaucoup de chose que l'on peut remanier, et ce que je trouve justement trop intéressant à un moment donné où je me suis trouver à me dire, ma formation n'est pas du tout en adéquation avec ce que je veux faire. Et finalement, ba j'avais complètement tord.*

A : Ouais c'est ça. En fait j'ai appris une manière de travailler que j'ai pas envie d'appliquer à faire un espace publique, parce que ça ne me parle pas, mais par contre, ma façon de travailler je l'a garde pour moi et je l'a transpose à autre chose et ça fonctionne très très bien et ok il faut que j'apporte des connaissances parce que je parle d'un autre sujet, qui va plus être la sociologie parce que je parle d'humain dans un espace publique mais qui va être la connaissance de la charnière parce que je fais une porte de placard, j'en sais rien. Mais par contre, toute la démarche aura été la même. C'est à dire que je vais

réfléchir à comment les gens l'utilisent, ce que je vois, comment ça évoluent dans le temps. En fait c'est les même questions.

H : *A une échelle différente, appliqué à des domaines différents.*

A : A une échelle différente, à des usages différents, à des temporalité peut-être même différentes mais c'est les même questions de base et si on a été entraîné pendant 5 ans à y répondre, de façon différente en plus parce que bon même si ça reste à une échelle particulière, on y a répondu de façon différente au cours de nos études ba ça y est on sais comment y répondre, on sait comment y répondre différemment et du coup c'est facile ensuite, si on fait preuve d'un petit peu de capacité d'adaptation à y répondre à un autre sujet aussi. C'est qu'il faut beaucoup de capacité d'adaptation mais je pense que néanmoins si on manifeste de l'intérêt pour n'importe quel autre sujet c'est qu'on est déjà au fond de nous prêt à être adapté parce qu'on a envie de se mettre en zone d'inconfort et d'aller voir comment on s'adapte à autre chose. En tous cas moi je suis complètement là-dedans. Je sais qu'à chaque fois que j'ai changé de job, je repartais à zéro, fin j'avais l'impression de repartir à zéro, dans un truc que je savais pas faire mais que j'adorais sauf qu'en fait j'avais quand même cette base de je sais comment me comporter face à un projet et c'est déjà beaucoup. Fin c'est déjà énorme.

H : *Ok, non mais là tu m'apporte énormément de réponse, c'est super cool parce que justement comment tu applique ta formation ailleurs, c'est exactement la question que je pose et tu y répond de plein de manière différente et je trouve ça hyper intéressant.*

A : Ok, trop contente de te dire truc qui servent à quelque chose !

H : *Non mais je pense que toi aussi, de l'extérieur, c'est ta vie, donc tu dois te demander est-ce que je vais raconter des*

choses intéressantes mais justement là t'es le profil que je rencontre qui colle le plus avec ce que je recherche, et aussi comment j'imagine mon futur. Après pour l'instant moi j'ai encore mis en place les stages, c'est ma grosse question en ce moment. C'est que j'ai envie de finir aussi mon diplôme le plus rapidement.

A : Ouais je comprends, je comprends. Moi j'ai fait une pause et c'est très dure d'y revenir mais néanmoins, pose toi réellement la question de savoir pourquoi, parce que après, moi une fois que j'en suis, alors c'est dure de revenir mais par contre je t'avoue que ensuite, une fois que j'en suis sorti, j'avais un réseau et une connaissance qui fait que j'ai trouvé un travail qui me plaisait en moins de deux mois tu vois.

H : *Oui parce que tu m'avais dis que t'avais déjà un taffe à un moment donné quand je t'avais vu à l'école en février je crois, juste avant que tu sois diplômé. Tu m'avais dit que tu parlais sur Paris*

A : Ah oui oui oui. Alors on m'avait déjà proposé, c'était BureauBétac, qui voulait me reprendre mais par contre, non j'ai pas eu envie finalement. Ca doit être de ça dont je te parlais.

H : *Oui je pense que ça devait être de ça.*

A : Ouais ouais, ils me proposait de me reprendre évidemment mais non j'ai pas eu envie donc j'y suis pas retourné, mais en dans de très bons rapports et ils le comprennent très bien. Et peut-être qu'un jour j'y retournerais, avec plaisir. Juste j'ai envie de voir autre chose d'abord quoi.

H : *Et puis c'est que valorisant de pouvoir aller voir autre chose pour revenir après plus tard, ça n'a aucune incidence. Et j'avais une question ... ouais, il y a un turn over élevé dans ce milieu ? C'est facile de trouver un boulot finalement ?*

A : Alors t'as des gens qui vont te dire que non. Mais en fait, alors je suis de nature assez positive mais j'ai un point sur lequel

je suis assez pessimiste fin en tous cas je suis un peu tranché noir et blanc, fin je pense que il y a deux façon de voir le métier, soit tu te dis c'est très facile de trouver du travail ce qui est un peu ma position parce que en fait j'ai assez vite cherché à faire des stages et du coup j'ai créé un petit réseau et la machine est lancé en fait, c'est juste ça, la machine est lancée et donc ça y est ton CV il est ce qu'il est et mon réseau il est ce qu'il est. Et du coup je sais que pour moi maintenant ça va être facile. Et t'as d'autre personne et qui ont pas engagé ce processus, pour qui en sortant des études c'est un peu à double tranchant, soit tu trouve quelque chose de très bien un peu par chance, fin par chance, tu l'as déclenche la chance aussi, mais du coup la machine se lance ensuite. Soit en fait tu trouve pas et du coup t'as encore un truc un peu bancal au début, ce qui fait que quand tu cherches un autre taffe ben c'est un peu bancal et puis ça y est t'es dans un engrenage qui fait que ça fonctionne pas. Moi c'est un peu ce qui me faisait très peur.

H : *Moi c'est justement ma grosse question. Je ne sais pas si il vaut mieux que je finisse mon diplôme, parce que je serais diplômé en Janvier si je fais mon PFE au semestre prochain, et je sais pas encore si je profite de faire un stage justement avant histoire de, comme toi aussi, amorcé les choses et déjà voir si ça me plaît.*

A : Ben de toute façon tu as un stage de 6 mois à faire non ?

H : *Ouais mais je l'ai déjà fait et je l'ai fait en agence d'archi parce qu'ils étaient assez stricte quand nous en tous cas on a commencé à bouger sur le nouveau master. Du coup j'ai fait mon stage comme un truc bête et méchant qu'il fallait que je face. En tous les cas j'ai compris que ce n'était pas comme ça que je voulais travailler plus tard. Donc je ne sais pas, parce que je ne voulais pas non plus, une fois diplômé, commencé par stage. Après je ne sais pas ce que toi tu en pense, si ce sont des choses qui se font ?*

A : Alors moi, je dis pas que ce que je pense c'est la meilleure façon de penser, mais je crois que c'est important quand même si tu peux le faire, si tu veux le faire, je crois que c'est quand même très important de faire un stage qui un peu amorce ton arrivée sur le marché du travail parce que c'est quand même pas évident, surtout en France en fait, le problème c'est que, mais surtout dans le milieu dans lequel je travaille, tu existe ... en fait on te demande pas qu'est-ce que t'as fait, non. On te demande, pour qui t'as bossé et qui tu es toi. Qui tu connais, en fait c'est ça. A Paris on te demande qui tu connais et c'est ça qui est très dure et du coup, je sais pas, en fait ça dépend de ce que tu veux faire. Est-ce que tu veux faire de l'archi pur et dur auquel cas en fait c'est plus facile ...

H : *Oui non moi je ne veux pas faire d'archi pur et dur justement.*

A : Parce que qu'est-ce que toi tu as vraiment envie de faire, qu'est-ce qui te plaît ?

H : *Moi c'est le rapport avec le textile que je raccroche aussi avec l'architecture, comme ce que tu avais fait chez BureauBétac où au final c'était de la scénographie de défilé, de boutique. Donc par s'écarter trop de l'architecture non plus parce que j'ai un diplôme, j'ai aussi envie de voir ce que ça vaut et ce que ça peut donné dans la vraie vie. Mais vraiment ... en fait c'est quasiment comme toi, c'est vraiment petite échelle, c'est le touché, moi il y a le côté faire aussi que je met vachement en avant. Après comme j'imagine, il ne sera peut-être pas très présent au début.*

A : Non il ne sera pas très présent au début mais ce n'est pas très grave, tu le retrouve à un moment donné.

H : *Non et puis j'ai trouvé le moyen de créer une sorte de petite marque, fin en tous cas moi c'est un truc qui me ... sur des coussins ...*

A : Oui j'ai vu, c'est génial. Mais ça c'est très bien, ça se valorise beaucoup quand tu présente ton profil à une agence ou à n'importe quel studio. Mais j'adore, j'adore les gens qui font des choses à côté parce que c'est ça en fait.

H : *Ouais mais après j'imagine ... C'était aussi, est-ce que c'était suffisant, fin je pense qu'il n'y a pas tellement de réponse mais ...*

A : Non il n'y a pas de réponse, il y a aussi un peu de chance qui joue. Mais c'est vrai que, je sais pas, là du coup quand tu m'as ... parce que ce qui est un peu piège c'est que tu sorte et que du coup dans tes expériences t'as que des expériences qui ne t'es pas plu aussi. Fin je sais pas, je dis ça, je me trompe mais quand tu dis que tu as fais un stage juste parce que il fallait le faire j'imagine que ça ne t'as pas plu de ouf.

H : *Non non.*

A : Voilà c'est ça. Et du coup je pense que ça va s'entendre quand tu vas le...

H : *Après c'est vrai qu'il n'y a pas d'expérience professionnelle on va dire ou là j'ai été en tant que stagiaire, payé tout ça. Mais il y a d'autres expériences qui là valorisent beaucoup de chose comme le décor pour Marc Caro, c'était une scénographie, il y avait une véritable commande même si ça reste dans un projet d'école.*

A : Oui oui non mais quand même ça se valorise bien.

H : *En tous cas moi j'ai envie de valoriser ce genre de chose après je sais juste pas si ce stage ... parce que effectivement, moi je pense que j'ai fait aussi beaucoup de chose qui m'ont aussi beaucoup plu, je pense que je peux aussi arriver à me vendre, je suis hyper motivé, prêt à travailler ... C'est pareil, quand je vois tous ces gens beaucoup voyage en ce moment, j'ai l'impression que tout le monde fait le tour du monde mais*

n'installe pas forcément grand chose au niveau du travail et moi c'est pas du tout comme ça que je vois les chose ...

A : Non moi non plus c'est pas du tout mon truc. Non mais je comprends, et ça s'entend très bien, mais t'inquiète pas, moi je dis ça aussi parce que moi je suis comme toi mais beaucoup de gens vont me dire que pas du tout, mais t'inquiète que dans le monde du travail, dire je me suis arrêté un an pour faire le tour du monde, ça n'impressionne plus personne, tout le monde l'a fait. Ca ne rend personne spécial.

H : *Non mais c'est bien à entendre.*

A : Non écoute je sais pas quoi te donner comme conseils, il faut que tu le fasse comme tu le sens, si tu sens que t'as envie d'aller au bout de tes études là parce que t'en plus et t'as envie que ça s'arrête et de passer à autre chose, tu t'en sortiras, très bien. A partir du moment où tu as envie, tu t'en sortira tu vois. Après c'est sûr que c'est un confort supplémentaire d'avoir eu déjà une expérience connue et reconnue. C'est un confort dans tes prochaines entretiens dans tout ça, c'est juste ça. C'est un confort supplémentaire. Tu le prends ou tu le prends pas mais rassure toi, moi je suis de ceux qui disent que si tu as pas ce confort là et que t'as l'envie de harcèlement tu arrives toujours à faire quelque chose. Alors faut pas paniquer, faut harceler, être patient aussi parce que au bout d'un moment quand t'as planter des graines partout faut aussi attendre que ça pousse et voilà.

H : *Ok. D'accord.*

A : Mais c'est toi, faut voir ce que toi, au fond de toi t'as vraiment envie. Si tu sens que là c'est l'enfer de l'arrêter six mois pour décaler ton PFE ne le fait pas, tu t'en sortiras quand même.

H : *C'est que pour l'instant je ne sais pas stratégiquement ce qui est le mieux, c'est plutôt une histoire de stratégie je pense.*

Dans tous les cas je sais que je voudrais le faire.

A : Je pense que le stage c'est le mieux, c'est un confort supplémentaire, dans tes entretiens, c'est un début de réseau pour toi qui peut, après c'est pas donné que ce réseau là connaisse tout Paris, mais en tous cas c'est une ouverture sur plein de chose. Moi je pense que si tu peux le faire, c'est toujours mieux, mais après il faudrait que tu sache un peu où et comment t'as envie de le faire mais moi je peux te donner des noms si tu veux.

H : *Oui, moi je prends.*

A : En fonction de ce que toi tu veux faire et moi j'en sais rien, si BureauBétac ça te plaît moi je sais que je peux aussi suggérer ton portfolio.

H : *Carrément. Il faut que j'aille m'intéresser un peu plus à ce qu'ils font.*

A : Oui va voir ce qu'ils font parce que faut pas que t'y ailles parce que je t'ai dit que c'était génial.

H : *Non non bien sûr !*

A : Il faut que tu regarde ce qu'il font, il y a aussi quelque équivalent qui sont comme eux, tu peux envoyer ton portfolio à plusieurs endroits.

H : *Ben justement si tu as ce genre de boîte.*

A : Ouais, je sais pas si tu as de quoi noté là. Il faut que tu regarde BureauBétac, la Villa Eugénie, La mode en image, et c'est un peu les trois. Après KCD c'est un petit peu trop production mais peut-être que ça peut te plaire, essaye KCD. Et donc ça c'est vraiment pour l'équivalent Bétac, et après vu que je suis allé là-dedans j'ai moins de réseau dans le design-design.

H : *Non, ben pour l'instant je me cherche encore mais la scénographie, l'univers de la mode, du textile tout en restant quand même un petit peu ancré dans*

l'architecture.

A : Ben c'est ça, en fait tu vois plein de corps de métier et du coup, attends j'ai un pote qui bosse chez Alter ... Je crois ça aussi c'est un truc qui est chouette, il font un peu de tout et n'importe quoi mais bien. Attends, non ... Je vais chercher je vais te l'envoyer.

H : *Trop cool.*

A : C'est vraiment assez cool j'avais hésité à postuler chez eux parce que c'est pas mal, j'ai vu qu'il bossait là, faudrait que je lui reparle.

H : *Et eux c'est des boîtes qui sont quand même intéressé à avoir des profils archi, je sais plus si tu me l'as vraiment ou si vraiment t'avais du forcer ?*

A : Si carrément. Mais à toi de la valoriser aussi bien comme il faut, parce que tu vois il faut que tu le vende dans le sens où t'as la culture projet et t'es prêt à l'appliquer à autre chose mais tu l'as, voilà et après ce qu'ils adorent dans les boîtes c'est que dès lors que il y a de la construction ils sont hyper rassuré d'avoir des archi, même si c'est juste dans leur tête, ça les rassure énormément donc il faut en jouer. Non mais en général ça plaît beaucoup. Fin moi ça a toujours beaucoup plus.

H : *Et ça c'est toujours à Paris du coup ? C'est des boîtes parisiennes ?*

A : Ouais, c'est que à Paris. Ca doit pouvoir se faire ailleurs mais quand même en France ce genre de chose ça se passe quand même beaucoup beaucoup à Paris. Je sais pas trop quel rapport t'as avec la ville.

H : *J'irais peut-être à Paris à reculons mais si c'est pour ce genre de taffe je le ferais avec plaisir de toute façon ça il y a aucun ...*

A : Ouais c'est ça, c'est qu'en France tout est un peu, en tous cas dans ces milieux là, tout est un peu à Paris.

H : *Ben ouais, je m'en doute mais je pose la question je connais déjà presque la réponse.*

A : *C'est pas si mal Paris, mais ça dépend, je sais pas qu'est ce que t'aime pas à Paris ?*

H : *C'est l'échelle. Par exemple Nantes je suis très bien, je peux tout faire à pied. Je sens que j'ai une certaine main mise sur les choses alors que à Paris ... et puis même la temporalité, moi qui aime bien avoir une certaine rentabilité du temps, même si j'en suis pas malade, je trouve mon confort dans le fait de rentabiliser aussi mon temps, de voir que j'ai une certaine main mise. Là les transports à Paris, le fait que tout soit immense ...*

A : *Ouais je comprends ce que tu veux dire, mais après faut t'arrêter à ça dans le sens où, sans doute que tu dis ça parce que t'as eu une expérience de Paris précise, qui te fait dire ça. Mais t'as mille façon d'avoir une expérience de Paris et par exemple moi ça ... fin après une fois que tu connais un peu Paris tu vis tout le temps un peu dans les mêmes quartiers et en fait t'as ta petite ville au sein de la ville. T'es pas tout le temps à faire quarante minutes de métro pour aller à un endroit où à un autre, fin moi par exemple je fais tout à pied tu vois, j'habite dans un quartier, et mes potes habitent dans les quartiers alentours et ont fait tout le temps tout à pied, on est tous à avoir vingt minutes de marche l'un de l'autre. Ce qui me ramène à exactement la même vie qu'à Nantes. Fin vraiment t'arrête pas à ça, t'as plein de façon de vivre Paris. Fin plein plein.*

H : *Ok. Non mais bon, je le dis mais après si il faut le faire il faut le faire, et j'ai toujours su m'adapter.*

A : *Mais il faut pas que t'y ailles à reculons parce que tu vas mal le vivre tu vois. C'est ça aussi, c'est que si t'y vas en te disant bon j'aime pas tu vas vraiment mal le vivre. Et c'est dommage. Mais je suis pas trop inquiète pour toi, je pense que vu l'intérêt que t'as pour le textile et j'imagine que ...*

fin pour tout, Paris tu vas voir ta curiosité elle tout le temps arrosé, c'est incroyable. Surtout dans des quartiers en particulier, je pense que tu serais dans ces quartiers là, t'aurais une autre image de Paris.

H : *Ok, ça aussi c'est bon à entendre. Non ba en tous cas tu réponds très très bien aux questions, après on a un peu dérivé.*

A : *Ouais j'imagine !*

H : *On a commencé en suivant les questions et puis après c'est parti un peu en cacahuète mais bon je pense que tout est bon !*

A : *Tu me dis si il y a des questions sur lesquelles tu veux revenir.*

H : *Non après je le faisais aussi pour moi, c'est pour ça que je fais aussi ce mémoire, j'avais envie de rencontrer des gens qui me permettraient de me donner de pistes, des billes.*

A : *Je l'ai fait dans la même démarche, exactement la même démarche.*

H : *D'ailleurs si jamais tu as des contacts ...*

A : *Oui oui j'avais oublié, mais j'y repensais en parlant. Là je vois pas, parce qu'un en fait tu cherches quoi ? Tu cherches des gens qui ont un diplôme d'archi.*

H : *Ouais, parce qu'il faut quand même que je le raccroche, il le faut. C'est aussi super intéressant de voir ce que tu peux faire après avec ton diplôme tout en voulant faire autre chose, parce que par exemple, je vais aussi avoir un illustrateur et comment tu re-basculer ta pratique, ta vision de l'architecture dans le graphisme ou dans la mode.*

A : *Je vois. Après mes potes ils exercent tous comme archi-archi et mes collègues et mon réseau pro ils sont tous pas archi...*

H : *Oui t'es une des rares.*

A : *Ouais, BureauBétac j'étais une des rares ils avaient tous fait soit ENSI les ateliers, fin en gros des écoles de design plus que d'architecture et là chez Starck ils sont tous Calendo, de Pengen, de Bouilles fin tu vois, plus archi d'intérieur. En gros typiquement ils font ce qu'ils ont appris à l'école.*

H : *Et tu pense que c'est plus parce qu'il y a moins d'archi qui vont demandé ça ?*

A : *Ouais je pense.*

H : *Et pour revenir à une des questions qu'on a un peu zappé, si toi tu avais un peu l'impression de faire bouger les lignes ou comment tu te positionne un peu par rapport à tout ça, est ce que tu te positionne comme architecte aujourd'hui, si on te demande ce que tu fais aujourd'hui, qu'est ce que tu dis ?*

A : *Je dis je suis architecte. Par contre en fonction du degré de discussion que je vais avoir avec la personne, assez rapidement je vais lui dire que j'exerce pas en tant qu'architecte. Parce que je dirais pas, fin même si je le pense c'est bête, j'irais pas spontanément dire que ce que je fais c'est de l'architecture, c'est pas tout à fait vrai pour l'instant moi je fais du design de mobilier.*

H : *Oui les gens ne comprendraient pas ...*

A : *Ouais c'est ça, par contre je dis oui je suis architecte. Mais je précise assez rapidement que pour moi j'exerce un peu différemment mon métier.*

H : *Ok, ok. Bon ben très bien. Si jamais j'ai des questions je peux toujours te les envoyer ?*

A : *Bien sûr, hésite pas et si je met un peu de temps à répondre n'hésite pas non plus à me relancer parce que c'est aussi hyper fréquent que le lise le message au moment où je suis en train de faire plein de truc et après j'oublie.*

H : *Oui je connais ça, mais ne t'en fais. Pour l'instant tu as toujours répondu super rapidement !*

A : Je t'en pris, bonne journée !

H : *A toi aussi, salut !*

A : Tu as surement du tomber au bon moment !

A : Salut, bye !

H : *Après je vais pas te déranger plus longtemps, si t'es en vacances en plus.*

A : Oui ben t'inquiète ça ne me demande pas énormément d'effort.

H : *Non mais trop cool en tous cas d'avoir répondu à mes questions et après moi je suis hyper chaud de rester en contacte avec toi, tu as exactement le profil qui me plaît, même au niveau des contacts.*

A : Pas de problèmes, tu me dis même si t'as affiné un peu tes envies, si tu te poses des questions sur des boîtes, si t'as envie de d'autres noms tu me dis et puis en rediscute. Et puis même si jamais tu veux que je jette un coup d'œil à ton portfolio, fin je sais pas, si tu veux ça ne me pose pas du tout de problème de t'aider.

H : *Ok c'est trop trop cool.*

A : Je comprends et ça me ferait plaisir.

H : *C'est vrai qu'en soit je suis hyper motivé et très sur de ce que je veux, peut-être encore un peu fantasmé mais passons, mais c'est toujours un peu déstabilisant de ne pas savoir.*

A : C'est clair. Et encore moi aujourd'hui moi ça m'arrive tout le temps. Je comprends très bien, et j'aiderais dans le même cas avec plaisir.

H : *Ok ben écoute trop trop cool ! En tous cas c'était un plaisir.*

A : Ouais pareil. Et puis hésite pas, tu me dis si t'as la moindre question tu m'envoies un petit message et je te répondrais.

H : *Ca roule, merci beaucoup en tous cas.*

ENTRETIEN

Charlotte Say, 23 ans
30.04.2019

(...)

Hugo : *J'aimerais te demander qu'est ce qui t'as donné envie de devenir architecte ?*

Charlotte : Bonne question ... T'aurais peut-être du me filer les questions avant, que je réfléchisse. Qu'est ce qui ma donné envie de devenir architecte ...

H : *Quelle était ta motivation, est ce que c'est venu de tes parents ?*

C : Plusieurs fois quand j'étais petite j'ai eu plusieurs fois envie d'être architecte mais un coup quand on est petit on dit qu'on veut être paysagiste, photographe ... Mais c'était toujours revenu architecte et au moment de faire le choix des études j'avais très envie aussi de travailler dans le cinéma mais mes parents m'ont fait peur. Et ma seconde envie c'était l'architecture donc je me suis que c'était peut-être moins risqué de partir là-dedans et mes parents étaient ok sur ce choix là donc je suis parti dans cette idée. Et pourquoi architecture, j'avais envie de quelque chose dans la création, l'espace ça m'intéressait et j'aimais beaucoup les musée ou les grands bâtiments, ba c'était quelque chose qui m'attirait on va dire artistiquement.

H : *Ok donc il y a le côté artistique, il y a le côté sans prendre trop de risque non plus ... Et tu sais à peu près quand cette idée c'est concrétisé ?*

C : Je sais pas ... Après peut-être que c'est lié inconsciemment à un voyage à Rome que j'ai fais avec la classe de latin, parce que j'ai toujours été attirée par les ruines et le patrimoine. Et aussi avec l'île de Nantes que j'aimais beaucoup, avec tout le passé industriel qui était conservé et restauré et du coup je métais dit, je me souviens à ce moment là, que peut-être éventuellement je pourrais travailler éventuellement dans le patrimoine et l'histoire. Donc le côté artistique et le côté historique.

H : *Et est ce que tu avais mis des choses en place avant de rentrer, pour être sur de rentrer dans cette école ?*

C : Ah oui. J'avais fait, je me souviens, pendant plus d'un an, j'avais lu plein de livre sur l'histoire de l'architecture, je métais renseigné sur les grands noms de l'architecture, Tadao Ando, Zaha Hadid ... J'avais fait une liste de tous les bâtiments reconnaissables à Nantes pour pouvoir être sûr de les reconnaître si jamais ils me posaient des questions ...

H : *Ah oui donc tu avais bien étudié le terrain, et donc c'était archi ou t'avais fait d'autres écoles ?*

C : Non. Que archi.

H : *Et est ce que tu pense que ton milieu et ton éducation on pu orientés tes choix ?*

C : Je pense que oui. Déjà s'il y avait pas eu l'avis de mes parents je pense que je serait parti dans le milieu du cinéma. Et forcément que oui parce que j'imagine que déjà l'attrait de l'histoire ou de l'artistique c'est forcément lié un peu à son milieu.

H : *Et donc on va plutôt parler de ton parcours à l'école d'architecture, est ce que tu pourrais m'en parler ? Comment se sont déroulées tes études, toi qui est maintenant bientôt diplômée ?*

C : Alors quand je suis arrivé j'ai commencé avec le double cursus, parce que papa disait que c'était bien d'avoir un double diplôme, que c'était sûr après de trouver un métier, et que ce serait en plus un bon métier si j'étais ingénieur donc c'est pour ça que j'ai commencé à faire ça. Surtout pour avoir les bons postes soit disant. Et à partir du moment où en deuxième années ils ont commencé à supprimer les cours d'arts plastiques si on était en double cursus je me suis, ah non mais c'est pas possible moi ce qui me plaît

vraiment c'est plus le côté artistique donc faut pas que j'enlève ça alors que c'est ce qui m'intéresse, alors que c'est pour faire des mathématiques, qui ne me dérangent pas plus que ça, mais bon m'apportait pas énormément de satisfaction. Donc j'ai arrêté le double cursus.

Après j'ai toujours pris des options où il y avait des parties plus créatives. Par exemple, en L3 on avait prit une option où on pouvait faire un dessin animé à la fin pour présenter notre projet. Donc ça changeait un peu de juste le projet architectural. Et il y avait déjà une idée dans la représentation des choses et dans le graphisme. Et après, du coup l'erasmus, donc ça c'était une envie personnelle de pays.

H : *Oui parce qu'il y a aussi la question des erasmus et des stages, même tu me parle de matières. Est ce qu'il y en a que tu as adopté par stratégie ? Par envie ou ... ?*

C : Au début c'était vraiment par envie et maintenant c'est devenu plus par stratégie et envie, c'est lié. Puisque par exemple, vu que je souhaite plus tard être graphiste. Et du coup dans les choix d'option au master c'était me dire par exemple, Design process ça va être utile parce que c'est autre chose que l'architecture et ça peut montrer pour les futures écoles que je ne fais pas que de l'architecture etc. Et en même temps c'est aussi un goût et un choix personnel puisque ça me permet aussi de voir autre chose qui correspond aussi à mon parcours. Donc les deux sont liés.

H : *Et est-ce que tu as essayé de faire la même chose avec les stages et l'erasmus ?*

C : Non. Parce que l'erasmus c'était vraiment la ville qui me motivait, Berlin. Après c'est aussi lié puisque Berlin c'est hyper dans le milieu créatif et artistique donc ça correspond bien à l'idée du graphisme. C'était une bonne expérience pour ça. Et le stage, pas du tout. C'était juste pour pouvoir rester à Berlin. Donc pas du tout lié.

H : *Donc toi c'est plutôt les matières qui auraient orientées, qui t'auraient peut-être même fait découvrir éventuellement ?*

C : Je sais pas trop si c'est des matières spéciales qui m'ont fait découvrir que j'ai envie d'être graphiste. C'est plutôt dans tous les projets en fait, la partie où on mettait en communication le projet on va dire, c'est ce processus là qui m'a plu. Et en fait on l'a retrouvé dans toutes les options de projet. Donc c'était pas quelque chose de ciblé qui m'a ouvert les yeux.

H : *Et est ce qu'il y a quelque chose qui a particulièrement fait un déclic, te faire te tourner vers autre chose que l'architecture ?*

C : Cette question est déjà arrivé en L2, en L1 j'étais sur que je voulais être architecte voilà, j'aimais vraiment ça. Quoi que non, même en L1, quand on a commencé, Romain Rousseau faisait des fanzines et on devait faire des fanzines, je me souviens de ça.

Et c'est la première fois que j'ai découvert ce que c'était qu'un fanzine et que j'en ai fait un. Et j'ai trouvé ça génial. Et du coup, par réflexe j'ai commencé par en faire quasiment à chaque fin de semestre, des petits fanzines pour présenter le travail qui était en cours. Et aujourd'hui c'est vraiment un médium que j'adore et c'est peut-être ça qui m'a fait ...

H : *Donc là c'est plutôt quelque chose de positif que tu as pris ailleurs ?*

Ouais, ben je ne l'ai pas pris de l'architecture mais que je l'ai pris de l'enseignement.

H : *Parce que aujourd'hui tu te vois plus dans une négation de l'architecture ou plutôt en continuité de l'architecture ?*

C : Là aujourd'hui, on me demanderait de faire, même si c'est un projet super, de faire un projet avec plein de logements, non je dirais je veux pas du tout faire d'architecture, donc je nierais

l'architecture.

H : *Y a t-il quelque chose en architecture qui aujourd'hui n'est pas du tout en adéquation avec ce que tu imaginais être l'architecture ?*

C : C'est surtout le métier en fait. Le fait d'être toute la journée derrière un ordinateur, et ça c'est que j'ai aussi trouvé dans le stage en fait, dans la confrontation du métier. Même si chaque stage peut avoir des facettes différentes. Mais on voit quand même que c'est un métier qui est beaucoup sur l'ordinateur et qui dans des tâches longues et répétitives, si le travail doit être bien fait et que la partie création pure qui est au début, quand on rentre en école d'archi, c'est un peu ce qui attire. De faire des dessin, d'imaginer un projet etc. Finalement ça se résume à pas grand chose dans le temps de travail. C'est beaucoup après d'exécution, de précision, de mesure sur les plans, d'annotation ... c'est un peu rébarbatif quoi. C'est dommage.

H : *Et donc à quel moment l'envie de faire autre chose s'est manifestée ? Dès la L1 tu me disais ?*

C : Non parce que dès la L1, je le savais pas, j'adorais faire des fanzines mais je savais pas finalement que je voulais faire du graphisme, c'est plus vers, je dirais, la fin de L2. Même si j'ai bien vécu mon année, c'était bien mais en L2 je me posait déjà des questions comme quoi je voulais probablement pas être architecte. Donc c'était pourtant pas lié à l'image qu'on a du travail de l'architecture puisqu'en L2 on était pas trop conscient. Je sais pas pourquoi ... en fait c'était pas que je voulais pas faire de l'architecture, c'est qu'il y avait quelque chose que je préférais.

H : *Oui voilà quand je te disais par négation, c'est exactement ça.*

C : Ba ouais non mais c'est ça. J'aime bien travailler à l'école d'architecture mais il y a la partie que je préfère, la partie

graphique. Mais par contre dans le milieu du travail, là ce serait plus de la négation. Parce que à l'école on fait quand même vachement de la création de projet, on est pas dans les plans.

H : *Finalement tu te verrais très bien faire du graphisme avec le médium de l'architecture ?*

C : Oui pourquoi pas.

H : *Donc pour toi tes envies ont été façonnées avec l'enseignement, ton passage par cette école ?*

C : Façonnées ... On va dire que ça m'a donné des outils pour pouvoir faire ça. Par exemple rien que par l'informatique, c'est des logiciels que tout le monde utilisent, photoshop, indesign ... même autocad, maintenant autocad je m'en sers pour faire de l'illustration même si c'est pas du tout le logiciel qui est prévu pour. Mais du coup on va dire que ça a quand été très formateur, ça a été utile. Et puis c'est surtout que ça va me donner un avantage j'imagine plus tard, parce que ça ne m'a pas formaté comme si j'avais été dans une école de graphisme. Donc ça m'a plutôt donné, on va dire, des points positifs pour avoir une autre approche.

H : *Et ça c'est intéressant justement quand tu me parles d'une autre approche, de pas être façonné, est-ce que tu peux me dire un peu plus ?*

C : Déjà je pense que l'on a beaucoup d'enseignants qui sont différents, qui n'ont pas la même approche, donc ça déjà ça permet déjà d'avoir plein de visions différentes.

Et ensuite, vu qu'on ne m'a pas, on va dire reproché des choses, ou appris à faire du graphisme en tant que tel mais de l'architecture, du coup j'ai fait un peu de manière autodidacte ou personnelle. Et du coup j'ai pas été formaté comme si c'était des profs qui m'avaient donné un point de vu ou des conseils sur le graphisme.

H : *Et est ce que tu vois une manière de faire de l'architecture qu'on t'as apprise à l'école et qui se reflète dans ton travail de graphiste du coup ?*

C : Non je pense pas parce qu'il y a ... après il y a une chose qui est arrivée ... par exemple en architecture ce que je préfère aujourd'hui, ce qui n'était pas le cas avant de passé par l'école. Ca va vraiment être les choses simples, le less is more, les choses un peu radicale, je pense par exemple aux architectures de Tadao Ando, ça va être très radical, simple ... Mais très puissante, avec un vrai parti pris. Et du coup, c'est ça aussi que je tente de faire on va dire, dans le graphisme. Donc si aujourd'hui par exemple je devais aujourd'hui pratiquer et l'architecture et le graphisme en même temps, chose que je ne ferais pas mais imaginons, je pense qu'on arriverait à retrouver le même style à la fois dans l'architecture que dans le graphisme.

H : *Et donc pourquoi avoir effectué réellement ce pas-de-côté ?*

C : Ca s'est fait un peu naturellement, j'ai pas dit tout d'un coup, aller je tourne la page de l'archi et je passe à autre chose, d'ailleurs je suis toujours en école d'archi, alors que ça fait au moins deux trois ans que je me dis que je veux faire du graphisme mais du coup j'ai pas fait un changement radical vu que je continu finalement à faire de l'archi avec les cours.

H : *Donc trois ans, à peu près, que tu as décidé que tu voudrais faire des études de graphisme après tes études d'architecture ?*

C : C'était il y a trois ans, et pourquoi j'ai pas arrêté après la licence et j'ai essayé de continuer en master, c'est parce qu'il y avait l'erasmus et que j'avais très très envie d'aller à Berlin. Du coup c'est pour ça que j'ai eu envie de continuer l'archi et après en rentrant en France, il restait un an et je me suis dit c'est trop bête de pas finir pour un an. Donc en fait on va dire que c'était même pas grâce à l'architecture que j'ai voulu rester en école d'architecture mais

plutôt juste qu'il y avait une opportunité de vie à l'étranger.

H : *D'accord ok. En terme de stratégies que tu aurais mis en place, est ce que tu aurais des choses à rajouté, vis-à-vis de ton book par exemple ?*

C : Déjà ce qui est assez sympas à l'école d'archi c'est que la plus part du temps les prof nous laissent complètement libre sur la manière de rendu des projets. Et c'est ça qui rend intéressant aussi ... D'avoir des rendus ... Tout le monde ne fait pas exactement la même chose même si bon il y a quand même les images 3ds que l'on retrouve chez beaucoup d'archi, il y a quand même une part de liberté. Et donc à chaque rendu j'essaye de faire des choses différentes et comme ça ça me permet de travailler le graphisme en parallèle puisque chaque fois j'essayais de faire des choses nouvelles comme par exemple une BD, un dessin animé ...

H : *Là j'entendais parler de ton projet de mise en page du book de l'option dans laquelle tu es ?*

C : Ah oui oui ! Ben là comme je le disais, chaque rendu des options sont assez libres, j'ai pu mettre en place des manières de travailler le graphisme. Et par exemple le mémoire c'était aussi l'occasion de faire un projet éditorial, donc là je me suis lancé dans une édition fait main avec des formats, des matières, des textures variés. Donc ça c'était aussi une manière de travailler l'édition. Et puis là je suis en Design process, et en design process, Françoise Coulon a demandé au début de l'année s'il y avait des gens qui étaient intéressés pour faire une édition de son option, comme ce qu'il y a déjà eu avec Rex de Michel Bertreux. Et je me suis porté volontaire pour faire ce livre. Donc ça aussi c'était une opportunité, dans l'école d'archi, de faire du graphisme.

H : *Est-ce que ça t'as paru compliqué ou ça c'était vraiment naturel de te lancer dans une nouvelle pratique ?*

C : Non ça ne me paraît pas compliqué puisque finalement le graphisme on en fait tout le temps. Donc ça ne me fait pas peur, j'ai pas l'impression que ça va être quelque chose de nouveau en fait.

H : *Ouais tu vois le graphisme comme une partie presque inhérente au travail de l'architecte ?*

C : Oui, c'est à dire que si on veut ... mais même si on veut faire un plan et le fait de choisir les épaisseurs de traits en soit c'est du graphisme. Ca va être faire une image, même si c'est pas une image compliquée de photoshop ou je sais pas quoi, ou une mise en page hyper complexe, tout ce qui va être imprimé va être finalement une forme de graphisme.

H : *Oui bien sûr. Mais alors pourquoi toi tu considère que tu as besoin d'autres études après ?*

C : Parce que je considère que du coup que les profs m'ont donné des conseils et des critiques sur le projet en lui-même architectural mais pas sur comment visuellement on l'a exposé. C'est à dire qu'on a pu me dire, ah oui c'est très beau, très bien mais moi j'ai besoin aujourd'hui qu'on m'apporte des critiques constructives pour pouvoir évoluer parce que sinon je vais rester on va dire toujours au même niveau, même si on s'améliore toujours par soi-même mais qu'il y ai vraiment des professionnels qui critiquent mon travail pour pouvoir progresser.

H : *Donc l'autodidacte là tu l'as été mais tu considère que maintenant il y a un frein ?*

C : Ben en fait je pense qu'on peut toujours être simplement autodidacte mais on va dire que pour passer la vitesse supérieure et progresser plus rapidement je pense qu'il faut des ... là ça va être juste deux ans d'études donc c'est pas énorme mais je pense que ce que je vais apprendre en deux ans d'étude c'est peut-être ce que j'aurais appris en dix ans d'autodidacte, je

sais pas ... Après c'est une espérance que je mets, j'ai pas encore vérifié mais j'imagine ça comme ça.

H : *D'accord ok. Et donc après si tu te projette un peu dans le futur, comment est ce que tu vois ce passage entre tes études de graphisme et justement ta future profession ?*

C : Ben là je n'arrive pas trop à visualiser comment se passera mon futur métier mais je pense que se sera aussi probablement lié avec ce que je vais découvrir à l'école de graphisme. Et aussi lié à mon stage, parce qu'il y a aussi un stage qui va être obligatoire. Ouais j'arrive pas du tout à me projeter, je sais pas trop.

H : *Est ce que déjà tu te vois graphiste ou est ce que tu te vois autre chose ?*

C : Oui non je me vois graphiste. Après graphiste c'est large, ça dépend vraiment de la structure dans laquelle tu travailles. Comme architecte en fait.

H : *Et est ce que toi il y en a une qui te plaît particulièrement ?*

C : Ben moi j'aime bien l'édition ou aussi la communication mais dans le domaine culturel. Après je pense que ça se décidera en fonction des opportunités ...

H : *Pour l'instant les stratégies ne sont par encore ...*

C : Pas du tout mises en place. Je vais voir. Pour l'instant je reste dans l'apprentissage. Et après pourquoi, en parallèle des études, pourquoi pas si j'ai le temps ou après les études, de faire du travail aussi en freelance puisque c'est ce qui peut se faire de manière plus ou moins facilement dans le domaine du graphisme. Plus que dans le milieu de l'architecture.

H : *Et donc de quoi vont dépendre tes choix de carrière ?*

C : Quelque chose de stupide mais le lieu,

je pense que quand on débute une carrière on s'implante quelque part et ça va être là où on va commencer à faire notre vie. Je pense que déjà rien que la ville va être déterminante, parce que déjà en fonction de la ville il y a pas les mêmes opportunités. Donc ça c'est la première chose, et après ça va être vraiment si on m'ouvre les portes dans des domaines qui me plaisent je vais aller dedans et sinon non ... Mais ça paraît logique.

H : *Oui ou sinon qu'est ce qui va être le plus important pour ton boulot ?*

C : En fait si, j'envisage aussi un peu. C'est faux quand j'imagine pas les perspectives de travail plus tard ... En fait je vais revenir en arrière.

En gros, idéalement, j'aimerais travailler à mon compte avec une équipe de gens avec qui j'aime travailler. Parce que je pense que déjà, pour être épanouie dans son travail, même si on fait quelque chose qu'on aime bien, il faut être avec une équipe de gens avec qui on aime travailler. Ça peut être des amis, d'autres personnes ... Et du coup idéalement j'aimerais être avec une équipe pour pouvoir faire des projets qui me plaisent.

Mais pour faire ça il faut déjà avoir une notion du monde du travail et de comment ça fonctionne. Donc la première chose se serait déjà de trouver travail dans une agence qui me plaise où il traite soit de l'édition soit de trucs culturels, apprendre de cette expérience et en parallèle, soit c'est 4/5e soit un mi-temps ou je sais pas comment ça pourrait se passer ... En parallèle ce serait essayer de monter ce projet de travail en groupe ou collectif finalement. Et à partir du moment où on va dire que l'on pourra vivre de projet de collectif, se lancer pleinement dans le collectif. Mais d'abord d'avoir un entre deux dans une entreprise pour pouvoir apprendre et pour pouvoir manger aussi un peu.

H : *Parce que tu considère que tes études d'architecture ou la future pratique de graphiste ne t'apportent pas les clés pour*

pouvoir t'en sortir directement ?

C : Non parce que je pense que là on a des a priori sur comment ça fonctionne, en fait on sait pas vraiment comment ça fonctionne. Et j'aurais besoin d'au moins un an pour voir par exemple ben je sais pas, comment on a un contrat de graphiste. Est ce que c'est des concours, j'en sais rien. Est ce que c'est aller chercher des clients ... je sais pas en fait.

H : *Et est ce que éventuellement tu te prépares à avoir cette même désillusion que tu as eu entre les études et la pratique ?*

C : Oui et non parce que en fait je pense que dans le graphisme il y a beaucoup de mise en page technique où on doit régler les moindres détails ça prends vachement de temps etc. Mais je pense que ça prend quand même moins de temps que régler les moindres détails sur un plan d'immeuble ... Je veux dire, entre un livre et un immeuble c'est pas la même échelle donc il y a sûrement plein de détail et c'est long ...

H : *Justement je trouve ça intéressant quand tu me parles d'échelle, est ce que c'est aussi quelque chose qui te, parce qu'on le voit on devient des pions sur une échelle qui se diversifie énormément au niveau l'architecture, alors que là on revient à système éditoriale où on a un projet fini que l'on peut peut-être plus facilement maîtriser ?*

C : On peut plus facilement maîtriser et puis on peut faire des tests. C'est à dire qu'en archi on peut faire des maquette, très bien, mais ce sera jamais la vraie échelle. Alors que là on va avoir quelque chose de beaucoup plus palpable et maîtrisable.

H : *Mais justement est ce que c'est quelque chose qui est pour toi primordial, de pouvoir avoir justement la possibilité de toucher l'objet fini, de pouvoir le créer de soit-même ?*

C : Oui c'est vrai que si jamais je devais

continuer dans l'archi ce serait vraiment dans des choses que je peux réaliser moi-même, donc plus dans le design et la micro-archi. Ouais d'avoir quelque chose où on voit vraiment ce que l'on fait. Parce que en archi on fait plein de 3D, on fait plein de plans et tout ça mais clairement on le fera jamais réellement de nos mains.

H : *Est ce que, quand tu me parlais justement de ce collectif que tu imagine pour plus tard, tu l'imagine avec d'autres graphistes ou avec des pratiques complètement autre ?*

C : Moi j'imagine quelque chose éventuellement transversal, parce que je trouve ça vachement intéressant de pouvoir à la fois mixer les commandes, ce que l'on fait, ça fait de la diversité dans le travail et le quotidien qui est intéressante. Et en plus je pense que l'on apprend un peu de tout dans tous les domaines. C'est à dire que le graphisme va apporter quelque chose à l'architecture, le design va apporter quelque chose au stylisme, ou j'en sais rien et du coup tout se mélange, et tout est plus riche quand il est mélangé ... Comme dans la cuisine !

H : *Et une question qui reviendrait un peu à avant, quand on parle d'une feuille c'est aussi une forme d'espace, est-ce que tu pense pas qu'il pourrait avoir un lien entre l'espace que l'on créer en architecture et l'espace que l'on créer en graphisme ?*

C : Oui forcément. Après il y a un lien je trouve dans l'ordinateur je veux dire. Par exemple sur autocad, très bien on va faire des lignes etc et ça va faire un plan et c'est la même chose que l'on fait sur indesign en mettant des grilles et en mettant le truc en page. Ca c'est vrai mais une fois que tu le vois en réelle c'est pas forcément vrai. On va dire qu'il y a un lien entre la méthode de construction. Dans le processus de création. Voilà.

H : *D'accord. Alors j'ai une question aussi, c'est est ce que tu as le sentiment de faire un peu bouger les lignes ?*

C : Ah justement ! Les lignes ! Les lignes de qui ?

H : *Est ce que tu as l'impression de casser les codes ? Est ce que tu as l'impression de renouveler des codes ? Est ce que tu pense que ce que tu fais est lié à notre génération ou que c'est juste dans la continuité de beaucoup d'architecte ?*

C : On va dire que ça s'est déjà fait par exemple au Bauhaus, clairement il mixait plein de domaines. Donc ça s'est déjà fait, on va pas dire que c'est nouveau de notre génération. Mais j'ai l'impression que c'est un peu oublié, peut-être la génération de nos parents. Et quand on rentre en école d'archi on se dit, on va faire du design, du graphisme, en pensant vraiment que l'on va être architecte. Et peut-être que notre génération re questionne le fait d'être simplement architecte. Donc c'est à la fois pas que lié à notre génération mais c'est re devenu au goût du jour avec notre génération.

H : *Et toi tu te sens vraiment part à ce mouvement si on peut appeler ça mouvement ?*

C : Oui. Je pense que l'on est plein comme ça. Surtout dans mes amis. Après forcément on est souvent amis avec des gens qui nous ressemble donc peut-être que l'on est aussi tous à vouloir faire autre chose mais si on compare à toute la promo finalement on est peu.

H : *Mais tu as quand même le sentiment qu'il y a une bonne parti d'étudiant architecte qui ont envie de faire autre chose ?*

C : Ouais. Après peut-être que là on a envie de faire autre chose, on va faire autre chose et on va se rendre compte que c'est l'architecture que l'on veut vraiment faire, on en sait rien.

H : *Oui non mais c'est possible qu'il y est aussi un autre allé-retour mais qui est*

peut-être nécessaire pour éviter justement ce formatage. Bon c'est bien ! Et là ce serait plutôt un petit retour critique sur l'architecte. Question plus générale, comment tu qualifie la fonction d'architecte aujourd'hui ?

C : Bancale. Bancale parce que au final j'ai l'impression que c'est se donner beaucoup de mal, travailler beaucoup pour recevoir peu. A la fois recevoir peu de reconnaissance, puisque souvent, moi dans ma tête quand j'étais plus jeune je n'avais pas l'impression que l'architecte ça allait être celui qui allait travailler pendant des heures pour figoler des trucs. Je ne pense pas que les gens ai conscience que l'architecte travaille à ce point. A chaque fois on entend, ah il a du retard, oh il a la tête en l'air ou oh il voit des choses un peu dans tous les sens ... Mais les gens ne se rendent pas compte du travail qu'il y a derrière. Et du coup je trouve ça un peu décevant de travailler autant pour peu de reconnaissance et un salaire qui n'est pas terrible.

H : *Oui parce qu'il y a aussi la notion de ce que l'on ne voit pas. Tu vois l'architecte plus comme un généraliste ou un spécialiste ?*

C : Généraliste. Généraliste parce que comme on disait tout à l'heure, à la fois c'est faire du graphisme, c'est faire du design si on fait des détails, de la scénographie en fonction du programme. Bref tout. C'est plus traiter de tout.

H : *Un généraliste de l'espace ?*

C : Ouais, un généraliste de l'espace, oui de l'espace. Ou même, de tout en fait. Parce que ça traite aussi par exemple si c'est sur un site historique, il va devoir se pencher sur l'histoire, il y a aussi des enjeux sociaux ...

H : *Je trouve ça intéressant, mais est ce que tu pense du coup que les études d'architecture pourraient être particulièrement motivante à aller voir ailleurs ? Tu me parles d'un panel de*

compétence que l'on acquière au cours de ...

C : C'est vrai que au final, quand on sort du lycée on a tous la même formation, ce sont des choses simples, qui sont mises dans des cases. Alors on a la discipline de l'histoire, la discipline des sciences, bla bla bla. Tout est hyper cadré et on arrive en archi et au final on nous présente plein de chose sous un autre angle, qu'on n'avait jamais vu avant. Beaucoup plus ouvert et où il n'y a pas vraiment de frontières. Et du coup je pense que les études nous font naturellement aller partout et avoir envie d'autre chose que juste l'archi avec ses frontières, de l'archi au sens classique, construire des maisons.

H : *Là tu me parle d'un archi qui est vachement créatif, qui n'est pas mis dans des cases comme d'autres études peuvent le faire. Est ce que ce ne sont pas justement des études qui permettent de générer des créateurs plutôt que des formateurs ? Les études d'aujourd'hui, comparé à avant ?*

C : Je sais pas trop comment étaient les études avant. Oui et non parce que je pense qu'il y a eu des écoles qui étaient très classique. Mais j'en reviens au Bauhaus, ce n'était pas du tout classique mais les gens ils étaient créateurs. Au final c'était complètement ça, ils avaient complètement compris qu'ils ne formataient pas des architectes, ils faisaient des créateurs, dans tous les domaines. Et d'ailleurs il en est ressorti des grands noms de cette école, donc c'est que ça a été utile cette formation d'ouverture. On sait aujourd'hui que ça a déjà fonctionné.

H : *En quelques mots si tu devais parler des apports principaux de nos études ?*

C : Déjà une ouverture. Mine de rien, là c'est peut-être parce que je suis en train d'écrire mon mémoire que je pense à ça ... De faire des recherches, de synthétiser, de pouvoir retransmettre quelque chose à partir de plein de choses que l'on a vu partout. Ca nous a aussi beaucoup aidé

à, quelque chose qui est utile dans tous les métiers je pense, à faire des présentations orales et à défendre un projet.

H : *Presque le côté commercial ?*

C : Ouais ouais. Et puis ce qui était drôle c'est quand on était à l'alliance, moi personnellement et je ne suis pas la seule à avoir remarquer ça ... Que les gens qui étaient les plus doués, je dis douée avec des guillemets, à l'oral, ce n'était pas les gens d'Audencia mais les gens qui sont en archi. Parce qu'on avait naturellement besoin de défendre nos projets et qu'on le défendait à chaque fois devant des grands groupes puisque souvent la promo était divisée par deux en licence. Et ça ça nous a vraiment appris à être orateur, médiateur ... Je pense que c'est une des choses que je préfère dans ce que l'on a pu apprendre en école d'architecture parce que je pense que l'on a par cette formation dans les autres métiers. Et ça nous a donné, on va dire, un sens critique. Le fait de voir plein de choses différentes ça nous donne différents points de vu, d'où la possibilité de se former sa propre opinion et critique. Et du coup ça nous a formé notre caractère aussi qui est plus affirmé après les écoles d'archi parce qu'on a vu plein de chose, auxquelles on a pu se référer et critiquer. Et donc c'était vraiment super intéressant pour se former notre propre personnalité, et pouvoir la défendre.

Et après bien sûr ça nous a appris à être super créatif. Je pense que l'on était déjà tous avant de rentrer en école d'archi, c'est pour ça que l'on est allé vers l'architecture, c'est que l'on était créatif à la base.

H : *Tu me parles d'études fantastiques, est ce que tu trouve qu'elles sont en désaccord avec la profession d'aujourd'hui ?*

Non, parce que je pense que même dans la profession aujourd'hui, il faut être un bon orateur et avoir son propre avis et style si je puis dire.

H : *Ok donc pour toi il y aurait plus eu des gens qui auraient eu envie de bifurquer*

? *Études et profession dans une même continuité, et après des gens qui font des pas-de-côté ?*

C : Ils font des pas-de-côté parce qu'on a vu autre chose je pense. Qui aurait suscité plus d'intérêt.

H : *Et dernière question, avant de commencer tes études d'architecture, comment tu t'imaginais travailler plus tard ?*

C : Alors moine me souviens aux entretiens quand on m'a posé la question, qu'est ce que tu veux faire plus tard, j'ai dit : mon rêve c'est de construire des musées. Et là je voyais le Guggenheim en image, projet d'architecture qu'aujourd'hui j'aime pas du tout. Super complexe, énorme, hyper artistique où il y aurait des budgets énormes et où on pourrait faire tout et n'importe quoi ! Des porte à faux de malade. Fin bref, on va dire une architecture hyper expressive et qui aujourd'hui ne m'intéresse pas vraiment. C'est drôle parce que finalement les musées sont un peu une vitrine des architectes, c'est ce qui va faire les grands noms en fait et c'était un peu ça que je voyais d'extérieur, petite j'étais impressionnée par tout ça. Et en fait ça je me rends compte que c'est une infime partie du métier d'architecte. Personne en sortant de l'école va faire une énorme musée ! C'est pour ça aussi que j'ai suivi l'avis de mon papa, parce que je me disais, si jamais je dois construire des musées fallait que je sois dans le top, et le top ils étaient souvent en double cursus.

H : *Et donc là ça évoque quelque chose que l'on a pas du tout soulevé, c'est la question de l'argent. Grosse question qui est déjà en France tabou et encore plus dans le monde de l'architecte. Est-ce que l'argent tu avais une considération pour l'argent, avant de rentrée en école, maintenant et pour plus tard aussi ?*

C : Alors avant pas du tout. Sauf que j'ai pas fait une école de cinéma à cause de

cette notion d'argent puisque le milieu du cinéma est hyper précaire. C'est pour ça que je me suis tournée vers archi en me disant que ça allait être quelque chose de plus facile, alors que finalement ça ne l'est pas tant que ça.

Sauf que je me disais pas, j'ai envie de construire des musées pour avoir plein d'argent, c'était plus juste dans le travail. J'avais pas envie de faire ces études pour l'argent.

Après là actuellement, si j'étais vraiment passionnée d'architecture et s'il y avait que ça qui comptait pour moi, ça ne me gênerait pas de ne pas gagner beaucoup d'argent tant que j'ai assez pour vivre, que je suis pas à manger du riz tous les jours. Donc on va dire que l'argent n'a pas une grande importance tant que l'on aime vraiment ce que l'on fait. Mais vu que aujourd'hui ce n'est pas ce qui me passionne le plus, j'aurais vraiment du mal à travailler beaucoup pour pas gagner beaucoup d'argent.

H : *Parce que du coup la question de la reconnaissance n'est plus. Chose que tu retrouverais plus dans le graphisme, quitte à travailler beaucoup, tu ferais quelque chose que tu aimes donc ...*

C : Donc ça ne me gênerait pas. Et puis de toute façon je pense que si on fait vraiment quelque chose par passion, logiquement ça fonctionne.

ENTRETIEN

Marilou Bach, 28 ans.**02.05.2019**

(...)

Hugo : *Donc on pourrait tout simplement commencer de qu'est-ce qui t'as donné envie de devenir architecte ?*

Marilou : Euh ... Je pense que c'est mon père qui a fait architecture aux beaux arts à l'époque quand c'était encore mélangé. Et il a pas eu un diplôme d'archi, je crois qu'il a arrêté aussi. Donc lui il a fait plutôt de l'urbanisme et tout après, mais je pense que c'est un peu grâce ou à cause de lui que je suis tombé là-dedans. Depuis que je suis toute petite, je faisais des legos, je construisais des maquettes et tout. J'aimais trop ça. Donc ça c'est vraiment depuis que je suis toute petite mais je pense que c'est de mon père que je tiens ça tu vois.

H : *Et est-ce que tu te rappelle à quel moment l'idée de devenir architecte s'est à peu près concrétisé ?*

M : Ben tu vois j'ai fait un stage en troisième parce qu'il fallait faire un stage, j'avais fait dans un cabinet d'archi. Et je me rappelle que j'avais pas tant aimé que ça parce qu'on était tout le temps derrière l'ordi. Mais le truc que j'aimais bien c'était la conception. Moi ce qu'il m'avait donné à faire pendant ce stage, je me rappelle, c'était de concevoir une maison, on avait des pseudos clients de mon père qui voulaient une maison mais c'était moi qui faisais le truc, en troisième ! J'ai fait truc qui devait coûter, je sais pas moi, des milliards ! Je m'étais éclaté ! Mais c'était juste l'idée de faire un petit dossier avec les plans et tout donc moi j'avais adoré, c'était trop marrant. Mais voilà, après on a fait les visites de chantier et tout. Et ça je trouvais ça drôle et puis après je pense que j'ai un peu oublié l'archi ...

Après le collège, j'ai fait une seconde générale à Bordeaux, donc juste une seconde, après j'ai arrêté le lycée général pour partir en étude de bâtiment en peinture. Alors ça c'est pareil, c'est un peu venu comme

un cheveux sur la soupe ! Je suis allé à un forum des métiers parce que je ne savais pas trop quoi faire et du coup en faisant le tour de peinture dans le bâtiment qui m'a montré un peu ce qu'il faisait, parce que tu sais dans ces forums t'as des petits ateliers pour montrer ce qu'ils faisaient. Et du coup, ça m'a trop emballé donc voilà, je suis arrivé à Morcenx dans les Landes. J'ai fait un an de BEP au lieu de deux, faut savoir que le niveau de formation est vraiment bas des études.

H : *Ok, donc à tu t'orientes vers quelque chose de manuel à ce moment là ?*

M : Ouais carrément. Là ce qu'on faisait c'est qu'on avait des cours magistraux, on avait des maths, français, tout ça tout ça et puis après on avait des jours d'atelier entier du matin au soir. Et donc ce BEP je l'ai fait en un an et après j'ai fait un Bac pro, donc là on commençait à faire plus des études de prix, de chantier ...

H : Et ça t'as plu ?

M : Je sais pas, en fait ce que j'aimais bien c'était le côté manuel. Mais bon j'ai continué parce que je me suis dit, ça peut quand même être cool de finir, pour voir quoi. J'ai quand même fini mon bac pro à Bordeaux et après je suis allé en BTS dans la Creuse et là par contre on avait plus du tout de pratique on avait que études, ba comme on a fait en archi ...

H : *Etudes de marché, appel d'offre, ... ?*

M : Ouais et même on faisait des calcul de résistance des matériaux. Et du coup on a fait des stages ... mais ça du coup j'ai fini, mais je trouvais ça beaucoup trop sérieux, en fait tu recevais ton CCTP et tu faisais toute ton étude de prix par rapport à ça. C'était hyper redondant, nous on devait juste choisir les bons produits, j'y voyais pas trop d'intérêt en fait.

H : *Et du coup, toi ou du moins ce qui poursuivait cette formation il se projetait à mettre en place une activité manuelle ?*

M : Non non là c'était vraiment, on a fait ce BTS en gros pour être conducteur travaux, bureau d'étude.

H : *Ok donc loin de la pratique comparé à ta première formation ?*

M : Ouais, plus du tout de pratique. Et en fait moi j'avais fait au collège et en seconde générale, je prenais à chaque fois une option d'art tu vois. Le collège que j'ai fait c'était le seul collège d'aquitaine qui proposait cette option. Quatre heures par semaine de plus que les autres. Et en arrivant dans ces études c'était ce qu'il me manquait, c'était la création. Là il y avait zéro création, on suivait juste des commandes, bien gérer tes chantiers mais moi je voyais plus d'intérêt là-dedans, il me manquait trop la création.

Et du coup ben j'ai arrêté, j'ai plus fait grand chose pendant deux ans, fin niveau étude. J'ai fait surtout la fête. J'ai rencontré quand même beaucoup de gens qui était aux beaux-arts, dans le graphisme, vidéo, fin plein d'artiste. Du coup ça m'a trop chauffée, j'ai rencontrée une pote qui voulait faire archi d'intérieur mais c'est elle qui m'a un peu poussé, elle m'a dit, bon qu'est ce que t'aime, ça ça ça ça, et du coup ça m'a un peu dirigé vers l'archi.

H : *Parce que du coup il y a eu un moment donné où tu ne savais plus ce que tu voulais faire ?*

M : Ben là pendant ces deux ans d'année sabbatique, je savais plus du tout quoi faire.

H : *Et qu'est ce que t'as mis en place, c'est surtout les rencontres ?*

M : Ouais je pense que c'est surtout les rencontres, les gens qui m'ont raconté un peu ce qu'ils faisaient dans leurs études ou dans leurs vies et du coup après, à la fin de ces deux ans je me suis dit, fin j'avais trois choix dans ma tête. C'était soit les Beaux-arts, soit le graphisme ou soit l'archi. Mais du coup j'ai un peu choisi l'archi parce que

ma mère m'a dit, les BA ça ne mène à rien et l'école de graphisme ça coûte blinde. C'est des études qui coûtent 7 à 10 000 balles par an.

H : *Donc là il y a quand même ta mère qui à eu un certain poids dans tes choix aussi ?*

M : Ben ouais de ouf. Mais en soit les BA j'aurais pu les faire tranquilles parce que les BA c'est comme l'école d'archi, c'est pas payant, pas privé comme les écoles de graphisme. Mais elle me disait, ah mais non tu vas pas faire ça, n'importe quoi ! Regardes tous ces étudiants des BA qui font rien ! Du coup j'étais là, ba ok. J'avais vu qu'en archi on faisait un peu plein de truc donc je me suis dit aller on va tester tu vois.

H : *Et t'avais demandé plusieurs écoles ?*

M : Quatre écoles. Bordeaux parce que voilà j'habitais à Bordeaux. Nancy parce que j'avais une pote qui avait fait l'école de Nancy et puis Montpellier, je sais pas pourquoi. Et du coup j'ai été prise dans deux écoles. Et Nantes aussi du coup, j'avais eu des bons échos sur Nantes.

H : *Mais quand tu dis bons échos c'était par rapport aux matières que l'on donnait, fin par rapport à l'enseignement ou par rapport à la vie ?*

M : Non, plutôt que c'était une école assez bien côté quoi. Ma mère voyait un peu que par ça. Mais je pense que c'est quand même une très bonne école. Et ouais du coup Nantes, parce que je suis quand même tombé assez amoureuse, c'était mon dernier concours, mais j'avais pas préparé ... Une longue histoire ... Du coup c'est l'oral qui s'est le mieux passé. Parce que j'étais pas du tout préparé donc j'ai pas trop eu le temps de stresser.

H : *Et donc du coup, tu es rentré à l'école d'architecture de Nantes, est ce que tu peux me raconter un peu ton parcours, qu'ont été les points forts, les points moins forts ?*

M : Les points forts ... Pendant la licence je trouvais qu'on nous laissait quand même assez de libertés dans les projets tu vois. Je pense un gros point fort ça m'a permise de plus m'affirmer moi. Dans mes choix, dans ma personnalité et tout. Donc ça j'ai trouvé ça cool. Et puis c'était carrément beaucoup plus créatif que ... fin c'est ce que je voulais en fait, ce que je recherchais donc ça je l'ai bien trouvé en archi.

H : *Est-ce que tu recherchais le côté créatif surtout ou est ce qu'il y avait aussi une dimension manuelle ou autre ?*

M : Euh manuelle, ouais le côté manuelle que j'ai beaucoup aimé. En fait il y avait un mélange de plein de truc. Ben ouais le côté manuel, le côté créatif c'était les deux trucs qui m'ont vraiment plu. Après les points négatifs c'étaient plutôt là, le master. Ca commençait à devenir un peu trop sérieux.

H : *Ah ouais, trop sérieux ?*

M : Ben ouais. Je sais pas, tout ce qui était droit j'ai jamais écouté, j'arrivais pas à me concentrer et puis même les profs en culture pro quand ils parlaient du métier d'archi, ça donnait pas du tout envie. Et j'avais besoin de plus de liberté. Je me suis retrouvé, j'avais l'impression de me retrouver comme quand je sortais de mon BTS. En fait on est là à suivre une commande pour un client.

H : *Est-ce qu'il y a une dimension d'échelle qui rentre en compte ?*

M : Peut-être ... d'échelle par rapport à quoi ?

H : *Par rapport à l'échelle du projet, tu dis, tu suis une commande donc finalement tu te retrouves encore derrière le bureau, contrairement à ce que toi tu voudrais créer, tu voudrais imaginer ?*

M : Ouais. Je me ressentais encore un peu cloisonnée. Moi ce que j'ai ressenti c'est qu'on était tout le temps derrière notre

ordi, même pendant mon stage, il était cool tu vois.

H : *Ben d'ailleurs le stage ou les erasmus si tu as fais des choses comme ça qui ont peut-être pu impulser des nouvelles envies ? Est ce que ce sont des choses qui ont marqué justement ton changement ?*

M : Ben là mon stage avec Parenthèse c'était trop chouette parce que, limite si je fais de l'archi plus tard ça serait plus dans le style de ce qu'ils font eux parce qu'ils font plus de la micro architecture, ils travaillent avec plein de personnes différentes et des petites actions dans la rues et tout, moi je trouve ça cool tu vois. C'est entre l'architecture et l'installation et même presque l'œuvre d'art des fois tu vois. Ce que j'aime bien aussi chez eux c'est le côté ... merde comment on dit qui dure pas !?

H : *Ephémère ?*

M : Ouais. Ils font plein de trucs mobiliers éphémères, des trucs comme ça, moi j'aime bien.

H : *Ouais c'est pour ça quand je parlais un peu de la notion d'échelle ou du coup tu as plus la main mise. Parce que au final tu es rentré dans les études d'archi en ayant une idée du métier d'architecte, est-ce que c'est quelque chose qui s'est un peu cassé la figure au fur et à mesure ?*

M : Ben en fait j'avais pas trop d'idée de ce que c'était l'architecture en rentrant. Mais du coup là c'est pour ça, j'ai été agréablement surprise que ça mène à plein de chose l'architecture, on peu toucher à tout. Fin voilà moi l'idée que j'avais c'était on construit des gros machins et c'est stylés des fois. Mais voilà au final, tout ce qu'on a eu comme matière on peut les ... comme matière d'ambiances, j'aimais trop ces matières comme ça. Mais tu vois à chaque fois les matières que j'aimais bien c'était les cours de dessin, et ces cours là où on teste des matières et on crée des pièces éphémères au final tu vois.

H : *Est-ce que du coup il y a des choses qui t'ont fait, que ce soit dans la conception du métier ou dans la conception de l'enseignement, qui t'as fait vouloir changer très vite de voie ?*

M : C'est vraiment je pense en arrivant en master comme je te disais. En fait au début je voyais plus ça comme un jeu tu vois, j'ai besoin de jouer en fait. Et du coup je trouvais ça trop sérieux, trop de normes. Tu peux pas faire tout ce que tu veux tu vois. Et du coup, en plus il y avait deux trois ans j'avais plusieurs personnes qui m'ont dit, mais pourquoi tu fais pas du tatou et tout? Mais le tatou, c'est trop bizarre parce que c'est un peu venu là à mon dernier semestre que j'ai fait donc l'année dernière, vers novembre... je sais plus quand je vous en ai parlé ...

H : *Si si c'était début de l'année parce que tu avais fait ta cagnotte vers septembre, octobre.*

M : A ouais quand même ! Mais je sais pas comment l'idée m'est venu en fait. Je pense que c'était pendant les cours de droit où je faisais mes dessins et tout. Et des fois je les envoyais et on me disait, mais putain tu devrais trop faire des tatou, et on me l'avait déjà dit plusieurs fois donc cette idée elle me trottait un peu dans la tête tu vois. Et puis j'ai fait mon fanzine aussi entre temps.

H : *Et donc est-ce que tu peux nous parler justement, sans parler de stratégie parce que je l'impression que c'est plus instinctif...*

M : Ouais il y a zéro stratégie par contre. C'est des trucs qui viennent.

H : *Donc t'avais rien préparé ou mis en place justement pour entamer un changement de voie ?*

M : Non non c'est venu vraiment naturellement et je pense que c'était à partir de mon érasmus à Madrid, je pense c'est là où ça a commencé à cogiter dans ma tête. Et puis j'étais pas mal seul du coup à Madrid mais du coup j'avais le temps de

me balader.

H : *Et tu faisais quoi dans ces moments là justement ?*

M : Fin tu vois j'avais mon appareil photo, mon carnet, mon skate. Je commençais tout juste à re skater un peu et j'observais la ville et il y avait des espaces et des formes qui me plaisaient grave tu vois. Et j'avais trop envie de les dessiner et même j'aurais bien aimé les skater, bon j'avais pas le niveau mais juste prendre des photos et tout. Soit en grand angle soit des trucs hyper près mais il y a des espèces d'assemblages dans la ville que j'aime trop et ça m'a un peu poussé aussi du coup à me remettre dans le skate et à voir qu'il y avait pas beaucoup de femmes, de filles dans le skate. Et donc je pense que de tout ces moments qui se sont passés à Madrid m'est venu l'idée du fanzine.

H : *Est-ce que tu peux nous en parler un peu de ce fanzine ?*

M : Ben comme je te dis, c'est un peu parti de ces espaces que j'ai découvert, donc je voulais un peu mettre en avant ma vision un peu de l'architecture urbaine, prendre des photos, les montrer et puis faire des dessins pour montrer ma vision de la ville tu vois. Et il y a eu ce côté là et il y a eu le côté du coup plus féministe on va dire. D'avoir eu envie de mettre en avant des profils.

H : *Et ça tu pouvais pas t'imaginer le faire à travers l'architecture par exemple ?*

M : Ben ... non. Il y avait pas le mot architecture dedans avec ça.

H : *C'était pas le médium qu'il fallait ?*

M : Ah non non non. Non parce que je voulais toucher un ... fin tu vois j'interviewe un peu des gens de tous horizon tu vois. Donc je voyais pas trop de rapport avec l'archi. Mais je me contredis un peu au final parce que je dis que voilà je kiffe trop flâner et prendre des photos de la

ville et tout ... C'est un peu deux choses différentes que je voulais réunir en une édition et voilà ça marche pas trop mal ! Mais c'est dur, c'était dur, je pensais pas que ça allait marcher mais au final ça marche plutôt pas mal. Je suis contente.

H : *Et donc cette pratique transversale, on va l'appeler comme ça, son point de départ c'était Madrid ?*

M : Ouais je crois.

H : *Et après Madrid du coup tu as eu ce stage ?*

M : Ouais j'ai le stage parenthèse que j'ai beaucoup aimé mais qui n'était pas encore transcendant parce qu'il avait encore trop côté scolaire je sais pas, trop sérieux tu vois. Ou trop de routine en fait. Tous les matins tu te lève, je suis une grosse flemmarde donc déjà leur ateliers il est trop chiant à accéder. De faire la même route tous les matins ça me saoulait un peu. Et me poser tous les matins à la même place ça ça me saoul, j'avais besoin de voir plein de choses nouvelles tous les jours.

Et donc je pense que c'est peut-être pour ça que j'ai été poussés, fin amenée petit à petit vers le tatouage. Déjà parce que ça réunissait le dessin, je peux dessiner ce que je veux, au final les gens ils prennent ou ils prennent pas et ça me permet de bouger partout, de rencontrer du monde. Et même juste de rencontrer ces gens là ça ouvre d'autres portes sur d'autres projets qui ne sont pas forcément que du tatouage mais des collages, ou j'en sais rien, de toute façon je commence juste ma vadrouille mais j'aime trop ça quoi.

H : *Est-ce que tu penses que ton passage à l'école ça a eu une influence sur ton travail aujourd'hui ?*

M : Ah oui c'est sur que je pense que je ne regarde pas la ville comme avant. Enfin avant que je me baladais dans la rue je faisais pas attention vraiment à ce qui m'entourait, pas comme maintenant tu vois. Genre maintenant je suis plus sensible aux

espaces ...

H : *Parce que quand on regarde tes tatouages ou même tes illustrations, tes fanzines, quand je vois le dernier Utopies Urbaines, on peut voir clairement un attachement, un retour à l'architecture ?*

M : Ah ouais non mais c'est clair, mais c'est pour ça, ça m'a beaucoup apporté les études d'archi. Et puis même j'ai grave appris. Mais est ce que j'ai envie d'en faire mon métier, tu vois je ... pour l'instant j'ai arrêté. J'ai croisé Lescop tout à l'heure qui m'a dit, tu sais il y en a plein qui arrêtent et qui recommencent et tout.

H : *Donc ça pourrait être une possibilité ?*

M : Ben je ne ferme pas la porte. Mais pour l'instant j'ai envie de bouger quoi.

H : *Et qu'est-ce qui à fait qu'un moment donné tu t'es dit stop, je veux même pas finir mon diplôme, je m'en vais ?*

M : Ben je pense que c'est justement ça, quand j'ai fait mon semestre sabbatique après l'erasmus, tu sais j'ai commencé déjà à bouger un peu à droite à gauche et je voyais que j'aimais trop ça. J'ai commencé à bouger et puis là maintenant que c'est pour le tatouage c'est encore plus kiffant. Je trouve ça ouf le tatouage. Est ce que ça va durer longtemps cette passion ? Je sais pas.

H : *Tu sais pas, pour l'instant tu te projette pas ?*

M : On peut pas savoir tu sais.

H : *Mais est ce que tu te fais une projection, est-ce que déjà tu pourrais dénombrer ta pratique ?*

M : Ben ... non.

H : *Est-ce que tu t'identifie à quelque chose ? Ou finalement à plein de choses ?*

M : Ouais, il y a pas une chose il y a plein

de choses. C'est en ébullition là-haut. Tout le temps, en permanence ! Mais je sais pas ce que je ferais plus tard. Mais j'ai pas envie que l'on me colle l'étiquette de tatoueuse en fait. J'ai envie de faire plein de truc, pas que du tatouage et c'est pour ça aussi que je me suis dirigé vers le tatouage pour rencontrer plein de gens et avoir des projets différents. Tu vois j'ai fait un petit projet de graphisme, bon pour l'instant j'en ai fait qu'un mais j'aime bien faire ça, j'aime bien faire plusieurs projets comme ça, différents. Et rencontrer du monde, des fois tu peux tomber sur des choses sur lesquelles tu t'attends pas du tout et donc ça c'est cool.

H : *Donc toi tu as encore envie, tu dis là tu as fait du graphisme, du tatouage, mais clairement ça ne s'arrêtera pas là ?*

M : Ouais non, je pense pas. Non non j'espère qu'il y aura plein de trucs différents mais dont aussi des constructions. Tu vois là j'avais le projet avec la Mushi, de faire des modules. Bon au final ça se fait pas parce que je me suis chier, j'ai le mariage de Cannelle. Mais ouais donc ça ça me fait chier parce que ça aurait pu faire un truc cool dans mon book. Genre des petites constructions ...

H : *Tu résonnes quand même en terme de book pour éventuellement plus tard ?*

M : Ouais mais tu vois c'est un book, ça va être un book un peu chelou parce que plein de trucs différents dedans.

H : *Oui et en même j'ai l'impression qu'on revisite un peu la pratique, fin nos pratiques en règle général ...*

M : Ben c'est ce qu'ils avaient bien aimé à Parenthèse. Ils m'avaient dit, bon on voit que t'as fait plein de truc un peu de graphisme et tout, ils m'avaient surtout parlé de mes études en peinture, dans le bâtiment, ça ils avaient grave kiffé. En plus c'est pour ça qu'ils m'ont prise parce qu'ils m'ont dit, on a eu plein de demande et j'avoue que ton profils d'avoir faire du

bâtiment, on a un peu craqué dessus. Et même graphisme mais bon ça après il y a en a plein en étude d'archi qui font du graphisme aussi.

H : *Et aussi un truc que je trouve super intéressant, c'est que tu t'es pas du tout imaginé refaire d'autres études pour te relancer dans quelque chose d'autre ?*

M : Mais j'y ai repenser tu vois, à faire peut-être les BA ...

H : *Ah c'est une question qui est revenue quand même ?*

M : Ah ouais ouais il y a pas longtemps, ben juste quand j'ai arrêté l'archi je me suis dit, ah tient j'aimerais bien faire les BA. En fait j'avais parlé avec Renée qui me disait, ouais trop bien. Mais c'est qu'on a pas le même âge et en fait je pense que j'en ai un peu marré pour l'instant des études.

H : *Ca pourrait être ... ?*

M : Je sais pas, je crois que j'en ai marre des études en fait. Mais bon après j'aime bien apprendre tu vois mais j'aime pas avoir de compte à rendre. Je pense que ça c'est un gros problème qui m'a saoulé à l'école. C'est les profs, des fois ça me faisait péter les plombs ... d'être traité comme une merde, fin pas comme une merde, j'exagère, mais des fois ça me saoulait qu'à 28 ans on vienne me faire chier et qu'on me demande des trucs, fin je sais pas les profs ils sont chiants. Et ça j'en avais trop marre.

H : *Peut-être envie d'indépendance ?*

M : Ouais carrément.

H : *Parce que on peut en déduire que tu t'es senti assez autonome pour pouvoir créer ta propre identité, marque ... je sais pas comment on peut l'appeler ?*

M : Ouais je sais pas comment je l'appelle non plus, ce projet oui, mais je sais pas ... c'est pas une marque, j'aime pas dire

marque, j'avoue que je sais pas comment la dénommer ce projet. Je me suis posé plusieurs fois la question mais je sais pas. Et en même temps c'est pas plus mal je crois ...

H : *Plus envie de mettre des noms sur les choses, on a plus envie de ça aujourd'hui peut-être ?*

M : Ouais ouais. Je pense que j'aime pas trop ça.

H : *Est ce que t'as le sentiment de faire un peu bouger les lignes ? Au niveau de ta formation, tu pense que ça a toujours eu lieu ces changements ou que c'est plutôt récent ?*

M : Dans ma vie ? Je pense que j'ai toujours aimé faire un milliard de choses, donc mon trajet était toujours un peu comme ça là, en dents de scie. J'ai toujours envie de faire plein de trucs et j'ai envie du coup de trouver du temps et d'être indépendante ça me permet de faire un peu ce que je veux, quand je veux.

Ca je pense que c'est ce qui me faisait peur en archi, c'est de me dire que bon, tous les matins tu va aller travailler, t'as le temps de pas faire grand chose quoi. Là je me gère toute seule, bon des fois c'est compliqué et puis je ne pas très organisée en général non plus dans ma vie, donc pour s'organiser là pour gagner des tunes et en vivre tous les jours c'est pas facile, mais après je pense que une fois que ça vient c'est cool.

H : *C'est un travail qui te rémunère aujourd'hui ?*

M : Ben ça va commencer maintenant que je me suis payé une nouvelle machine à 700 balles, mais je pense que ça va rentrer franchement.

H : *Et quels sont tes projets futurs, là tout de suite maintenant, tu fais quoi ?*

M : Euh ... Ben là déjà demain il y a la soirée ! Fin non mais en fait j'ai pas trop de projet pour le long terme, je vis un peu au jour le jour. Mais là oui je t'avais dit

que peut-être surement on allait ouvrir un local à Paris. Et c'est en réflexion, on va voir comment ça marche le tatouage d'ici là mais ça serait pour ouvrir en Janvier, un truc comme ça.

H : *Ah oui donc dans un peu moins d'un an ?*

M : Ouais mais ça va passé très vite parce que on cherchait, fin moi je cherche pas du tout, mais les filles cherchent des locaux et on voyait que ça pouvait coûter 2000 balles, donc 500 euros par personnes. Et après il y a ton loyer à payer aussi, donc ça va être 500-700 balles, donc ça fait quand même déjà un bon billet par mois, plus les travaux, parce qu'il y a quand même beaucoup de norme dans les salons.

H : *Mais donc ce projet, s'il se concrétise, c'est quelque chose ou tu auras un endroit où travailler, les même collègues, des clients qui changeront tous les jours ...*

M : Ouais mais tu peux bouger tu vois, c'est ça qui est bien. Avec le tatouage c'est que tu peux bouger dans les villes, tu es invité dans les salons des autres pendant que eux ils bougent, fin tu vois tu te fais des échanges à tatouer dans les salons des uns et des autres mais ça te permet de bouger quoi.

H : *Et c'est quoi maintenant tes priorités dans tes choix de carrière ?*

M : Mes priorités c'est de tester le max de chose possible. Là tu vois maintenant que j'ai un petit jardin à Bordeaux, une cours avec un grand mur, j'ai envie de m'acheter une grosse nappe, tu sais les nappes en papier, et tu te fais, je sais pas, de tester, d'acheter de la peinture, des bombes de peinture ... fin tu sais j'ai envie d'expérimenter quoi.

H : *Ok, expérimenter. Parce que moi j'ai une petite question qui se rapporte du coup, qui revient peut-être plus sur l'architecture, sur l'école et tout ça. Est ce que tu considère que l'école d'architecture, son enseignement*

t'as justement poussé à être là où tu en es ?

M : Ba surement, mais franchement je sais pas comment répondre à cette question ...

H : *Est-ce qu'il y a des apports qui te paraissent primordiaux qu'on t'as donné à l'école et qui aujourd'hui te permette d'être qui t'es aujourd'hui ?*

M : Et ben ... je me suis jamais posé cette question mais ... quels sont les apports ...

H : *Fin après peut-être qu'il n'y en a pas, peut-être que l'école ne t'as servi à rien !*

M : Ah si si, bien sûr qu'il y en a mais j'arrive pas trop à savoir quoi vraiment. Mais comme je te disais, c'était ... non j'en sais rien en fait. Mais peut-être je te répondrais plus tard mais j'avoue qu'il faut que j'y réfléchisse à ça.

H : *Parce que moi ce sont des choses qui peuvent m'aider à comprendre pourquoi est ce qu'on change, est ce que c'est l'école, ça nouvelle façon d'enseigner, qui va nous donner les clés pour trouver d'autre métier ... une école qui nous apprend davantage à faire projet au delà d'apprendre à faire de l'architecture.*

M : Mais c'est peut-être ça déjà ouais, au moins une des choses que j'ai apprise c'est faire projet tu vois. Même à travailler en groupe, à penser autrement et ça m'a formé. Et j'avoue que je sais pas exactement quoi mais, je sais pas, j'ai une autre vision des choses, je pense, qu'avant. Fin tu vois je sens que j'ai évolué mais pour savoir quoi exactement c'est hyper dur. Mais je sais que ça m'a servi, de ouf.

H : *Après il y aussi le moment où on se rencontre des choses, où on fait les choses, et après il faut aussi le temps de mettre des mots sur les choses.*

M : Ouais ouais et ça j'avoue que c'est une question difficile. Mais il faut que j'y réfléchisse et que je sache y répondre parce que c'est vrai que tout ce que tu me pose

je ne me suis pas vraiment posé et c'est ce que je me rends compte quand je fais les interviews des gens ils me disent souvent, putain ouais j'avais pas pensé à ça et tout, du coup tu te refais ta vie ... t'as pas des réponses à tout ! Mais j'avoue je sais pas trop.

H : *Non mais ça peut être une question au quel ou tu répondras plus tard ou pas ça peut être aussi intéressant que ...*

M : Non non mais même pour moi, je suis curieuses de mettre des mots là-dessus parce que je sais que ça m'a fait grandir de ouf l'archi quoi et que je ressors ... j'en ai finis avec les études pour l'instant, peut-être que je les finirais un jour mais je suis contente d'avoir fait ça.

H : *Tu ne regrettes pas ?*

M : Ah non pas du tout. Non non non pas du tout. Mais c'est juste il y a un moment ça m'a saoulé quoi, pour les raisons que je t'ai dit. Mais ouais.

H : *Et donc une petite question pour la fin, qu'est ce qu'on peut te souhaiter pour l'avenir ?*

M : Et ben de la réussite ? De la réussite et que j'arrive à tester tout ce que j'ai envie, de tester quoi. Que j'ai d'autres idées un peu farfelues !

H : *Est-ce que tu imagines avoir une pratique plus tard, à un moment donné ?*

M : Une pratique juste ?

H : *Ben installer un métier ... qui n'existe peut-être pas encore d'ailleurs ...*

M : Ben j'ai du mal à me dire que je ferais que un métier. Ouais je me vois pas du tout dans un truc juste, sinon je me sens trop cloisonnée, emprisonnée. J'ai besoin de bouger, de rencontrer des gens et tester des trucs. Peut-être que je ferais de la musique après ! J'en sais rien ! J'aimerais bien en plus tester, pas du chant mais ...

H : *Bon ba top ! Après j'ai des questions plus sur l'architecte ... Comment est ce que tu qualifierais la fonction d'architecte aujourd'hui, est ce que tu pense qu'il y a un décalage entre son enseignement et sa réalité ?*

M : Ben j'ai pas trop vu la réalité vraiment ... Fin le stage qui m'a un peu dégoûté de l'archi c'est le truc de chantier ... J'étais là pendant la réunion, c'est trop chiant quoi ! Faire ça toutes les semaines, le pauvre Patrick quoi ! C'est intéressant, tu vois des trucs cool mais bon au final c'est bien parce que au final moi j'en avait déjà fait des réunions de chantier quand j'étais en BEP machin tout ça. Mais au final, d'un chantier à un autre même si l'architecture est complètement différente, dans les trucs techniques, tu vas retrouver quand même beaucoup de choses redondantes. Même si des fois tu dois trouver des moyens différents qui n'existent pas avec les chefs de chantier et tout, pour arriver à faire ton projet, ça c'est ce que je trouve intéressant. Genre la discussion mais après à côté de ça il y a quand même des trucs trop chiants, la paperasse et les machins, ça ça m'a un peu ... C'est la partie trop chiant de l'archi je pense. Mais moi je voudrais en archi que la partie la plus marrante de rencontre des clients tu vois ... je sais pas.

H : *Et toi tu te considère plus comme généraliste ou comme spécialiste ?*

M : Euh ... spécialiste, je suis spécialiste en rien du tout. Donc on va plutôt dire généraliste parce que ouais spécialiste je me considère du tout spécialiste. En rien, mais vraiment ça, je vais faire plein de chose sûrement dans ma vie de différentes mais je serais spécialiste en rien du tout.

H : *Et c'est pas une envie que t'as ?*

M : Non. Mais j'ai envie d'être ... de connaître bien les choses mais pas forcément de spécialiste, d'avoir réponse à tout tu vois, mais bon. Parce que je me dis, je vois ma pote Laurence qui travaille chez

Van's, elle est spécialiste, elle connaît tout par cœur. Tout tout, elle peut te répondre. Donc c'est impressionnant les gens qui spécialiste mais sauf que ben à côté de ça, je sais pas, fin il a pas ... c'est méchant ce que je dis pour Laurence parce que au final elle est hyper cultivée et tout mais ...

H : *Non mais c'est vrai que du coup ça ferme aussi d'autres choses sur d'autres portes.*

M : Ouais voilà, tu vois elle me dit, ouais j'aimerais bien faire ça, mais elle a pas le temps. Et je sais qu'elle a du potentiel de ouf, en art et tout, elle a fait les BA, elle a arrêté aussi. Mais du coup je me demande si des fois elle est pas un peu frustrée et ça me fait chier pour elle parce que je sais qu'elle pourrait faire des choses bien. Mais pas spécialement, j'ai pas envie d'être spécialiste.

H : *Ok, et vraiment dernière question, tu t'imaginais travailler comment quand t'étais petite, fin tu t'imaginais faire quoi comme métier ?*

M : Et ben franchement je sais pas ! Tout le monde dit, ouais moi je veux être astronaute ! Et je me rappelle pas ce que je voulais faire. Je pense que je disais sûrement architecte mais c'est pour faire comme mon père quoi. Mais je sais pas, depuis que je suis toute petite, j'aime trop les artistes quoi, je pense que je voulais être une artiste !

H : *Aller on fini sur ça !*

ENTRETIEN

Lucien Gurbert, 25 ans.
24.05.2019

(...)

Lucien : Oui, c'est né d'une contrainte ça !

Hugo : *Oui, et en même temps qu'est ce qui ne naît pas d'une contrainte ?*

L : Oui, moi je pense que je le dessin ça ne vient pas d'une contrainte seulement. Je dessine depuis que je suis tout petit, après c'est un truc qui vient ... très vite j'ai dessiné des trucs en 3D parce que je jouais pas mal aux jeux vidéo et je dessinais tout le temps, mais sur le papier. Et mon grand-père qu'était peintre, mais Lucien il dessine tout le temps en 3D, il est trop fort alors qu'il a que 5 ans. Donc les jeux vidéo, sans être le centre de ce que je fais en dessin, c'est un peu par là que j'ai commencé au début. C'est un peu né d'un plaisir.

H : *Justement, j'aimerais bien venir à la question de qu'est ce qui t'as donné envie de devenir architecte, ou en tous les cas de te lancer dans les études d'archi, mais alors est-ce que avant il y avait déjà quelque chose qui était impulsé, toi tu me parle du dessin ?*

L : C'est marrant je n'arrive pas vraiment à me souvenir de quand est-ce que je me suis mis à m'intéresser à l'architecture ... Finalement ce n'est pas que c'est venu par défaut, mais je ne me suis jamais dit comme certains de mes amis, le métier d'architecte c'était le truc que je rêvais de faire. Je me souviens en 5e au CDI, je voulais déjà faire archi mais j'étais déjà dubitatif parce qu'il y avait l'aspect chantier, je me doutais que le métier ça n'allait pas être trop mon truc. Je savais que c'était un métier de terrain et qu'il fallait savoir s'imposer, j'avais un peu l'intuition de ça sans trop le savoir.

H : *Parce que le terrain ça ne te plaisait pas ?*

L : Si mais le côté, gérer des ouvriers sur un chantier. Moi j'arrive jamais à m'imposer. J'ai travaillé dans deux agences, trois si tu compte le stage, et je me rends compte que c'est quand même beaucoup des rapport de force. Ils me demandaient, ok vous n'avez pas d'expérience mais est-ce que vous savez régler des conflits ? Non, typiquement je suis le genre de personne qui fuie le conflit. Je ne suis pas fait pour ça. Et je sentais déjà qu'il y avait quelque chose comme ça qui ne me plaisait pas en 5e. Finalement j'ai plus fait archi parce que c'est un thème qui m'intéressait énormément. De manière plus large, apprendre pour me nourrir pour le dessin. Tout ce que j'ai appris comme les connaissances du corps humain, de la nature, au final ça retombe toujours au dessin. J'accumule tout ça pour ensuite le retranscrire en dessin. Et l'architecture a toujours été quelque chose qui m'impressionnait. Et quand tu n'y connais rien, tu sens qu'il y a tout à découvrir. Rien que dans l'histoire. Et j'avais trop envie d'étudier tout ça pour comprendre.

H : *Donc tu as pris les études d'architecture comme un ensemble que tu allais pouvoir exploiter ?*

L : Complètement. Je ne voyais pas le métier d'architecte comme un objectif. Plutôt comprendre tout cet ensemble complexe.

H : *Donc tu dis clairement que tu as fais des études d'architecture sans vouloir devenir architecte ?*

L : Oui. Je me suis jamais vraiment retrouvé dans le métier d'architecte.

H : *A un moment tu y as cru ?*

L : Non. Non jamais je m'y suis reconnu. Après, quand j'ai fais Estuaire, ça m'a beaucoup plus parce que ça tournait énormément autour des entretiens, sur le terrain, avec les habitants. C'était, comment connaître un territoire au travers des habitants qui y habitent pour ensuite être apte à connaître leurs besoins et toi, dans

ta posture d'architecte, qu'est-ce que tu peux apporter à ce territoire par rapport aux usages.

Et c'est vraiment le moment où je me suis projeté dans le métier d'architecte. Le côté architecte anthropologue j'ai adoré. L'idée que tu n'es pas juste un mec qui va imposer ses idées sur un chantier mais tu vas plutôt être quelqu'un qui va essayé de fabriquer quelque chose avec les habitants. Mais sinon c'est vrai que dans l'ensemble j'ai un peu eu une sorte de réticence face au personnage de l'architecte. La dernière agence où je travaillais, c'était vraiment les architectes qui criaient en permanence sur tout le monde pour s'imposer.

H : *Tu peux me parler de ce personnage ?*

L : Oui mais c'est un peu préjugé que j'ai depuis longtemps. J'ai fais pas mal de raccourcis dans ma pensée et je n'ai pas forcément essayé à passer outre. C'est un peu une faiblesse de la pensée. Je me suis dit, ça c'est pas pour moi, et j'ai pas eu l'envie de comprendre pourquoi j'ai ce rapport comme ça avec cette idée là. Essayé de déconstruire pour surmonter. Mais en agence je me suis quand même rendu compte que pour l'architecte classique, il fallait avoir une certaine personnalité. Ceux qui n'arrive pas à s'imposer, ça passe pas, je ne m'y suis pas retrouvé. Je ne voyais pas imposer mes idées sur un chantier, y gérer une équipe ...

H : *C'est drôle parce que tu me parle beaucoup du chantier, alors que ce n'est pas forcément quelque chose établi pour tous les architectes, souvent c'est presque une spécialisation ...*

L : Oui mais dans les petites agences les gens font souvent du dessin et du chantier quand même. Après je suis pas en train de dire que le seul truc qui me plaît pas dans l'archi, c'est le chantier. C'est surtout pour montrer qu'au niveau de ma personnalité, j'ai senti une sorte d'incompatibilité. C'est un ensemble.

Et je l'avoue que mon rêve de gosse c'est être auteur de bandes-dessinées. Depuis

toujours. Depuis que j'ai commencé à lire, c'est quelque chose de beaucoup plus ancien. Et l'architecture, je ne regrette absolument pas d'avoir fait ces études, j'ai appris tellement de chose et ça a été très formateur pour ma construction personnelle. Par les gens que j'ai rencontré. Par exemple, j'ai fait une année de césure, à Amiens, en design graphique. J'y ai rencontré des gens qui étaient vraiment dans ce délire. Mais là je me suis senti hyper fier d'avoir fait archi avant parce qu'ils n'arrivaient pas à expliquer la moindre idée. Ils n'étaient pas du tout habitués à travailler en groupe aussi, c'était des gens qui faisaient leur propre truc dans leurs coins. Et moi j'étais, non mais tu as au moins une idée de base, tu structures tes idées.

Et ça, ça m'a beaucoup aidé. Parce que je me rends compte que dans les études d'art, généralement, à un moment ils trouvent dans leur développement artistique ils trouvent quelque chose de stylé et bam il carbure à fond dans cette piste là. Mais au final, ils ne savent pas eux-même pourquoi ils sont partis dans cette direction, parce qu'à un moment, ça a bien marché mais sauf qu'ils incapables d'expliquer pourquoi ils ont fait ça. Après cela ne veut pas dire que c'est mal, mais c'est quand même un handicap quand tu dois soutenir un projet et que tu arrives à bien synthétiser tes idées.

H : *Et si on revenait un peu sur ton parcours à l'école, parce que tu voulais être auteur de BD, finalement tu t'orientes vers les études d'architecture, est-ce qu'il y a des choses qui ont construit ton parcours ?*

L : C'est pas facile. J'ai fait ma licence, ça c'est bien passé dans l'ensemble. Sauf que je n'arrivais toujours pas à me faire à cette situation professionnelle de l'architecte qu'on nous mettait comme objectif. Tous les cours j'adorais, mais cette espèce de porte de sortie pour le métier d'architecte m'a toujours fait dire que ce n'était pas pour moi. Mais, du fait des cours, j'ai quand même continué.

Il y avait ces professeurs qui s'indignaient que des professeurs enseignent des

matières d'architecture sans eux-même être architecte. Comme si l'enseignement ne devait être fait que par des pratiquant de l'architecture. Ce discours là m'énervais. Au contraire, c'est super stimulant d'avoir des professeurs venus d'ailleurs, qui avaient leur discipline. Moi c'était ce genre là qui me plaisait. Ma meilleure rencontre à l'école ça a été Eric Chauvier, un écrivain anthropologue que j'ai eu en master. Ça a été la révélation. C'est lui qui m'a donné envie d'écrire, je ne suis pas écrivain mais c'est lui qui m'a donné le goût de l'écriture. C'est génial de rencontrer quelqu'un qui te fait découvrir de nouveaux moyens d'expression et qui t'ouvre à d'autres choses. Même si c'est intéressant, les normes je n'y trouvais pas réellement d'intérêt.

H : *Donc il y avait tout un côté de l'architecture qui tu n'as d'une certaine manière ?*

L : Oui, j'étais un peu dans le déni. Après c'est comme je t'ai dit, c'est un peu une faiblesse de la pensée. Je n'ai jamais cherché à surmonter ça non plus. Enfin je suis quand même allé au bout de mes études donc ça va.

H : *Et donc ça c'était la licence, le master, ou tout ?*

L : Bon la licence c'est beaucoup moins professionnalisant mais il y a eu tout le mouvement erasmus en fin de licence. Moi c'est ça qui m'a poussé à aller à Amiens faire l'école de design graphique.

H : *Donc à la place de l'erasmus tu as fait Amiens ?*

L : Oui, quand tous mes amis étaient en erasmus moi j'ai fait une césure, enfin je te dis une césure mais à l'époque je ne savais même pas si j'allais revenir en architecture.

H : *Ok, mais alors pourquoi tu as choisi ça plutôt que un voyage par exemple ?*

L : J'avais fait trois ans d'architecture, ça m'avait énormément intéressé mais

l'idée de devenir architecte ne me donnait toujours pas plus que ça envie de le devenir. Donc je me suis dit, bon vu que c'est le moment où tout le monde part en erasmus, d'aller faire autre chose. Et là j'ai fait des concours pour les Arts déco de Paris, de Strasbourg et d'Amiens, trois écoles bien réputées. J'ai été pris et pendant cette année là, qui a été géniale, j'y ai appris plein de techniques graphiques différentes, rien à voir avec l'architecture. Il y avait histoire de la photographie, histoire du graphisme, volume, graphisme, dessin, peinture, couleur. Mais après ça j'ai eu envie de revenir en architecture.

H : *Mais juste, pourquoi tu as choisie de faire ces études dans ce domaine là ?*

L : Parce que je m'étais renseigné et je savais que ça croisait plein de disciplines. Je m'intéressais pas mal à l'époque à la typographie et à l'édition. L'idée avait commencé à germer, de faire de l'édition, des bouquins, un lien avec la bande dessinée que j'avais au début. Déjà en licence d'architecture, on me sollicitait pour faire toutes les affiches pour le BDE, donc ça avait déjà commencé à germer cette idée de design graphique.

Et une fois là-bas, j'ai découvert que c'était très individualiste comme études. Et ça ça m'a donné envie de revenir en architecture parce que j'avais quand même beaucoup aimé tout ces travaux en groupe, je trouvais ça hyper enrichissant. On réfléchissait ensemble, notamment sur les projet d'urbanisme. Et je t'avoue que l'urbanisme c'est vraiment ce que j'ai adoré en architecture. Parce que justement tu avais un peu plus de liberté dans la pensée, dans la pratique. Après dans ma bande d'amis on est tous très orienté vers l'urbanisme.

H : *C'est étonnant comparé aux interview que j'ai fait, ils avaient tendance à se rapprocher d'une petite échelle, alors j'aimerais savoir ce qui te plaît dans l'urbanisme ?*

L : Ce qui me plaît c'est la liberté que l'on a à faire le projet. Parce que à l'école quand

tu avais des projets très archi, ils te disent, 25 mais rendu APD. Donc ils t'apprennent ce que c'est que le stade avant projet dans le projet. De l'esquisse jusqu'au DCE. Très normé, et je n'y ai jamais vu d'intérêt, elle est où l'invention là-dedans ? Si à un moment tu as envie de faire une bande dessinée pour présenter ton projet, ça ne rentre ni dans la phase esquisse ni dans la phase DCE ni dans la phase pro. Après c'est sur que ce fonctionnement par phase, c'est la meilleure manière de s'en sortir dans l'architecture d'un projet. Mais dans les projets urba j'ai beaucoup aimé le côté où tu développes t'as propre méthode. On allait voir les habitants et après chaque groupe construisait sa propre méthode pour aller vers son projet d'urbanisme.

H : *C'était quand exactement tout ça ?*

L : Master 2 et PFE.

H : *Ok donc à la toute fin. Et là tu ne voulais décidément plus être architecte ?*

L : En même temps j'ai travaillé en agence après donc même aujourd'hui c'est pas clair comme question. C'est juste que, le domaine m'intéresse mais je ne suis toujours pas convaincu par le métier.

H : *Peut-être un problème au niveau de la manière d'exercer ?*

L : Je trouve qu'il n'y a pas d'espace de liberté, clairement. Pour te dire, j'ai été 6 mois chez un architecte en chef des monuments historiques. J'ai pas pu travailler à la main, tout autocad ! J'ai commencé à dessiner à la main parce que je travaillais sur une tourelle gothique de la cathédrale de Strasbourg, avec beaucoup d'ornements. Je devais aller là-bas pour faire des relevés, j'étais trop fier de travailler là-dessus donc j'ai commencé à prendre mon crayon, à dessiner à la main et ils m'ont dit, mais pourquoi tu dessines à la main, fais le directement sur autocad. Mais pour moi il fallait que je comprenne, que je me familiarise avec la géométrie qui

était super complexe. Parce que tu sens le travail de la main, tu sens que toutes les formes c'est le marteau et le burin. Mais pour eux c'était une perte de temps. Et ça, ça m'a déçu aussi.

Parce que l'idée du dessin à la main c'est quelque chose que je n'ai jamais quitté. Même pendant mes études, c'est d'ailleurs ce qui m'a permis de tenir le stress à l'école. A côté je me laissais du temps pour dessiner. Si je dessine pas, je ne me sens pas bien, c'est quelque chose que je fais tout le temps. Je ne sais pas exactement ce que c'est pour moi mais c'est hyper important. Mais même le top du top, l'architecte du patrimoine, directement sur autocad. Je n'allais pas rester là.

H : *Parce que finalement quand tu sors de l'école une fois diplômé, tu vas vers un métier d'architecte ?*

L : Les premiers 6 mois, je ne savais pas vraiment. J'ai commencé à faire des posters, à les vendre mais sans grandes convictions. J'étais dans un moment post-diplôme un peu déprimant. Et finalement, tout bêtement d'un point de vue financier, je n'avais plus envie d'être dépendant de ma famille. J'avais mon diplôme donc je me suis dit, je vais trouver un boulot en archi et je vais être indépendant financièrement. Donc j'ai bossé à St Nazaire pendant 6 mois. C'était là aussi très décevant. L'architecte symbolisait à peu près tout ce que je ne voulais pas être dans le vie. C'était l'architecte grognon, qui râlait en permanence, qui justifiait son travail par le fait de râler. Et j'ai un peu retrouvé cette espèce de bête noire que j'avais toujours fuit. Et son architecture ... il ne tenait aucune idée dans ses projets, dès que l'économiste lui disait que ça ne passerait pas, il céda tout. Et ça m'a tellement déçu. Donc après j'ai fait 6 mois j'ai refait du dessin.

Et il y aussi, j'ai oublié de te dire, en revenant d'Amiens le milieu associatif de l'édition m'intéressait de plus en plus. J'ai contacté des gens que j'avais rencontré en festival, qui éditaient leur propre bande dessinée et j'ai fait intégrer cette associa-

tion. Il y avait des livres individuels mais il y avait aussi des livres collectifs avec pas mal d'histoire compilées en un seul bouquin. Et ça ça m'a trop plu. Et ça c'est une activité que j'ai maintenu en parallèle de mes études d'architecture et jusqu'à la fin de mon diplôme.

H : *Et tu le fais encore ?*

L : Moins parce que avant l'association était sur Nantes mais maintenant les gens se sont un peu dispersés en France et c'est un peu moins actif. Avant on avait un lieu au Champs de Mars où on pouvait se retrouver, discuter et échanger mais maintenant ce n'est que par mail donc c'est un peu plus compliqué. Après les gars ils font tous les ans les festivals à Angoulême.

H : *C'est leur travail ?*

L : Non, ils ont tous un boulot à côté. Et moi ça m'a saoulé parce que j'ai envie de vivre de l'illustration et eux, ils ont 30-40 ans et ils sont en train de galérer un peu. Après c'est aussi parce qu'ils sont dans une certaine éthique, ils fabriquent leur propre bouquins, ils sont en dehors des circuits de distribution standards, on diffuse nos bouquins seulement pendant les festivals sauf que ils ne peuvent pas vivre de ça. Ils aimeraient être en autarcie mais il n'y arrive pas et du coup ils enchaînent les petits boulots à côté. Au final c'est un peu triste.

H : *Donc c'est un pratique qui ne t'as pas donné assez de confiance pour te lancer dans ce domaine après ton diplôme ou après ta première expérience d'architecture ?*

L : Si j'ai eu envie mais le parcours de ces mecs là, ce n'est pas viable d'un point de vue financier.

H : *Parce qu'il y a peut être d'autres moyens de travailler l'illustration qui aurait pu te convenir, te tourner vers l'illustration ?*

L : Si, mais c'est ce que j'ai commencé à faire depuis mon master, parallèlement à essayer de vendre des affiches. Et au début

je me disais, je vais bosser en archi pour mettre de l'argent de côté et pouvoir des-siner l'autre moitié de l'année, une sorte d'alternance. Sauf que maintenant je me rends compte que non, ça ne marche pas, il faut vraiment faire que ça. Là j'ai fondé mon statut d'artiste auteur en décembre, et mon envie profonde maintenant c'est de ne faire que ça. J'ai envie d'être auteur, de faire mes propres bouquins, de pratiquer le dessin.

Mais après tout n'est pas noir ou blanc dans la vie. Je ne me dis pas qu'il y a que le dessin. L'architecture ça m'intéresse énormément. Comme la botanique m'intéresse énormément sauf que je n'ai pas fait d'étude de botanique, donc je n'y connais rien. Ça m'intéresse, de connaître plein de domaine. L'architecture ça m'a énormément nourrie, je regrette pas du tout d'avoir fait ça. D'ailleurs, je préfère avoir fait ça plutôt que d'avoir fait une école de bande dessinée.

H : *C'est super intéressant, tu peux m'en parler ?*

L : Il y a des école de BD où tu apprends à faire de la BD, mais je trouve pas ça intéressant. Ce que j'aime c'est les auteurs qui viennent d'un milieu complètement différent de l'art. Du coup ils ont leur propre histoire à raconter. Je dis pas qu'ils sont tous pareils mais tu es formaté. J'ai envie de faire de la BD mais je ne me vois pas faire une école de BD. Tu dois apprendre toutes les ficelles pour que la bande dessinée marche, mais qu'est ce que tu racontes après ?

H : *Est ce que tu trouves que l'architecture traverse ta pratique de la BD ?*

L : Oui, complètement. Je suis fasciné par des auteurs comme Tardi qui passe le plus clair de leur temps à faire des reportage photographique dans la ville pour se documenter pour les décors de leurs bandes dessinées. Le corps humain c'est l'un des trucs qui me fascinent le plus dans le dessin. Mais je viens de l'architecture, je le renie pas, et j'adore ça dessiner de l'archi-

tecture.

H : *Quand je vois tes dessins, il y a notamment les coupes que tu viens habiter et je ne sais pas si cette coupe tu l'aurais faites sans être passé par l'architecture ?*

L : Non. Et justement c'est ça que j'aime. Je suis content d'avoir fait architecture pour ça. C'est aussi ce que je recherchais, mais l'horizon du métier d'architecte ne m'a jamais donné envie.

H : *Et donc maintenant, illustration à fond ?*

L : J'espère, parce que financièrement c'est compliqué.

H : *Qu'est ce que tu mets en place maintenant ? Quels sont tes projets ?*

L : Déjà, j'ai mon numéro de SIRET donc je peux faire des factures et des commandes publiques. L'an dernier j'ai fait la commande de Plan 5 qui est notamment chapeauté par le CAEU et l'Ardepa. C'était de faire un bouquin d'illustration pour la visite d'un chantier. Pour que les gens qui visitent le chantier, ils ai une image de l'avancement dans un carnet, qu'ils gardent avec eux après. Ça vise à sensibiliser à la création de l'architecture contemporaine. Donc j'ai été rémunéré pour un travail d'illustration et ça m'a énormément stimulé.

Parce que c'est ça que j'aime dans le dessin, c'est que tu passes ta vie à peaufiner une technique. Tu te dis qu'à la fin de ta vie tu la maîtriseras parfaitement. Tu seras un maître en la matière. Et ça ça m'excite. C'est pour ça que j'ai ce besoin de dessiner tout le temps. J'ai trop envie de faire des bouquins imprimés en un millions d'exemplaires, c'est un objectif. Après il y a la renommé aussi. J'ai fait mon stage chez Vendredi, une agence à Nantes. Et ce que j'adore, c'est qu'ils partagent leurs locaux avec d'autres gens qui travaillent dans d'autres disciplines. Tu as un illustrateur, Antoine Corbineau, celui qui fait les cartes hyper colorées. Il y a aussi un mec

qui travaille des meubles et des nanas qui sont en design textile, elles travaillent des motifs. A la pause le midi on discutait avec le mec qui travaillait ses meubles, avec l'illustrateur et ça j'ai beaucoup aimé. Et justement, Antoine Corbineau, il commence à être reconnu, il a un agent qui lui dégotte des marchés, des commandes. Et pendant 10 ans, il a fait des dessins qui ne l'intéressaient pas du tout et une fois qu'il a commencé à faire ces fameuses cartes de villes il a commencé à prendre la côte, il a fait des une pour Libération, Le Monde et là il part en flèche. Cela marche énormément au travers de la renommée.

H : *Et toi c'est quelque chose que tu envisages de t'asseoir sur une certaine créativité pendant un temps donné ?*

L : Oui, après tu peux pas calculer ça. Ce que je veux, c'est être un auteur de BD, c'est vraiment l'univers dans lequel je me suis projeté.

H : *Tu me parlais de tous ces personnes qui avaient des disciplines différentes et qui travaillent ensemble. Tu as eu l'archi mais est ce que tu aurais pu trouver un ou plusieurs autres domaines pour t'alimenter ?*

L : Je pense que c'est pas anodin que j'ai fait architecture. Je pense que c'était nécessaire que je passe par là. Je n'ai globalement pas vécu cela comme une contrainte. Donc qui auraient pu oui mais je pense que ce n'est pas anodin que j'ai fait ce choix.

H : *Si tu pouvais me donner les plus grands apports que l'architecture t'as apporté.*

L : Le fait de communiquer ses idées, ça c'est l'élément le plus fort. Le fait d'être capable de clairement dire ce que tu fais. Cela paraît simple dit comme ça mais quand tu vois des personnes galérer, aussi bête que de savoir exprimer ce que tu as en toi, avec des mots, c'est finalement une qualité super importante, que j'estime important dans mon travail. Ce que j'ai retenu aussi des études d'archi-

ecture c'est l'ouverture d'esprit. En étude on s'intéressait à plein d'autres domaines, la mode, la cuisine. Et je reconnaissais beaucoup là-dedans. Et puis on nous poussait à lire des bouquins. Et ça m'énervait quand il y avait des professeurs qui se scandalisaient qu'un no-architecte soit lui aussi professeur. Qu'est-ce que ça nous apporterait, il y aurait que des personnes pareilles. Il y a plein de manière de pratiquer l'architecture. Finalement dans ma bande d'amis, il y en a très peu qui sont restés en architecture. Ils sont partis vers l'urbanisme, la philosophie. Et on s'intéressait à plein d'autres domaines et on était tous mal dans notre peau à l'idée de devenir architecte, on ne se sentait pas à l'aise avec cette idée. Cette idée d'aller voir vers autre chose, dans ta pratique de l'architecture ce sera toujours bénéfique. Plus tu t'intéresses à d'autres univers, plus ta production architecturale sera intéressante.

Parce que il y a quelque chose aussi, c'est que l'on assiste aujourd'hui à une uniformisation de la production architecturale. J'accorde énormément d'importance à la forme des choses mais ça n'exprime quand même pas grand chose. La forme ce n'est pas seulement suivre la fonction, la forme c'est une idée de société que tu as envie de mettre en place. Et on néglige énormément l'aspect visuel alors que c'est ça qui fait que l'architecture est populaire.

Il y a peu de plaisir, peu de générosité. Et en lisant des bandes dessinées là je la retrouve la générosité. Il y a vraiment le soin du détail, il y a le travail qui est mené pour exprimer une idée et en architecture je trouve que la générosité elle n'est pas là. Autant dans ce qui destiné aux futurs usagers, autant dans la manière de faire, en agence. C'est de la malveillance, je suis révolté contre ça.

Suivre une idée, exprimer un concept, se démené pour exprimer quelque chose, ça ça impose le respect. Mais je crois en l'esprit humain. Non mais l'architecture, en soit, c'est génial, ça pourrait être trop bien. Ce que j'aime c'est la liberté d'expression, de pouvoir travailler pour exprimer une idée, et ça je ne le retrouve pas du tout dans la conception de l'architecture d'au-

jourd'hui. Tout est normalisé et normé. C'est te dire, tu tiens à une idée, parce que c'est au-delà de tout ce truc des normes, de comment ça fonctionne un bâtiment. T'as envie de faire passer une idée, t'as envie de laisser une trace. Je retrouve ça dans les bouquins, dans toutes les autres formes d'art. C'est pour ça que de dépasser les normes et les manières standards de faire c'est une direction qui me plaît.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE JOURNAL D'UN JEUNE CRÉATEUR

Hugo Falaise

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

De manière à boucler la boucle, j'apporte une proposition. Portrait vivant. Ugo ou l'expérimentation échelle 1. La proposition d'une transversalité. Celle que j'ai saisie au détour d'un carrefour. J'ai alors tenté d'en démêler les pourquoi du comment, non sans mal. Entreprise insolente, au travers du récit j'espère affiner mon raisonnement.

Hasard bienheureux. Peut-être pas si hasardeux que ça ...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

extrait de mémoire vive
2017

UNE PRISE DE REcul NÉCESSAIRE

Sur le point d'achever ma licence. Trois années passées plus rapidement qu'un trajet grande vitesse. L'impression d'avoir accumulé beaucoup de drôles d'idées, de ne pas avoir beaucoup dormi, de m'être pris des claques plus qu'il n'en faut, de n'avoir jamais autant ri. La sensation d'être devenu hyperactif, d'être tombé dans une bière, d'avoir vaincu certaines peurs de la scène, de m'être transformé en geek. Le sentiment de voir plus loin, de savoir prendre du recul, d'écouter l'autre, de savoir faire la cuisine pour 11. Le trouble de ne plus savoir que faire, de m'habiller n'importe

comment, de ne toujours pas être tatoué, d'être sur le point de décoller. L'envie de me diversifier, d'être encore plus radical, de voir ailleurs, de parler anglais. Mais surtout la certitude d'avoir rencontré des personnes que je ne risque pas d'oublier. « Nous formions un chœur de poètes maudits et de philosophes de comptoir, un de ces agrégats d'amis qui finissent toujours par se disperser au bout de quelques mois, mais au sein duquel tout est possible, les confidences démentielles, les projets pharaoniques et les fous rire impériaux ».

Si je devais choisir une citation je choisirai celle-là.

Maintenant il est temps de partir. C'est le moment de prendre son courage à deux mains. De s'envoler pour une contrée lointaine. Nous avons chacun notre destination. Je pars pour la Lettonie. Pays oublié de l'Europe de l'Est. Riga. Ville au patrimoine art déco et à la vie nocturne sans pareil. Un besoin de recul mêlé à l'attraction de l'inconnu m'y pousse. Je suis entré en école d'architecture avec des idées bien calées. Aujourd'hui c'est Bagdad dans ma tête. Tout est bancal et remis en question. Non que je ne souhaite plus devenir architecte mais sûrement pas de la manière la plus conventionnelle. Au cours de ces trois années, de nouvelles dispositions se sont manifestées. Des intérêts encore plus vastes mais qui s'affinent de jour en jour. L'architecture, parmi les nombreuses clés qu'elle m'apporte, me permet de mieux cerner les chemins que je ne souhaite pas suivre. J'ai donc enclenché mon radar et commencé à explorer les dérivations de ce métier. Et je ne suis pas en reste. Les propositions sont nombreuses et les combinaisons multiples. Le tout réside, je pense, dans la volonté d'entreprendre et la certitude d'en faire quelque chose. Pensées qui ne m'ont pas quitté malgré les embûches que nos charmantes études n'ont de cesse de semer sur notre chemin. Rien n'est joué. Le tout est de jeter les dés et de trouver la bonne combinaison.

UNE ATTENTE DE PRODUCTION MANUELLE

Plus les semestres s'enchaînent plus l'envie de construire se matérialise. Tenir entre mes mains ce que j'ai imaginé, tourner autour, observer sa réaction à la lumière, ses ombres. Imbriquer les éléments, réfléchir à leurs structures, les ajuster. Changer d'idée parce que cela ne fonctionne pas ou en apercevoir une nouvelle au cours du processus de création. C'est de l'architecture me direz-vous. Certes, mais celle que l'on me donne à percevoir jusque là se clos dans un monde virtuel et numérique, déconnectée d'une réalité décisive. Je goûte aujourd'hui à l'importance de la relation à l'objet en tant que tel et c'est vers cela que je souhaite me projeter. Une architecture peut-être plus technique, sûrement moins digitale. Je ne renie en aucun cas l'outil informatique, qualitatif sur bien des aspects, mais à manipuler avec parcimonie. La manipulation m'apparaît aujourd'hui comme indispensable. Alors, pourquoi ne pas s'y lancer ?

UN ATTRAIT POUR LA MATIÈRE

J'aime manipuler, ça ce n'est pas nouveau. L'architecture quant à elle m'apprend à percevoir les différences, les contrastes, les nuances de la matière. Elle m'enseigne comment les allier, comment jouer avec, les rythmer. Un enseignement qui me permet aujourd'hui de la dériver au-delà de la construction. Physiquement, au travers du tissu, du plastique, du tissage, du bois. Virtuellement, dans le graphisme, l'image, l'ambiance. Des univers qui me plaisent énormément, tant par leur côté praticité que par leur aspect sensationnel. Etre dans un rapprochement

avec la matière m'apparaît aujourd'hui comme essentiel. J'imagine créer avec ce qui se trouve entre mes mains, ce que je sens et vois réagir.

UN INTÉRÊT POUR LA PETITE ÉCHELLE

L'architecture n'a de cesse d'interpénétrer les échelles. De la grande à la petite, les allés-retours sont incessants. J'apprends l'importance du contexte, du rapport au site comme du rapport à l'individu. Ce dernier est pour moi particulièrement formateur. En effet, le rapport au corps est un élément que je juge essentiel. C'est un phénomène qui me captive. Au sein de l'atelier de l'école et par ses multiples machines j'expérimente de plus en plus la création de l'objet. Je le tiens dans mes mains, je le construis. Je me trouve alors dans une proximité palpable, non déconnectée. Je le porte, je le retourne, il bouge. J'ai le moyen d'expérimenter en direct. Aussi, avec le design textile, j'observe de nouveau cette expérience au corps, mais dans une dimension modifiée. C'est l'objet qui bouge avec le corps et doit être façonné en concordance. Le dialogue est là aussi incessant. L'architecture me donne les dispositions qui me permettent de mettre en pratique le rapport de l'objet avec le corps dans une continuité logique. La compréhension de l'espace en fait partie intégrante et l'architecture est donc un élément indispensable pour nourrir mes aspirations futures. Mon domaine d'inspiration n'est pas encore figé. Sûrement un joyeux mélange de disciplines diverses. Un chaos arrangé de couleurs et de formes. Une expression éclatée de l'individu dans l'espace.

o

n

s

ECOLE NATIONALE SUPLEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DIPLOME D'ARCHITECTURE D'AUTEUR

I

RECHERCHE ET EXPÉRIMENTATION

Il fait gris et il fait froid. Je jette de nouveau un regard par la vitre. C'est sans surprise que j'observe la pluie lâcher son flot humide et las sur la fenêtre de ma chambre. Je frissonne.

Riga. Ville grise, lente et silencieuse. Agrégat indéfini sur lequel on sent encore planer le spectre soviétique. Silence. Dans les rues on se croise mais on ne se parle pas. Les mots sont simples, droit au but. Ne pas trop en dire, en dire le moins possible. Au cas où, on ne sait jamais. L'ombre plane encore, on la ressent, comme une main sournoise que l'on pose sur votre épaule.

On se sent minuscule, absorbé par le flot des passants muets. Armé d'un anorak en cuir noir, d'une chapka rembourrée et de bottes de cuir je parcours les rues de ce pas assuré. Une démarche dure et directe que j'ai choisi d'adopter quand je sors. Ici, mieux vaut ne pas laisser place au doute.

Je me suis décidé à sortir, abandonnant l'espoir d'une éclaircie. Je saute dans le vieux tramway et disparaît entre ces corps humides et chauds, rougis par la pluie. Il s'enfonce vers la périphérie de la ville, au milieu du trafic hurlant. Il longe ces immeubles à la beauté glaciale parfois noircies par la suie. Un amoncellement de câbles, vous empêchant parfois d'observer ce spectacle.

J'aperçois les dents creuses, de plus en plus présentes dans le paysage urbain. C'est comme si un rat géant c'était amusé à grignoter les vieilles briques. J'y suis. Je descends. Je traverse ce grand parking pour rejoindre le magasin de tissus. Ils sont nombreux en ville mais celui-ci est mon préféré. Plus grand, plus simple, moins cher. Ici je trouve tout ce dont j'ai besoin.

C'est dans cet univers, loin de mon environnement habituel, que commencent à fourmiller les idées. Là où on ne vous regarde pas, là où l'on ne vous juge pas. J'imagine dans mon coin, sans que personne ne se soucie de ma personne. Je perçois Riga comme un cocon de création. Je ressens la ville comme une enveloppe chaude et rassurante. Je me sens en sécurité. Le temps semble s'arrêter.

Ce besoin de recul se traduit par un attrait grandissant pour la matière. Les trois années d'étude laissent petit à petit place à l'envie de vrai. C'est armé de mes magazines favoris que j'entreprends ce voyage vers les terres lettones. Autant d'influences que je souhaite hybrider. Etant familier de l'importance des contraintes, l'imprégnation de la culture me semble une évidence. C'est ainsi que les signes antiques deviennent la pierre angulaire de mes créations.

DÉCOUVERTE TECHNIQUE ET DÉTOURNEMENT

Mon retour en France n'efface pas cette envie. L'appétence de continuer, d'en faire quelque chose reste intacte. Flamme ardente. Depuis mon acceptation à l'école d'architecture, cela faisait un moment que je n'avais désiré quelque chose avec autant d'enthousiasme. Mais je fais face à la considération de mon travail. Le détachement

de ce que je connais est encore trop fragile.

«Trouver sa patte». Processus long et laborieux. Continuelle remise en question. Je réfléchis, retourne les choses dans ma tête. Cesse d'y penser, m'en détache puis m'y plonge de nouveau. Je m'enferme dans ce cycle infernal qui laisse avec lui insidieusement s'installer le doute. Routine misérable qui vous crache votre incompétence au visage. Litanie qui entame son point d'arrêt lors de la rencontre avec l'outil. «Objet fabriqué qui sert à agir sur la matière, à faire un travail». Définition du mot. Renouveler mon processus de création au travers de l'outil. Extension nouvelle de la main qui me permet de réinvestir mon travail. La *Punch Needle* ou plus communément connue sous le patronyme de l'aiguille magique.

Magique. Adjectif soigneusement sélectionné pour caractériser l'instrument. Pourquoi ? Sa forme particulière doublée d'une maniabilité induite, offre, à celui qui la manipule, une dextérité sans pareil, tant dans la vitesse de mise en œuvre que dans la portée d'action. Singulière matière. Lisse dans son endroit, bouclée dans son envers, c'est cette dernière qui attire pourtant mon attention. Détournement d'un usage premier. Un jeu des sens est alors permis par l'hybridation de ces récentes découvertes et de celles plus anciennes.

Ouverture des possibles. L'expérimentation amène avec elle son lot d'échec et de réussite. L'abattement se mêle aux moments de joie. Apprendre à utiliser l'outil et réussir à l'amener là où on le souhaite. C'est un temps à prendre, tout aussi long qu'agaçant. Perfectionnistes, les premières ébauches hasardeuses et non-abouties vont vous dégoûter.

L'envie d'une création lisse et propre. Faut-il qu'elle soit lisse et propre ? N'a t-on pas envie, pour une fois, de laisser place au **geste**. Le geste qui n'est pas parfait. Mouvement du corps. Il apporte une vibration. Il

transcende les matières, transporte les textures. Arriver à aimer le défaut, c'est ce qui rend l'objet unique. Rendre un trait de crayon fabriqué d'une broderie de fils, donner à voir un aplat de peinture conçu d'un tricot de laine. C'est compliqué mais exaltant. Car je sais que c'est possible. Il faut juste perfectionner le geste, le rendre instinctif. *Crash test.*

LE PROCESSUS DE CRÉATION

C'est une fois l'outil maîtrisé et le geste sûr que je peux laisser aller ma créativité. Petit à petit je me détache de mes inspirations premières et tente une insouciance. Je souhaite que cela me ressemble.

Ce moment de détachement complet et de repli sur soi. Je stoppe net toute impulsion me poussant à voir ce qui est fait ailleurs. «Trouver sa patte». Ce refrain entêtant me revient sans cesse en tête. Je ferme mon esprit.

Je fais ce qui me plaît. Formes délivrant rondeur et opulence. Traversées de traits simples et distraits. Une certaine naïveté du dessin mêlée d'une rationalité persistante. L'équilibre. Occupation de l'espace, des maîtres mot guidant chacun de mes dessins. Laisser libre cours à l'interprétation. Ne pas trop montrer, mais plutôt donner à voir. Juste ce qu'il faut pour permettre à chacun sa propre appropriation. Négation d'un discours pompeux et exaspérant. Étincelle de vie. Simplicité plastique.

Le mettre techniquement en œuvre. La **technique**. Empreinte de contraintes cette dernière se révèle notre meilleur atout comme notre pire ennemi. Je fais face à une mise en œuvre complexe. Souhaitant un tissu épais imposant une maille serrée je ne peux exécuter mon aiguille directement dessus. C'est trouver l'astuce qui

permet le contournement de la complexité technique.
Le dessin, farandole de couleurs et de formes. Le tricot de ces dernières, silhouettes encore isolées du reste du groupe. Processus chimique, fixation de la matière. L'accrochage sur tissu, réunion des deux corps. La broderie, traversée de lignes. La couture, fermeture de l'objet. La touche finale, installation des pompons. C'est dans le souci du détail que tout se joue. Pour un résultat simple et généreux duquel on ne soupçonne pas la complexité de mise en œuvre.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE
SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



II

CRÉATION ET LANCEMENT DE LA MARQUE

Devenir quelqu'un. Créer quelque chose. Trouver les raisons, donner du sens. Pourquoi attendre ? Faire ça tout de suite. Ouvrir les bras. Se jeter à l'eau. Embrasser l'inattendu.

Encore étudiant ? Et alors. N'est-ce pas justement le meilleur moment pour tenter quelque chose ? Un temps où mon temps ne coûte rien. Un moment où ma flexibilité n'a jamais été aussi grande. Conditions parfaites pour tenter l'expérience sans prendre de grands risques. Ne pas avoir peur, au contraire, foncer !

Créer une identité. Une nouvelle identité car la première c'était la mienne. Déjà que cela n'avait pas été facile. Primo, il la faut entêtante, à la fois simple et marquante. Ça c'est le marketing qui me l'a appris, du moins le peu de notion que j'en ai. Deuxio, cela doit me ressembler. Volonté première d'une création personnelle. C'est créer essentiellement ce que moi-même je mettrais chez moi.

Après avoir pris bon nombre de contre-pied je fais face à une évidence. UGO. Mon moi allégé du superflu.

Un tantinet égocentrique et pour autant on ne peut plus véritable. Pourquoi aller chercher plus loin ? On dit d'ailleurs souvent que les choses simples sont les meilleures.

Je me lance alors dans un travail d'écriture. Arriver à

l'illustrer. La typographie. Grande inconnue à laquelle je ne me suis que trop peu mesuré. Difficile à cerner, cet ensemble de techniques fait preuve d'une grande complexité. Néanmoins il m'apparaît, qu'aux détours de mes projets d'études, j'ai pu accumuler une connaissance certaine dans ce domaine. Jeu d'assemblage et de relief. Je me lance dans cette folle farandole de caractères. Je retravaille une écriture déjà existante. Plastique et minimale sont les objectifs que je me fixe. Sans fioritures mais conservant tout de même une certaine singularité dans les lignes. Jeu de pleins et de vides. Les logiciels m'apparaissent ici comme un véritable atout.

MISE EN PLACE DE LA COMMUNICATION

Communiquer. Étape décisive. C'est passer de sa confortable micro-sphère personnelle à une réalité violente et cruelle. C'est comme attendre une grosse vague sans bouger. Soit elle vous fouette le visage et vous ébranle tout entier soit elle choisit simplement de vous passer dessus sans autre forme de procès.

C'est aussi se mettre sur le devant de la scène, sans aucun filtre. Plus aucun prétexte ne vous sépare alors de la réalisation. Pas de sujet, pas de consigne. C'est vous et vous seul. C'est un peu comme se livrer tout entier. Pour la première fois, de A à Z, c'est moi.

Maintenant loin de Riga, l'appréhension de dévoiler mon travail au grand jour s'intensifie. Pourtant tout est prêt. Mais le regard des autres se fait de plus en plus oppressant. Le jugement et la peur qu'il est capable de procurer. La bande de copains. Mais aussi et surtout l'aura de rencontres faites au cours des années d'étude depuis l'enfance. C'est montrer à toutes ces personnes qui vous êtes aujourd'hui et par une certaine digression, celui que

vous voulez devenir. Tout cela basé sur une publication.

Immortalisées sous leur plus beaux jours. Mes premières créations prennent place dans des univers tout droit inspirés des magazines que je feuillette. Élégant, épuré et coloré. À mes début sans grande personnalité.

Jaune moutarde.

Bleu Klein.

Juste une pointe de rouge.

Souvenirs de Crête.

Promenade nocturne.

Je souhaite transporter. Un voyage qui s'opère par l'image mais aussi le texte. Une proximité avec les mots. Passer par le titre. Leur donner un nom, les apprivoiser. C'est leur donner du corps, une personnalité. Le souhait d'imaginer un monde. Un univers qui leur est propre.

Instagram. Réseau social le plus en vogue du moment. Véritable fléau d'une société image. Flux incontrôlable. Tremplin incroyable. La création de mon compte constitue un premier pas incontournable vers la communication.

Ugo. Un patronyme que j'agrémente de *crafting*, le nom seul n'étant plus disponible sur la toile. Naissance d'une page *Facebook*. Des environnements virtuels d'une prise en main ridiculement aisée. Une facilité déconcertante, qui s'efface cependant très vite face à l'immensité de son contenu.

Porte ouverte vers un public toujours plus large. Entrée vers une sphère sans réelle limite. Y entrer est une chose, y faire sa place en est une autre. Étudier les heures et les jours d'affluence. Rechercher les *hashtags* optimums. Publier des photos à un rythme régulier. Poster des *stories* pour entretenir une activité dynamique. Chaque jour de la semaine amène avec lui son lot de caractéristiques. Chacun y va de son interprétation.

«Le Lundi, faut pas ! Le début de la semaine les gens sont fatigués et n'ont pas envie d'aimer. Ils sont de mauvaise

humeur»

«Le Mardi c'est bien ! Les gens ils aiment bien le Mardi, ils sont de nouveau motivés par la semaine»

«Le mercredi, bof. Les gens sont souvent trop occupés.»

«Ah le jeudi c'est le top ! Les gens sont encore dans leur semaine mais voient le week-end arriver à grand pas, ils sont contents, ils vont aimer»

«Le Vendredi ça dépend. T'as ceux qui vont lâcher leur portable et ceux qui vont passer leur soirée sur les réseaux»

L'humeur semble alors avoir un impact sérieux sur l'engouement d'une publication. Le fait est que je n'éprouve pas un tel systématisme. Mobilisant parfois un enthousiasme certain un Lundi comme un recalage sérieux un Jeudi. N'étant cependant pas d'une grande patience au sein des réseaux sociaux je fais appel à une amie dont le nombre d'abonnés s'est vu augmenté d'une centaine à plus d'un millier en l'espace d'une année. Touche finale. La vitrine virtuelle. Le *E-shop*. La multitude de possibilité me noie quelque peu. L'impossibilité d'obtenir un site vendeur de manière gratuite me conduit vers l'hybridation de deux plateformes. *Wixx* pour l'image, *Etsy* pour la vente. L'un renvoyant à l'autre. Le premier s'apparente à une plateforme proposant des *templates* prêt à l'emploi. Me renvoyant à l'époque où je tenais mon *Skyblog* au collège, je m'amuse de la flexibilité de son agencement. Le deuxième, site de vente en ligne spécialisé dans les créations personnelles. Maillon démesuré de *créateurs* en tous genres, le faible investissement nécessaire pour pénétrer cette sphère révèle aussi très vite le peu de visibilité qu'elle vous confère.

19.09.18 Création Instagram

<https://www.instagram.com/ugo.crafting/>

24.09.18 Création site Esty

<https://www.etsy.com/fr/shop/Ugocrafting?ref=seller-platform-mcnav>

02.10.18 Création site Wix



ECOLE NATIONALE

ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATION
D

III

CRÉATION D'UN UNIVERS

Permettre l'évasion. Ecrire. Donner à voir. Le roman, la bande-dessinée, le théâtre. Autant d'univers sensoriels qui ont aiguisé mon regard jusqu'alors. Usages détournés. Inspirations orphelines. Être happé le temps d'un instant, plongé dans une histoire. C'est raconter.

Une fois l'objet façonné, produit fini, regarder ce qui l'entoure. Observer l'objet dans l'espace. Confrontation brutale. Dépendance non négociable. Comment veut-on donner à voir cette interaction ? La matière réagit à la lumière ; les couleurs s'accordent d'un environnement ; une identité dialogue indéniablement avec un contexte. C'est être attentif au détail. Mais c'est aussi regarder la globalité. L'objet dans l'espace est un tout. Duo indissociable. Tandem inséparable.

Se retrouver dans la peau du photographe. Immortaliser un instant. Cristalliser le moment. Complexe mise en œuvre à laquelle je n'ai que très rarement été confronté. Et là : comment mettre en valeur ? Ma réponse se tourne vers la mise en scène.

Je m'invente un studio. Étirer un drap et le punaiser au mur. Mais quel mur ? Pas n'importe lequel. Les ombres. Le soleil. Face à mon objet, cela réduit leur portée et illumine les aspérités de la laine. Acquérir un pied pour stabiliser la pose, l'instant. C'est aussi définir un cadre et

répéter la même photo jusqu'au moment où tout vous semble parfait. Car le coussin, forme mouvante, laisse à voir le moindre pli dans le tissu. Un sujet à manier avec une extrême minutie.

Le simple ajout d'une assise. Seule agrémentation à ma composition. Toute l'importance de donner l'échelle me saute aux yeux. Dans cet univers plastique où la déconnexion avec le monde réel est presque totale. Pour le reste, je souhaite une infinité de combinaisons possibles. Une ligne d'horizon commune parée d'une multitude de paysages différents.

La maîtrise des logiciels photo. Véritable régal, appétence insatiable. Il n'y a aucune limite. Zéro barrière, sans borne. Tout est possible. L'intégration *Photoshop* permet de décliner chaque univers avec une facilité déconcertante. Imagination débridée. Inspiration formidable.

Trouver l'univers. Imaginer le packaging en entier. Ne pas se réduire à la satisfaction égoïste de l'objet créé. Une étape indispensable dans la création d'une image de marque. Cela relève de l'identité. Réussir à immerger le public dans le monde qu'on lui offre. Atteindre l'identification.

Les inspirations sont multiples. L'architecture bien sûr. Les lignes, l'équilibre, la rationalité. Mais surtout la mode. Industrie de l'image. Instinct du textile. Créatrice d'univers. Chacune de mes collections trouve alors une inspiration dans une couverture de magazine, une série de masques en cordes, un tissu, un vêtement. Autant d'amorces qui suffisent à insuffler l'idée.

Le rapport au temps. Les saisons, les époques. Quand le traditionnel rencontre le contemporain. Une temporalité remise en question. Faire quelque chose de nouveau avec de l'ancien. Rendre *In* quelque chose de *Has been*. Je cherche à détourner des références classiques. Créer un ensemble auquel on ne s'attend pas.

Finalement la touche finale. Une ambiance dans laquelle

je me retrouve. Colorée et généreuse. Un brin fantaisiste sans perdre en rationalité. Une certaine vision florale. Naturelle et parfaite. Presque enivrante. Je cherche à transporter là où on ne s'y attends pas. Revoir les codes, les interpréter à ma façon. Surprendre.

«La ligne de coussin Ugo se pose à mi-chemin entre architecture et design. Elle propose des lignes graphiques dans un mélange de couleurs et de formes. La laine s'amuse de ses différents aspects pour vous proposer un agréable jeu de matière.»

En ressort un univers particulier. Singulier. D'où sort-il ? Je n'en déchiffre pas encore toutes les impulsions. Je laisse venir et m'amuse. Ugo se déploie petit à petit. Je commence à mieux comprendre où je veux aller. J'identifie seulement l'univers dans lequel je me jette. Plus j'y travaille, plus je le comprends. Se reconnaître. Être reconnu.

MISE EN PLACE D'UN PRIX

Un fois l'ensemble solidement arnaché la suite logique n'est-elle pas de vendre ? Absolument. S'en suit l'éternel débat sur la rentabilité horaire. Combien je vau. Combien ai-je le droit de demander. Il est vrai que mon temps ne vaut rien pour l'instant, je l'ai dit plus haut, je suis étudiant. Malgré tout, est-ce une raison pour sous-payer mon travail ? Cela n'est-il pas au contraire révélateur de l'ignorance de la valeur de cet aboutissement ? Je souhaite valoriser ma pratique sans pour autant le faire de manière éhontée. Alors comment définir un juste prix ?

Je passe par une étude du marché concurrentiel. Combien vaut un coussin ? Etsy. Première porte ouverte sur un marché de la création. Une fourchette de prix

allant d'une trentaine d'euros à une petite centaine pour rester raisonnable. Mais comment différencier celui qui vaut réellement son prix. Je décide de couper la poire en deux. Soixante euros. Finalement ce sera cinquante-huit. Il paraît que c'est psychologique.

Et le temps de création, le temps de conception. Comment estimer? Il y a la rémunération de l'acte, ok. Mais comment parler de la perfection du geste, de la création du dessin. Quelle place dois-je réserver à mon savoir-faire, à ce qui rétribue ma qualité de créateur-concepteur ? Un jeu d'addition et de soustraction peu évident. Ramener au tarif horaire et au remboursement la matière première je me rémunère quatre euros quatre-vingt l'heure. C'est peu mais c'est un début, et peut-être l'anti-chambre d'une révélation, d'une reconnaissance extérieure.

Je poursuis dans l'idée que si je veux «gagner plus» je dois soit améliorer ma rentabilité, devenir plus rapide, soit découvrir d'autre manière de me procurer de la matière première, à moindre coût. Et pourquoi pas les deux ? Ce ne sont finalement que les prémices.



ECOLE NATIONALE
DOCUMENT
HEURE D'INFORMATI
UMIS AU DROIT D'ROITE
TES



IV

LES STATUTS

L'immersion dans le monde juridique me fait l'effet d'une douche froide. Habitué à être guidé je me retrouve plongé dans un amas d'information dont j'ai du mal à me défaire. Naïf, je me laisse à penser à un statut indissociable et des choix uniques. J'imagine une solution précise pour chaque entreprise. Queneni ! Il n'en est rien. Les instances se recourent et embrouillent les esprits perdus. Internet vous déverse son flot d'informations contraires. Cela vous transporte loin d'une partie de plaisir.

Le premier contact s'établit par téléphone auprès de la Chambre du Commerce de Nantes. C'est auprès d'une femme taciturne que je tente d'expliquer pour la première fois ma situation. A ce moment, j'attends encore une réponse claire. Ce que j'obtiens est un «Ah oui effectivement vous m'avez l'air perdu, je vous invite à assister à l'une de nos réunions sur les statuts juridiques». En moins de temps qu'il ne faut pour le dire je me retrouve inscrit sur la liste. J'ai rendez-vous la semaine suivante.

La situation m'apparaît cocasse. Je suis de loin la personne la plus jeune de la pièce. Petit garçon au milieu de toutes ces *grandes* personnes. La maîtresse de conférence prend la parole. S'en suit un flot ininterrompu d'informations concernant différentes situations, statuts

et dénominations possibles. Mais on en revient surtout à la situation de celles et ceux qui souhaitent se lancer à temps plein, imposant tout un discours sur la prise en considération des risques de se mettre à son compte avec ses impacts familiaux, économiques et psychologiques. Sauf que moi, je ne me sens pas concerné. Je souhaite juste une proposition simple. J'en ressorts les joues chaudes et la tête lourde. J'ai le sentiment de n'avoir strictement rien élucidé concernant mon statut et de n'être que plus perdu. Je me tourne de nouveau vers *Internet*. Surfant sur les méandres de la toile. Frénésie imperturbable. Je manque plusieurs fois de m'arracher les cheveux. Rien n'est réellement clair, tout se recoupe. Après de nombreuses heures d'acharnement je me résous à retenir trois propositions. De toute façon il va bien falloir se lancer à un moment ou à un autre.

Le statut d'artisan.

La maison des artistes.

L'auto-entrepreneuriat.

Le premier m'apparaît comme une réponse évidente à mon entreprise. Je transforme la matière à la manière d'un artisan. Erreur d'appréciation. Légende urbaine. Il n'en est rien. Effectivement, l'étudiant en architecture ne répond pas aux critères indiqués. «*Détention d'un CAP ou BEP, d'une équivalence ou de justifier de 3 ans d'activité professionnelle dans un métier de l'artisanat*». Il est clair que je fais fausse route. Je rebrousse chemin.

Le deuxième, quant à lui, présente une potentialité non négociable. Regroupement associatif le plus important des artistes des arts visuels et des auteurs d'œuvres graphiques et plastiques exerçant en France. Un organisme de gestion de la sécurité sociale qui permet d'exercer en tant que salarié. Statut particulier attribuant aux artistes-auteurs un numéro d'identification fiscale. Pénétration d'une nébuleuse complexe. Aperçu d'un champs d'application aux limites floues. Effectivement

il s'avère que je ne rentre pas dans les clous. N'y sont pas représenté «*les productions de série, les réalisations exécutées à l'unité mais ne différant les unes des autres que par des détails ; les réalisations utilitaires par nature relevant notamment du design d'objet ou des métiers et artisanat d'art, indépendamment de leurs caractéristiques techniques.*» Le constat est sans appel. Demi-tour.

Le troisième, connu de tous. Chimère urbaine. Indépendant, flexible et allégé fiscalement, qui est-il réellement ? Créer sa micro entreprise se révèle être la solution à mes tourments. Simple et efficace, ce statut semble faire miroiter bien des promesses pour un début. Le temps presse, je me lance.

DEVENIR AUTO-ENTREPRENEUR

Savoir parler de ce que l'on fait. Une évidence pas si manifeste. Qui suis-je ? Trouver les mots adéquats. Définir les caractéristiques précises. Apprendre à se définir. Une qualité qui permet de mener sa barque à bon port. Sans elle les chemins vous perdent.

Il me faut rédiger ma définition. *Une activité se plaçant comme complémentaire de mes études.* Indice à ne pas négliger si je ne veux pas voir s'envoler bourses et statut étudiant. *Auto-entrepreneur ou Entreprise individuelle.* Asseoir clairement un statut. *Création et vente d'objet textile.* Identifier justement mes faits et gestes. Trois paramètres qui, une fois articulés, sauront parler de Ugo. Et moi qui pensait apercevoir une lueur au bout du tunnel, la partie ne fait en réalité que commencer. *Chambre du Commerce et de l'Industrie ou Chambre des Métier et de l'artisanat ?* Je crée et je vends alors pourquoi pas les deux. Comment savoir à quel CFE affilier mon entreprise? La bataille recommence, lassante ritournelle.

Je me retrouve face à un dilemme. Mettre en avant la création : cela impose un stage de formation de 30 jours d'un coût de 200 euros. Mettre en avant la vente : aucune clause particulière. Jouer sur les mots semble pouvoir me coûter cher.

Lancer et tester une activité. Telle est mon envie. Mettre un pied après l'autre et avancer. Ne pas se précipiter. Bien faire les choses. Et pour autant se lancer. Y aller. Balance étonnante. *Vente de produit textile*. Telle sera la caractérisation de ma pratique.

Valoriser son travail. Énième dimension qui s'ajoute à la pile déjà bien chargée. Ombre persistante, l'Industrie met à mal le travail des créateurs. La baisse des prix. La difficulté de garder la tête hors de l'eau. Une parole défendue par les praticiens d'art. Dans un premier temps, je choisis ce fonctionnement car, en ce début d'activité, je souhaite simplement obtenir un numéro SIREN pour pouvoir accéder aux différents marchés de créateurs ainsi qu'être présent dans d'éventuelles boutiques. A l'avenir, si cette activité perdure et prend son envol, il sera toujours temps de réfléchir à un statut plus durable et valorisant davantage l'activité.

26.03.19 Création de l'entreprise



BUREAU D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR
ECOLE NATIONALE D'ARTS ET ARCHITECTURE DE NANTES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ



V

ENVIE DE SE FAIRE CONNAÎTRE

On y arrive. Finalement. Drôle de combat. Effort acharné. La mise en place d'une activité relève de la course de fond. Un rythme soutenu. Il faut trouver sa cadence et surtout ne pas faiblir. Établir des connaissances dans de nombreux domaines. Seul, vous verrez le nombre de vos casquettes piquer en flèche. Passer de l'une à l'autre doit alors devenir naturel. Pratique instinctive. Habitude ordinaire. Être en alerte et sur tous les fronts. Chacune alimente la pratique de l'autre. Arriver à prendre un temps certain pour un aspect juridique répulsif quand la création est pourtant l'impulsion primaire. Résultat d'un équilibre subtile et fondamental.

Cette cadence trouvée, il ne faut plus avoir peur de plonger. Peut-être pas la tête la première mais au moins les deux pieds. Y aller. Même si elle est froide. L'important est surtout de ne pas se griller. Être farouchement certain de ce que l'on propose. D'une confiance inébranlable. Qui ira vous faire confiance si vous n'êtes pas vous-même intimement convaincu ? Le tout est de savoir si vous serez en capacité de soutenir une potentielle demande. Car vous êtes toujours seul. Et étudiant, accessoirement. La sélection de ces points de vente, qui n'en sont pas moins des lieux de visibilité, doit minutieusement s'effectuer. *Boutiques de créateurs ? Marché de créateurs*

? *Exposition ? Article de journal ?* Nantes et son panel de possibilités m'apparaît alors sans limites. Créativité au puits sans fond. Solide soutien. Énergique volonté de promouvoir. Un essor formidable que je m'empresse de saisir. Par où commencer ?

Les premiers contacts sont établis aux environs du mois de novembre. À cette époque je prends pour cible les marchés éphémères. La période de Noël arrive à grand pas. Fleuraison incontrôlable d'événements de ce genre sur son passage. Déclenchement de ce blues entraînant, des comptines entêtantes et de la traditionnelle procession d'achats compulsifs. Je me dis qu'il faut tenter le coup.

La HAB Galerie.

Les Ecosolies.

La Cale2Créateur.

C'est noté. Dénicher les marchés ne relève pas d'une affaire complexe. Mais cela ne s'arrête évidemment pas là. *Se vendre.* Acte fondamental d'une légitimité pas toujours naturelle. Une autre paire de manche. Être persuadé et enthousiaste mais pas ostentatoire. Routine perpétuelle. Se présenter. Expliquer la démarche de son projet. Donner envie d'en savoir plus. Montrer l'intérêt que l'on porte. Donner le ton.

Malgré mon entrain quelque peu zélé mes premières tentatives s'avèrent infructueuses. J'arrive beaucoup trop tard à un mois de l'ouverture des hostilités. Les événements ont depuis longtemps déjà réuni leurs équipes de créateurs. J'apprends que les appels à candidatures se réalisent en moyenne six mois à l'avance. Projection indispensable. Je vais devoir retenter ma chance.

Deuxième porte de sortie. Le réseau. A défaut de ne pas encore pouvoir accéder à l'effervescence de la ville, voilà que je perçois l'écho de mon propre réseau. Jusque là silencieuses, les manifestations se multiplient. Famille et amis. Et familles des amis. Expression de l'attrait pour mon travail. Cortège magnifique. Expression saluée.

Silencieuse satisfaction.

Fort de cet élan aussi soudain qu'inattendu je saisis toutes les opportunités qui s'offrent à moi pour partager mon travail. Je n'hésite pas à publier une présentation ouverte sur le groupe de l'école d'architecture. Sollicitant alors toutes aides possibles.

Etudiante en communication, une amie participe au lancement d'une *Web radio*. L'écho de ma récente entreprise lui donne l'envie d'une interview. L'objet étant la mise en valeur des initiatives étudiantes, *Ugo* est pour elle une plus-value certaine. C'est nerveusement que je prends place dans le studio d'enregistrement. Régie, micro, casque, salle insonorisée. Et moi qui m'attendais à quelques questions autour d'une table de cafétéria. On me propose un verre d'eau que je m'empresse d'accepter. S'en suivent une ribambelle d'interrogations sur mes études, ma nouvelle activité et la manifestation d'une telle inclinaison. Un déroulement d'une étonnante fluidité. Sensation d'une simple discussion entre amis. L'exercice valait la peine.

C'est plus récemment que je décide d'intervenir à l'occasion d'un cours de *Projection Professionnelle* à l'école. La mise en lumière étant une nouvelle fois les initiatives étudiantes. Ouverture des possibles. Révélation du spectre des pratiques. Autoentrepreneuriat comme point d'accroche. Je présente pourtant le processus dans son intégralité.

De mon habitude à esquiver les performances orales je saisis aujourd'hui toutes les opportunités susceptibles de faire partager mes découvertes. Désir grandissant de communication. Envie d'une prise de conscience. On peut le faire. Dès maintenant. Les étudiants viennent me féliciter. Nombreux sont les porteurs de projets nouveaux. N'attendez plus pour donner corps à vos idées.

COMMUNIQUER IN-SITUE

Le terrain. Le basculement de l'autre côté. Tant attendu et pourtant si repoussé. Entrevoir la lumière du jour et dévoiler au grand public. Bien joli d'en parler, très simple de se cacher. Il est temps. Un besoin de perfection. Une mise en scène simple ne peut résumer tant d'application. Mettre en lumière l'objet. Mais comment retranscrire de tels univers dans la réalité ? Une scénographie s'élabore peu à peu. Une marche à suivre se matérialise bientôt dans mon esprit. Exprimer la légèreté du minimalisme. Permettre d'expérimenter le toucher de la matière. Imaginer sa capacité à être techniquement démontable. Trois aspects essentiels auxquels s'ajoute une dernière dimension financière. Le tout étant de réaliser cette structure dans les semaines qui suivent. En effet, l'exposition d'archiculture arrive à grands pas, suivie de près par mon premier marché de créateurs. Une dernière entrée obtenue au mois de Février lors de ma deuxième tentative.

Fabriquer le tout objet en bois. Pas de vis, pas de colle. Travailler l'assemblage. Ce choix que j'imagine judicieux présente bon nombre d'avantages. L'aspect monochrome de l'ensemble intègre des lignes épurées. La facilité de l'emboîtement permet une mise en œuvre aisée. Le caractère solide contraste avec l'effet voluptueux du tissu. Les coussins reposent sur des fils. Leur donner l'impression de flotter. Leur permettre de se dévoiler tout entier. Subtil rappel de matière, je décide d'en agrémenter la-dîtes structure. Ce contreventement incongru et coloré pose la touche finale de l'ensemble.

Lors des événements tout va très vite. Mélange d'angoisse et de pur plaisir. Consécration après des mois de remise en question. Mais *Ugo* est là, face à moi, trônant fièrement

au milieu de ses contemporains. Si j'avais su.

Au début bien timide, le fil des rencontres libère mon discours. C'est avec amusement que je raconte mon histoire, l'euphorie me gagne peu à peu. Une créatrice me conseille de créer le désir. Comment ? Saisir un regard, captiver un intérêt. L'opportunité à ouvert ses brèches. Amener l'objet à l'autre, le mettre entre ses mains. Toucher fait naître instantanément une proximité. C'est cette proximité qu'il faut exploiter. Il est presque à toi. Murmurer le travail, expliquer la mise en œuvre, décrire l'univers, informer de son histoire. C'est permettre à autrui de se projeter, lui laisser un écho qu'il emportera et la moitié de chance qu'il emmène une part de *Ugo* avec lui.

Les cartes s'envolent, les compliments me touchent. Il n'y aura pas de vente ce jour là. Une commande cependant. Une femme s'est laissée séduire par la multiplicité des combinaisons qu'offre ce travail de la laine. Elle souhaite travailler avec ses propres couleurs et me raconter les lignes qui dessineront certainement la prochaine collection.

29.04-03.05.19 Exposition Archiculture Galerie Loire

18.05.19 Marché de créateurs OkBarbusse!

07-08.09.19 Marché créateurs L'Art est aux Nefs



ECOLE NATION

VI

COMMENT FAIRE ÉVOLUER SA PRATIQUE

La chaleur me pique les yeux. Le tissu de mes vêtements retombe mollement sur ma poitrine humide à chacun de mes pas. Les odeurs, les cris vous agressent impunément de toutes parts. Je me sens enveloppé d'une crasse invisible et pourtant bien palpable. Une goutte perle le long de mon front. Le soleil filtre allègrement au travers du bois qui formait jadis un moucharabieh. Je poursuis ma route. Non sans mal, je tente d'une nonchalance feinte de me frayer un chemin dans cette effervescence. La rue est minuscule. Lancés dans une course folle des scooters me dépassent et laissent derrière eux un nuage de poussière. Une femme hurle des mots que je ne comprends pas en direction des inconscients déjà loin. L'instant d'après plus personne n'y porte attention.

Marrakech.

Ville rose aux milles teintes du soleil. Son architecture si singulière vous transporte bien des années en arrière. Entité nonchalante, elle regorge de merveilles. Les étales semblent ne jamais avoir de fin. Dégorgeant sur le sol, les murs et les plafonds leur flot continu de babioles. Des sacs, des chaussures, des tapis, des lampes, de la vaisselle, des coussins mais aussi des légumes, des fruits, de la

viandes, des épices, des pâtisseries et d'innombrables mixtures portant la promesse d'un remède miracle. Les méandres des rues vous perdent toujours plus loin dans les entrailles de la ville. Les boutiques, véritables cavernes des milles et une nuits me donnent l'impression de n'être qu'un tréfonds sans fin, vous aspirant toujours plus loin. Un pied suffit pour vous sentir absorbé, si vous cédez, c'est terminé.

Partout où se pose mon regard le désir se consume. Les couleurs vous éclatent au visage. Les matières vous caressent de toute part, vous frôle de nul part. L'harmonie des motifs vous ensorcelle. Comment ne pas succomber devant tant d'artifice. Explosion de désirs. Farandole indomptable.

L'inspiration me saisit comme rarement elle ne l'avait fait. Mon esprit s'emballe. Véritable machine à vapeur. Les projets s'accumulent à la vitesse d'une balle de *flipper*. Ici, pas de répit. Je puise dans l'ailleurs une indéniabile force de frappe. Un besoin de renouveau m'envahit tout entier. L'immersion est totale.

Des chemins nouveaux se dessinent. Des raccourcis se dévoilent. Les impasses deviennent de nouveaux exutoires. Les idées doivent s'éclaircir mais la matière est née. Je m'imprègne d'une culture audacieuse. Une culture qu'il me faut maintenant me réapproprier. Les manières de tisser. Les choix des matières. L'agencement des lignes. Les sens de lecture. La construction d'une géométrie. Chaque parcelle de création est à écouter avec attention.

PENSER À DE NOUVELLES ÉCHELLES

Jamais une immersion ne m'a transcendé de cette façon. Au détour des voyages, j'ai su trouver dans le passé des substances qui me touchaient par bien des égards. Cette

fois-ci je perçois une différence. L'application spontanée et instinctive à un projet, peut-être. L'opportunité de pouvoir le transposer à une intention réelle, sûrement. Je conçois d'ajuster ce savoir à une entreprise que je maîtrise.

J'imagine déjà le transposer à travers bien des angles. C'est étendre l'utilisation de la laine à la scénographie. C'est dériver le graphisme des formes sur du mobilier. C'est réemployer des manières de broder. *Ugo*, un projet que je ne cesse de nourrir. Un médium au travers duquel j'ai la possibilité de m'exprimer. C'est pour moi l'équilibre parfait d'une rencontre entre faire et savoir.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

VII

COMPRENDRE D'OÙ CELA VIENT

J'utilise une fois de plus l'architecture comme porte d'entrée. Un choix empreint à l'époque de fortes certitudes, porteur de beaucoup d'espoirs. Après avoir essayé ce que je pensais être des déceptions, je me suis demandé mille fois si je ne devais pas rebrousser chemin, prendre une nouvelle direction. Cependant, un petit quelque chose m'a toujours retenu. Une sensation d'être à ma place, de ne pas m'être trompé. Alors j'ai creusé. J'ai cherché, j'ai réfléchi, sans rien trouver. Toujours cet entre-deux, cette possession qui ne m'apparaît pas totale, il manque un ingrédient. Et pourtant c'est là, juste devant moi. Ce que je découvre alors, je ne m'y attends pas. Une capacité instinctive à me renouveler. Un automatisme dans la mise en place d'un protocole. Une appréhension globale de mon environnement. Insidieusement et sans faire de bruit, les choses se mettent en place. Aujourd'hui elles me sautent aux yeux.

Recherche.

Regarder ailleurs et cultiver sa curiosité. Ne pas perdre une miette, tout absorber. Cinq années de lectures assidues, d'expositions à la pelle, de déambulations dans la ville. Cinq années que je m'imprègne de tout ce qui m'entoure, de tout ce qui se crée. Flot intarissable de

réflexion. Devenue un réflexe, l'alerte est permanente, encore aujourd'hui nourrice de mes impulsions. D'une manière parallèle, l'expérimentation prend naturellement part au processus. Tâtonner, tester, remettre en question. Ritournelle par habitude. C'est la mise en pratique des images que l'on imagine, la retranscription d'une idée inscrite dans une réalité. C'est essayer de comprendre comment cela fonctionne.

Créativité.

Transmettre la capacité à se détacher de ce que l'on a observé. Instant fatidique. S'inspirer certes, mais pas recopier. C'est retranscrire à notre manière, interpréter. Injecter un bout de soi, une part de son identité à chaque fois. C'est une couleur, des lignes, un aspect, une matière. On s'y reconnaît, on s'y retrouve. Drôle de sensation. Savoir créer un univers. Se jouer du graphisme. C'est manipuler les mots, savoir construire une histoire. C'est un imaginaire.

Épaulé d'un entraînement manuel et d'une connaissance numérique, la projection se réveille. La prise en main du dessin, première étape. Le coup de crayon et sa rapidité d'exécution. La feuille et son exutoire des passions. Secondée d'une maîtrise des logiciels, une presque réalité touchée du doigt. La mise en valeur par l'image. Faire miroiter une réalité qui n'existe pas totalement. Immerger. L'un n'est jamais réellement complet sans l'autre.

Des aptitudes dans la géométrie, une appréhension des ombres et des lumières, des compétences dans l'équilibre des éléments, une sensibilité aux couleurs. Autant d'expériences diverses qui finissent par asseoir un bagage minutieusement sélectionné.

Communication.

L'écriture et la force des mots. Savoir jouer sur leurs sens. Être pointilleux sur la manière d'amener les choses.

Chaque projet est une nouvelle histoire. Chaque décision est une anecdote. Rien n'est là par hasard. Chaque élément à son importance. Alors, il faut pouvoir mettre des mots dessus, l'écrire. C'est jouer avec les rythmes, travailler une poésie, parler d'une sensibilité. Chaque idée a le mérite d'exister, le tout est de lui donner corps.

Communiquer un projet. Étudier la mise en page et ses secrets. Permettre au tout un chacun de comprendre un discours. Par le travail plastique mais aussi et surtout au travers des axes sélectionnés. C'est comment je communique ? C'est permettre une facilité d'approche, une immersion aisée du public. Tout autant que le fond, la forme a son importance.

À l'oral. Exercice fastidieux. Loin des textes derrière lesquels il est facile de se cacher. Du véritable auditoire à l'explication au détour d'un couloir, la communication s'installe. Apprendre à vendre une idée, un concept. C'est aussi savoir le défendre, l'exprimer clairement. Savoir jouer de son corps, travailler une aisance. Y prendre du plaisir même parfois. Attention toute fois, les barrières sont souvent minces entre un projet et sa propre personne.

C'est mettre en scène. C'est du global, c'est présent dans un contexte. C'est ne pas s'arrêter à l'objet mais imaginer son environnement. Dans l'imaginaire comme dans la réalité. Comprendre comment interagissent les éléments dans leur ensemble. Les couleurs, les formes, les matières, les lumières. Quelque chose de vivant. Penser une échelle, ne pas oublier le rapport de la mesure, ne pas oublier la dimension. Le mettre en œuvre et se détacher du plan papier. C'est comprendre comment les éléments s'imbriquent. Une histoire de matériaux, une histoire d'agencement.

Enfin, c'est avoir la capacité de changer de casquette comme de chemise. Être multitâche et faire preuve d'une adaptabilité à toute épreuve. Se sentir capable de parler

plusieurs langages et de savoir les mettre en relation.

C'est tout un cheminement qui m'amène aujourd'hui à écrire ces lignes. J'ai tenté d'en démêler les raisons, d'en comprendre les causes. Je souhaitais questionner les impacts de mes études d'architecture dans mon processus de création. Y serais-je arrivé après avoir pris un autre chemin ? Cette rétrospection me permet aujourd'hui de ne pas regretter mon choix. Sans le savoir j'ai toujours été à ma place. Ce sont les directions qui sont multiples et prennent place là où on ne s'y attend pas.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT FOURMIS AU DROIT D'AUTEUR

Alors qu'en est-il réellement ? Avons-nous seulement trouvé une réponse ? Nous avons posé les cadres et tenté d'éclaircir un paysage livré à lui-même. Terreau fertile où herbes folles côtoient mauvaises herbes. Fleuraisons clandestines, l'architecture n'a de cesse de voir éclore les nouvelles propositions. Chaos bienheureux sans foi ni loi.

Le monde de l'architecture est animé. Véritable éponge. Matière en mouvement. Expression incertaine. Porte-parole d'une société. Générateurs d'envies nouvelles, les bouleversements sociétaux deviennent le point d'ancrage de notre profession.

Un enseignement aux penchants expérimentaux qui ne laisse pas indifférent. Une formation aux savoirs ambivalents qui remet tout en question. Au carrefour de multiples enseignes, l'architecte aspire à mettre en relation. Il a vocation à l'harmonie entre les éléments. Il se place comme initiateur d'aménagement de la matière, comme bâtisseur à la construction méthodique.

L'architecte et l'Espace. *Étendue, volume, surface, distance, interstices, orifices.* Générateur d'espaces. Théoricien du vide. Il comble une absence qu'il tient en horreur. Foncièrement créateur sa demande de renouveau est incontrôlable. Alors pourquoi délimiter ce qui n'est pas palpable ? Pourquoi mettre des mots sur ce qui n'existe pas encore ? C'est une construction sans cesse déconstruite. C'est une constante remise en cause d'un savoir négociable.

Espace
(du latin *spatium*)
nom masculin

n. **propriété particulière d'un objet qui fait que celui-ci occupe une certaine étendue, un certain volume au sein d'une étendue**, d'un volume nécessairement plus grands que lui et qui peuvent être mesurés.

n. **Étendue, surface ou volume dont on a besoin autour de soi** : manquer d'espace dans une chambre trop petite.

n. Portion de l'**étendue occupée par quelque chose ou distance entre deux choses**, deux points : laisser un espace de 2 mètres entre les deux éléments.

n. **Étendue, surface, région** : survoler de vastes espaces désertiques.

n. **Surface, étendue, volume** destinés à un usage particulier : la cuisine devient un espace à vivre.

n. **Domaine localisé** dans lequel s'exercent certaines activités : espace judiciaire européen

n. **Milieu situé** au-delà de l'atmosphère terrestre et dans lequel évoluent les corps célestes : la conquête de l'espace.

n. Ensemble des activités industrielles **se rapportant à l'exploration** ou à l'exploitation de ce milieu.

n. Milieu extraterrestre (dans la science-fiction) ; Homme venu de l'espace.

n. Anatomie : nom donné à certaines régions, à certains **orifices**, à certains **interstices** (espace épidual, espace clavipectoral, espace intercostal, espace sous-arachnoïdien).

n. Géométrie : ensemble des points dont la position est définie par trois coordonnées.

n. Mathématiques : **ensemble sur lequel on a défini une structure** (algébrique et/ou topologique).

n. Musique : **distance qui se trouve entre deux lignes voisines, dans la portée.**

